

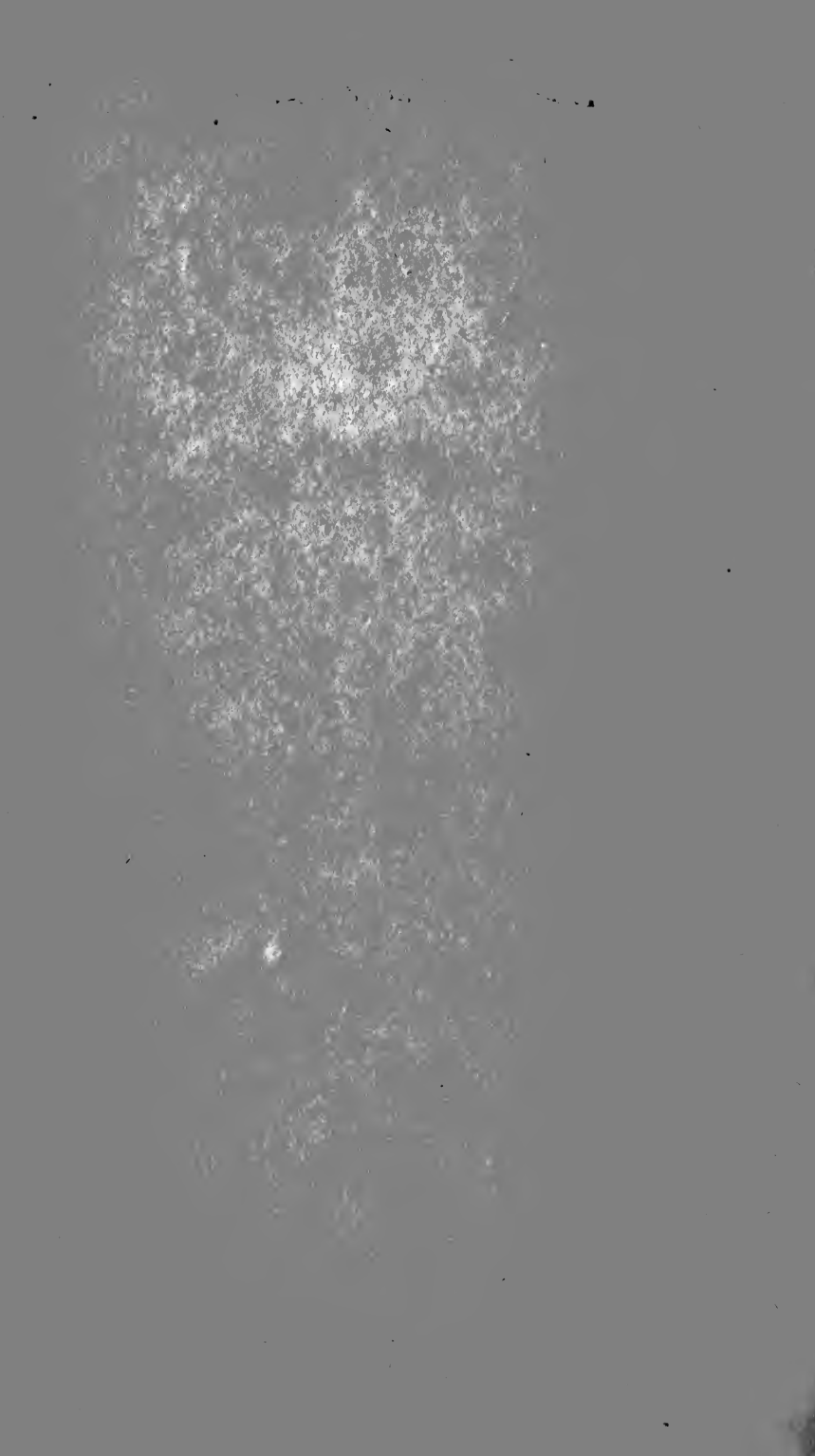




R. LAFRAMBOISE.

CE





M. Lafreimbise



LETTRÉS

DE MADAME
DE MAINTENON,

A M. L'ABBE' GOBELIN.
A LA COMTESSE DE ST. GERAN.
A DIVERSES PERSONNES.

ET A MADAME
LA MARQUISE DE VILLETTE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCCCLVII.

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

UNIVERSITATIS SACRE-COELE

P

DE

130

.M2A3

1757

N.2

Coll. spéc



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A M. L'ABBE' GOBELIN *.

LETTRE I.

Paris, le jeudi.

1669.



E M'ÉTOIS toujours bien
douté, que la pauvre Madame
de Loifelle se flâtoit. Elle doit
aller voir sa fille aujourd'hui.

Ne confondez pas vos visites avec celles
dont je suis si fatiguée. Je vous distingue
en tout, sur tout, & par tout. Vous m'êtes

* L'abbé Gobelin envoia secrètement ces lettres,
quelques heures avant sa mort, aux dames de St. Louis
Me. de Glapion les arrangea comme elle put. La plupart

Tom. II.

A

fort agréable. Je n'en excepte pas même vos reprimandes. J'ai vu Me. la maréchale (*d'Albret*). Je l'ai revoltée par mon silence, le plus qu'il m'a été possible. Nous devons faire des promenades ensemble. Je voudrois bien que vous en fussiés. J'enverrai savoir si vous êtes de retour, où si vous passés les fêtes à Pontoise. Il faudra que je fasse mes dévotions. Je crois que Saint Bernard dit vrai. Et je vois avec douleur qu'il ne suffit pas de se vuider la tête des choses criminelles, & que si les plaisirs innocens éloignent moins du salut, du moins ils sont aussi opposés à la perfection où vous voudriés me conduire. Je suis fort enrhumée : je ne sai plus que faire : & je ne veux pas voir l'abbé.

L E T T R E II.

Ce jour des cendres

MA D A M E de Coulanges m'a dit que vous aviés pensé mourir. Je ne l'ai su qu'après votre resurrection. Et je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de
font sans date dans l'original. Les copies n'en sont pas rares. Celle de Me. la marquise d'H.... est la plus complete. Il est remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Me. de Maintenon avec le Roi. L'abbé Gobelin eut apparemment ordre de les brûler.

vos maux passés : & j'apprehende vos maux à venir. Ils deviennent , ce me semble , bien fréquens. Je suis fort intéressée à votre conservation. Et j'envisage avec tant de plaisir le honneur de me trouver bientôt entre vos mains , que je serois inconsolable , si mon espérance étoit trompée. Il se passe ici des choses terribles entre Me. de Montespan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés joints aux maladies continuelles de ces enfans me mettent dans un état que je ne puis soutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi souvent. Et comptez sur ma reconnoissance & sur mon amitié.

L E T T R E I I I .

M VOTRE neveu me défend de lui faire réponse. Il me fait grand plaisir : car je n'en aurois pas eu la hardiesse. J'ai lu sa lettre deux fois , & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puisse montrer. Car j'ai une grande passion que son mérite soit connu ici. Il faut que ce soit un simple remerciement de ce que je lui ai fait voir mes princes & Versailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il dise quelque chose de l'éducation : tout cela simplement & fortement. Je connois

le gout de ce péis-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avés écrit sur l'histoire de France à l'usage des enfans. Et je voudrois aussi qu'il fit quelque chose de succinct sur l'histoire Romaine.

L E T T R E I V .

Le 6 mars.

VO T R E lettre m'a fait un très grand plaisir. Je ne sais ce que je trouverai. Mais il est certain que je cherche mon salut en m'éloignant d'un trouble qui y est fort opposé. Si je me trompe , ce sera par les conseils de gens d'un bon esprit. Vous le savés. Demandez à Dieu , je vous supplie , qu'il conduise mon projet pour sa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me semble que je suis dans un assez grand détachement , & qu'en me retirant d'ici , je ne suis point les conseils de mon impatience. Car si quelque homme sensé & pieux me conseilloit d'y demeurer , j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en couteroit à ma sensibilité : & d'un autre côté , si Me. de Montespan me traitoit à ma mode , si tout ce

que je desiré je l'avois , je quitterois tout également , pour peu qu'on le voulut. Cette indifférence semble me promettre les bénédictions de Dieu. Surement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.

L E T T R E I V. *

A Versailles , le 14. juillet.

J'AI UNE extrême envie d'acheter une terre : & je n'y puis parvenir. Mr. de Montchevreuil est à Paris. Je l'ai prié d'y travailler , & de s'instruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voïez-le : & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voïés Me. de Richelieu , excitez-la à presser les gens de qui je dépends à songer un peu à mon établissement. Ils ne me paroissent pas aussi pressés de m'établir que je le suis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais sentimens à mon égard , en leur proposant quelque chose de présent & de solide. Me. de Richelieu & Me. de Montespan taillent présentement pour moi un mariage , qui pourtant ne s'achevera pas. C'est un duc assez mal honnête homme & fort gueux : source de déplaisirs &

* Cette lettre est de l'année 1674.

d'embarras , où il seroit imprudent de se jeter. J'en ai déjà assez dans une condition singulière & enviée de tout le monde, sans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point rompu la négociation. Je veux que Me. de Richelieu voie la froideur & l'indifférence de Me. de Montespan sur tout ce qui m'intéresse essentiellement. Je vous ai envoyé de l'argent par Me. de Coulanges. Faites en des mémoires différens. Car c'est Me. de Montespan qui paie pour le petit garçon : & moi pour Mlle. Loïfelle. M. le duc du Maine est toujours malade : mais je n'y vois point de péril. Je ne laisse pas d'être affligée : & c'est toujours quelque chose de terrible de voir souffrir ce qu'on aime. Ma douleur m'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foiblesse de m'y attacher ainsi me met de si mauvaise humeur que je n'ai pu retenir mes larmes , tant que la messe a duré. Rien n'est si sot que d'aimer avec excès un enfant qui n'est point à moi , dont je ne disposerai jamais , & qui ne me donnera dans la suite que des soins qui déplairont à ceux à qui ils appartiennent , ou des soucis qui me tueront. En vérité ! il y a bien de la folie à demeurer dans un état si désagréable. Et il faut être

bien esclave de l'usage pour n'oser faire une retraite qui me mettroit en repos ! C'est trop vous parler de moi : & pour finir , trouvez bon que je vous dise que je ne comprends point le scrupule où vous me paroissés être d'avoir fait deux voïages à Versailles : si vous croiés que j'y puis demeurer en conscience , il sera difficile que vous n'y veniés pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris. Au contraire , j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles , & que le même esprit d'impatience qui me fait desirer de quitter la place où je suis parce qu'on m'y trouble me fait abandonner bien des pratiques de pieté , parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la madeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation , j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hipocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnés une regle là-dessus , j'obéirai. Dites moi aussi votre avis sur la *media-noche*. Je suis bien aise de la faire avec le Roi , si vous jugés qu'il n'y ait

point de mal. S'il y en a , je n'hésiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devés avoir un grand scrupule des louanges que vous me donnés : les louanges ne flatent que trop la vanité d'une personne , paitrie comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon , de vous avoir fait lire si longtems. On a bien des choses à dire à un homme à qui l'on a donné toute sa confiance.

L E T T R E V I.

1674.

à Versailles , ce mardi , 6 aout.

LES FROIDEURS que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre départ. Mes amis , vous savés quels amis , s'en sont déjà apperçus & m'ont fait des complimens sur ma disgrâce. J'en parlai hier au matin à Me. de Montespan : & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaise humeur où je leur paroïssois comme une bouderie passagere contre eux : que c'étoit quelque chose de plus sérieux : & que je voïois , à n'en pouvoir douter , que j'étois très mal avec elle , & qu'elle m'avoit brouillée avec le Roi. Elle me dît sur tout cela de très mauvaises raisons : & nous eûmes une con-

versation assez vive , mais pourtant fort honnête de part & d'autre ; ensuite j'allai à la messe , & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui se passoit à Mr. de Louvois. On me l'envoia le soir pour me faire entendre raison ; il me parût qu'il entendoit les miennes ; je les lui expliquai , peut-être avec un peu trop de sincérité ; vous savés qu'il ne m'est pas possible de parler autrement ; la conclusion fut que j'emploierois encore quelque tems à tâcher de me raccommoier de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulût ; & Me. de Montespan & moi devons nous parler ce matin ; ce sera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le dessein de les quitter à la fin de l'année ; je m'en vais emploier ce tems-là à prier Dieu qu'il me conduise à ce qui sera le meilleur pour mon salut ; faites en de même , je vous en conjure ; j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenés à ce qui se passe. Je vous en rendrai compte avec soin. Mes complimens à Mr. le Ragois ; il me semble que je le reçus très mal la dernière fois qu'il vint ici ; vous savés le trouble où j'étois ; & je vous prie , que je n'en sois pas plus mal avec lui.

L E T T R E V I I .

à St. Germain , dernier octobre.

1674.

JE souffre d'être si long-tems sans recevoir de ces consolantes lettres , & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent , en même tems qu'elles vous affligent. Je prends souvent la plume. Mais que vous dire à ce que je vous ai déjà dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfans sous mes yeux ; on ne me permet ni de les soulager ni de les secourir ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentimens m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie , & auxquels je ne voudrois pas déplaire quand ils ne feroient pas ce qu'ils font , & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaiteurs à celui de parens , qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue : la matiere ne s'épuise pas aisément : & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : mais ne mettons pas tant de vivacité dans nos soins : laissons ces enfans à la conduite de leur mere : ne les aimons point puisque les aimer est mon

crime & mon souci. Un moment après , j'entre en scrupule d'offenser Dieu : & je recommence mes soins avec le même empressement. Mon amitié s'en nourrit : je me renferme avec eux : & je vis de sentimens , de douleurs , & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne saurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus sensible & le plus outragé , la femme la plus empressée à mériter de la reconnoissance & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établissement seul peut me mettre en repos : & je ne puis parvenir à m'en assurer un. Voïez quelquefois M. Viette pour le presser. Priez Dieu , qu'il me donne la force de le servir malgré l'agitation où je suis. Ma vie est partagée entre le chagrin d'être esclave , & le desir de ne l'être plus. Vous savés combien cette opposition est funeste au salut , à la paix , à la vigilance , au recueillement. Dieu soit loué de tout ! Je n'aurois peut-être jamais pensé à lui , si j'avois été plus satisfaite des hommes. Le malheur m'a aprochée de lui , la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je suis persuadée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voïage.

L E T T R E V I I I.

1674.

à Versailles ce vendredi.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. Je suis peu maitresse de mon tems. Les jours coulent ici dans une inutilité dont il n'est pas permis de se tirer. J'avois une grande impatience de vous apprendre, que le Roi m'a encore donné cent mille francs, & qu'ainsi en voilà deux cens que j'ai à votre service. Je ne sai si vous êtes content de cet établissement : pour moi je le suis fort : & je changerai bien de sentiment, si jamais je leur demande un sou. Il me semble que voilà du bien pour le nécessaire ; & que tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a pas de bornes. Il ne faut point dire ce nouveau bienfait : j'ai des raisons pour le taire. Madame de Richelieu & l'abbé le savent. Je suis résolue d'acheter une terre auprès de Paris : j'attens des nouvelles de Monsieur Viette pour en aller visiter une : & je voudrois joindre ces petits voïages là avec la St. François *. Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires & de l'exactitude de vos comptes : il y en a en-

* Jour auquel elle fesoit tous les ans ses dévotions.

core un sur Toscan dont j'ai besoin : car j'en veux dresser un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point sur l'envie de me retirer : je suis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un péis où il faut agir & parler contre sa conscience : vous savés lequel des deux partis m'est le plus aisé. On écoute mes conseils : quelquefois on m'en fait gré : souvent on s'en fâche : jamais on ne les suit : & toujours on s'en repent.

L E T T R E IX.

à St. Germain.

1674

QUOIQUE je ne fasse presque rien depuis le matin jusqu'au soir je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi, & que c'est ce qui m'empêche de vous écrire aussi souvent que je le voudrois : vous me ferés très-grand plaisir de me prescrire quelque chose pour cet avent : & si vous n'en avés pas le tems, envoiez-moi un de vos livres pour la messe où il y a des exercices pour les grandes fêtes. Je sens de grands desirs de servir Dieu : & il me semble que si je m'éloignois du trouble où je suis ici, je me donnerois tout de bon à lui.

Je fis hier mes dévotions : & j'entendis M. l'abbé de Clermont qui prêche fort utilement ; mais la memoire lui manqua ; il ne demeura pourtant pas court tout à fait , & passa seulement à son troisiéme point sans avoir dit la moitié du second. Monsieur le comte de Vexin se porte un peu mieux ; & Monsieur le duc du Maine est un objet de pitié ; il a la fièvre double quarte , un gros rhume , & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse , que je partage en mere très sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits , & sur tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon ; on n'y trouve pas de sûreté ; & vous savés que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu , Monsieur , ne m'oubliez pas , & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite ; si je suis maitresse de Maintenon , il pourra sûrement en faire sa maison de campagne.

L E T T R E X.

Ce 4 décembre.

1674.

MADAME de Coulanges a un peu exagéré le mal de Monsieur le duc du Maine ; mais elle n'a pu vous dire toute

ma douleur. Je suis troublée par toutes fortes de raisons. Et je ne fais comment étant aussi sensible que je le suis, j'ai la force d'y résister. Le remède dont je m'étois proposé d'essayer s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire : je vous suis très obligée de la part que vous prenez à mes déplaisirs. Ne vous laissez point de m'écrire : vos lettres ne me sont pas inutiles. Monsieur le duc eut hier la fièvre, quoique ce fut son jour d'intermission : je crois que ce fut par la douleur de sa plaie : je ne fais ce que l'on en doit espérer. Mais le pauvre enfant est entre les mains des médecins & des chirurgiens : & la moitié suffit pour le tuer. Adieu : voyez, je vous prie, Monsieur Viète : vous entendés les affaires.

L E T T R E X I .

à St. Germain, ce 8 decembre.

1674.

JE ne fais si votre lettre vous a beaucoup couté, mais j'espère qu'elle me sera très utile. Du moins suis-je fort touchée des réflexions dont elle est semée. Elles m'ont paru & solides & nouvelles : je suis toujours dans la même situation, & je tâche de m'y affermir. Conservez-moi une

amitié dont j'espère que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourd'hui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aie Maintenon : je m'en repose sur Mr. Viette à qui j'ai donné plein pouvoir. Mr. le duc du Maine a encore eu la fièvre double quarte : Mr. le comte de Vexin a un vomissement & un devoiement : & Mademoiselle de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux : & je les sers comme une femme de chambre, parce que toutes les leurs ont succombé à la fatigue. Mes complimens à Monsieur le Ragois : l'état où est ce petit duc fait oublier tous les projets que l'on fesoit sur son éducation ; il faut espérer qu'il ne sera pas toujours malade.

L E T T R E X I I.

1674.

à St. Germain, ce 11 decembre.

JE FAIS de mon mieux ce que vous m'avez ordonné pour l'avent ; je ne puis avoir aucun mérite par mes prières ; j'aurai du moins celui de l'obéissance ; je dis l'office de la vierge ; quoique ce soit avec de grandes distractions, c'est toujours un tems destiné à Dieu & passé avec lui. Je meurs de langueur ici ; j'attens le printems avec

une extrême impatience ; je n'ai point encore signé le contract de Maintenon ; les sûretés sont difficiles à trouver ; Dieu veuille qu'à la fin elles soient suffisantes , & que je ne tombe pas dans des procès en un tems que je voudrois mieux emploier. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire dont vous m'avez parlé. J'ai fait mon devoir là-dessus ; vous croiés bien que toute la cour est pour Madame de Verneuil , & qu'on croit juste d'opprimer Mrs. les bourgeois en faveur de la qualité ; je trouve qu'une chose de si grande conséquence sera jugée par un bien petit nombre ; il n'y a que six juges & le Roi qui assurément a les intentions droites, mais qui n'est peut-être pas bien instruit. Mr. le duc du Maine est entre les mains de Mr. Sanguin ; ce n'est que depuis deux jours ; le petit comte est fort languissant. Je vous donne le bon jour , & vous jure que vous n'en ferés pas toujours quitte avec moi pour si peu de chose. Ne vous accoutumés donc pas à m'oublier.

LETTRE XIII.

ce 7 Janvier

IL y a long-tems que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mene ici une vie très dissipée , je m'apperçois &

je sens avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en espérois , dans le tems que je puis le recueillir , & de vous perdre quand je me serai mis en état de vous voir plus souvent. Voilà vous faire envisager votre mort assez franchement ; mais je crois que vous n'en avés point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles sans tomber dans des redites continues : car je suis dans les mêmes sentimens & les mêmes irrésolutions : il faut attendre le tems du voïage de Barege , & le faire si ce petit duc le fait : il se porte mieux , & le comte aussi : la princesse est malade sans que toute la faculté puisse dire si elle a la petite verole ou si elle ne l'a pas : tout le reste va son chemin. L'affaire de Maintenon est conclue , & on péie journellement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller : mais les maux de ces enfans me retiennent : je me recommande à vos prieres.

L E T T R E X I V.

Ce 4 janvier.

JE suis très fachée de votre mal & parce que vous en souffrés & par mon intérêt : vous savés la peur que j'ai de vous perdre

quand je serai en état de profiter de votre amitié & de vos soins : j'ai déjà nommé un chanoine & j'écrivis hier à Mr. le curé de Maintenon pour un vicaire : j'écris à Mr. Viette pour avoir réponse du chanoine qui ne réside point ; je remplirai sa place s'il ne la reprend ; je prie Mr. Viette de vous donner mille francs pour les appointemens de Mr. le Ragois : j'ai fait vos remercimens à Madame de Montespan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes si ma liberté doit être utile à mon salut ; c'est que ce je lui demande tous les jours , & que je vais lui demander tout à l'heure , &c.

LETTRE XV.

à St. Germain 28 janvier.

SI J'ÉTOIS à Paris , je vous verrois souvent ; car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le suis , & qu'il n'y a rien que je ne fisse pour la soulager ; je fais bien que votre résignation est le plus solide remède ; mais s'il empêche de se plaindre & de murmurer , il n'empêche pas l'impression de la douleur , & que le cœur ne se flétrisse dans une perte aussi grande que celle que nous venons de faire ;

traitez-vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous conseillerez la diversion ; & croïez que je suis votre amie pour toujours & à toute épreuve ; plût à Dieu que ces assurances vous pussent être de quelque consolation , & que je pusse en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! je vois la grandeur de cette perte à tous les momens du jour , &c.

L E T T R E X V I.

1675.*à St. Germain , ce mardi.*

TOUS vos présens ont été bien reçus . Me. de Montespan s'en joue fort ; votre tableau ornera mon oratoire de Maintenenon. J'accepte avec joie la proposition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je suis très convaincue des vérités que vous m'écrivés ; & je voudrois de tout mon cœur mener une vie moins dissipée que n'est la mienne. J'en passerai bientôt une bonne partie à l'opéra , où je fais quelquefois de bonnes réflexions , mais où il est , ce me semble , honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on est chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduise , & vous inspire ce que je dois faire. Je ne fais si Mr. le Ragois est

content de moi ; nous n'avons pas grand commerce ensemble parce que je crois qu'il ne lui seroit pas avantageux ; jugez du reste ; on ne peut l'estimer plus que je fais ; si le mérite étoit aimé ici , je ne doute pas du succès du sien qui me paroît connu ; nous verrons ce qui en arrivera ; c'est toujours un grand bonheur de mériter tout , quand même on n'obtient rien. Adieu.

L E T T R E X V I I .

Le 9 fevrier.

1675.

JE v o u s prie de me prescrire quelque chose pour ce carême ; je me suis bien trouvée de l'avent par la fidélité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviés ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes résolutions de la veille : les médecins ne sont pas d'accord. J'avois espéré dans ce voïage plus de repos pour mon corps & plus de paix pour mon esprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Mascaron : il divertit l'esprit & ne touche pas le cœur : son éloquence est hors de sa place : cependant il est à la mode : Il a fort parlé contre les conquérans. Il nous a dit , qu'un hé-

ros étoit un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul : notre maître n'a pas été content de la comparaison : jusqu'ici c'est un secret : en tout , il déplait au Roi & aux gens d'esprit.

L E T T R E X V I I I . *

JE N'A I jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faisons une vie qui m'en ôte l'espérance. Où vous donner un rendez-vous sûr ? Me. de Montespan sort depuis le matin jusqu'au soir , & n'a gardé la chambre qu'un seul jour. Et je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ. Le jour , je ne puis vous le marquer. Vous entendrés dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien. Il me semble que je lui parlai ** en chrétienne , & en véritable amie de Me. de Montespan.

* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1675 , dans le tems que Me. de Montespan quitta le Roi , & se retira à Paris.

** Voyez dans le livre V des *Mémoires* le détail de cette conversation.

LETTRE XIX.

à Versailles , ce lundi au soir.

JE NE soupçonnerai jamais que vous aïés de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légèrement. Je crois que nous n'irons pas à Barege. J'en suis au desespoir. Je m'étois flâtée que ce voïage donneroit de la santé à mon corps & la paix à mon esprit. On m'interrompt... Les jours se passent ici dans un esclavage qui captive même les pensées. Je suis toujours assez triste ; & les choses prennent un air qui ne me convient pas. * Je n'ai pas assez d'empire sur moi pour ne pas souffrir des péchés des autres. Mais je veux bien souffrir. Et c'est quelque progrès , d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me console avec Dieu. Et je suis dans une situation plus douce que je ne l'avois espéré. Je fis avant-hier mes dévotions , n'aïant pu les faire le jour de la visitation. Je me confessai à un homme qui ne m'entendois point , & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriés été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

* Mc. de Montespan se raccommodoit avec le Roi.

L E T T R E X X .

*à St. Germain , ce 9. février.*1675.

NOUS avons encore une chanoinie à remplir. Un grand gentilhomme, frere d'un chanoine mort depuis peu , me la demande. Son extérieur me déplait fort. Son frere étoit libertin ; celui-ci n'est point prêtre. Il me répondit fort cavalièrement ; » je le ferai , Madame , quand il vous plaira » m'ordonner ». Là-dessus , je lui fis des difficultés. Enfin je vous le renvoie pour en décharger ma conscience. Ecoutez le donc ; & choisissez ensuite ou lui ou le prêtre de l'abbé Têtu ; j'attends la réponse du curé de Maintenon pour prendre un vicaire ; mais il me paroît un peu lent ; j'attends le carême avec impatience parce que j'espère vous voir ; vous me trouverez toujours dans les mêmes sentimens sur tout , & je vous rendrai compte de ce qui se passe ici entre le curé & moi ; dans cette espérance je ne veux point traiter ici de pareilles matieres &c.

L E T T R E

L E T T R E X X I.

*Ce 3 mars.*1675.

CE n'est point moi qui ai chargé Mr. l'aumônier de vous inviter à venir ici. Mais je ne puis m'y opposer. Quoique je songe plus à votre commodité qu'à ma satisfaction, ce seroit outrer la discrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinssiés pas : l'aumônier qui vous aime & qui ne hait pas à se faire voir dans le cabinet de Madame de Montespan lui dît l'autre jour que vous aviés envie de venir, & que je vous en empêchois : vous savés ce qui en est. Mais il est très vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander, n'étant pas maitresse ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort-bien arriver que vous ferés dix lieux pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités, vous voulés vous y exposer, partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me prescrivés pour le carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque transposition ; car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la messe ; ce que vous me mandés sur mes habillemens n'est pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs, mais

je suis pleine d'or ; & il faudroit que je me fisse faire des habits tout exprès. Mandez-moi si les trente sols par jour , que vous m'ordonnés , doivent être distribués ici ; car le curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui ; je vous enverrai le projet que vous m'avez demandé.

L E T T R E X X I I .

à Versailles , ce 16 mars.

1675.

J'AI reçu le livre de l'*imitation* que vous avez eu la bonté de m'envoier. Le Roi garde un silence sur M. de Cartigni dont je ne devine pas la cause. Il y a des gens dont on tourne tout à mal & qu'on soupçonne d'intrigue , parce qu'ils ont de l'esprit ; sans en avoir , je me suis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excellent ; mais l'on n'est pas pour lui ; le mérite ne brille guère ici sans protection ; & la protection n'aime pas à se charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le tems où je serai libre , & loin de la cour ; le voici ; j'y laisse une marge ; vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1^o. Me lever entre 7 & 8. & passer une heure en prieres.

2^o. Sortir deux jours de la semaine pour

des visites nécessaires , me retirer à dix heures , & faire la priere avec mes domestiques.

3°. Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres & les prisonniers , & à souper chez mes amies.

4°. Etre habillée très modestement , ne porter ni or ni argent , donner le dixième de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer , en attendant que mon zèle m'en fit faire davantage ; dans l'espérance de ce tems de repos & de calme que je me figure si délicieux , je ne fais rien qui vaille , & je m'abandonne à ma paresse ; ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE XXIII.

ce 12 Avril.

IL y a ici une femme de qualité ; elle s'appelle Me. la comtesse de Riberac. Elle demande l'aumône ; elle est séparée de son mari ; elle est vieille & sage. Me. de Montespan voudroit la mettre en pension , mais à bon marché ; elle vous prie d'aller aux filles de la croix de la rue St. Antoine pour voir si l'on voudroit la rece-

voir avec sa femme de chambre ; faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas péier la qualité. Aïez la bonté de nous en rendre compte promptement.

L E T T R E X X I V.

à St. Germain , ce 15

MR. l'aumônier vient de me donner votre lettre qui m'a fait un très-grand plaisir ; elle est pleine de dévotion & d'amitié ; c'est ce que je voudrois présentement qui partageât ma vie ; & je suis dans un lieu où l'on ne connoit ni l'une ni l'autre ; plut-à-Dieu que le soin de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter , & que ce ne fut pas le dégoût qui me vient de la personne que vous savés ! Cependant il faut se servir de tout , & espérer que je ferai un bon usage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du tems. Mais j'attendois le retour de Barege ; ce n'est pas que je sache si j'irai ou non. Je suis moins avertie que vous de ce que l'on veut faire de ces enfans : ils sont nourris aussi mal qu'ils puissent l'être ; je ne puis les quitter trop tôt pour la décharge de ma conscience ; car j'ai tous les momens quelque sujet de dépit je ferai tout mon possible pour aller à Paris

avant la nôtre-dame ; j'en passerai le jour à Chartres ; ne doutez pas que nous ne fassions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderez rien que de juste ; & le Roi l'accordera. Instruisez nous seulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous servir , il falloit me réconcilier avec Me. de Montespan , je me réconcilierois avec elle. Le plaisir de vous obliger est d'un prix à qui tout cede.

L E T T R E X X V .

à Montelon, ce 8 mai.

MA santé dépend de celle de M. le duc du Maine ; & hier il eut un accès de fièvre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur , je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs , dont je m'accommode mieux que des sécheresses & des hauteurs d'une dame dont je souhaite & je doute que M. le Ragois soit content. J'ai une grande impatience d'apprendre son entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde , je me trouve déjà toute l'avidité des provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous proteste avec la sincérité que vous me connoissés que je ne me suis pas ennuiée un moment. M. le duc du Maine est une très dé-

licieuse compagnie ; il a besoin de soins continuels ; & la tendresse que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avez ordonné pour mon salut ; enfin les jours me paroissent trop courts ; & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis pour n'en pas trouver le tems. L'aumônier ne me voit pas souvent parce qu'il est dans le second carrosse , mais il n'en est que meilleur ; & j'ai beaucoup plus de plaisir à le voir triste ou gai selon la bonne ou mauvaise hotellerie , que je n'en aurois à approfondir ses chagrins ; il s'admire de ne pas succomber à la fatigue d'un voïage qu'il fait dans le fond d'un carrosse , marchant trois heures le matin & autant l'après-dîné , & trouvant par tout des repas préparés ; j'entends la messe avant de partir afin de lui faciliter le déjeuner ; car il se pique d'avoir le sang chaud & l'estomac dévorant ; je ne sai pas s'il digère bien , mais je sai bien qu'il dévore : il lui a pris tantôt un saignement de nés pendant son oraison mentale qui l'a bien effraïé : jugez par la longueur de ma lettre si je suis de belle humeur : je vous prie de dire à M. l'abbé Testu de m'écrire promptement : car je ne veux pas commencer avec lui ; & s'il ne commence , dites lui encore , s'il vous plait , qu'il est menacé du second

tome des 40 lettres de Me. d'Hudicourt.
Bon soir, monsieur.

L E T T R E X X V I.

à Potiers, ce 12. mai.

JE croïois vous envoïer ma lettre de Montelon ; mais la poste se trouva partie. M. le duc du Maine avoit eu trois accès de fièvre tierce qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude ; il a eu cette nuit le quatrième, qui n'a marqué qu'un moment ; il est si bien que nous partons d'ici aujourd'hui pour gagner Pons, où nous ferons encore quelque séjour ; ne nous oubliez pas dans vos prières, & écrivez-moi ; je ne reçois de nouvelles de qui que ce soit ; & j'éprouve déjà combien il est aisé d'abandonner les absens mais il faut se consoler de tout quand on a la clef des champs.

L E T T R E X X V I I

ce 20 mai, au petit Nort.

JAi diné aujourd'hui à Pons ; & je suis venue souper ici ; nous coucherons demain à Blaïe ; M. & Me. la maréchale d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que M. le duc & moi pouvions espérer ; enfin les présens nous

traitent fort bien ; mais il n'en est pas de même des absens ; & vous aussi, vous m'abandonnés ! je ne reçois de lettres que d'un seul homme ; & si l'on continue, on me persuadera qu'il ne faut faire fonds que sur des gens dont l'amitié est plus vive que vous ne le vouliez ; ne me fâchez donc pas plus long-tems ; car les montagnards ne seront peut-être pas si difficiles , & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerés bien à mon stile que mon prince est en parfaite santé ; je n'entends pas parler des autres ni de Me. de Montespan. Dieu soit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bordeaux si je puis trouver un confesseur qui m'entende ; je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude est nécessaire pour servir Dieu , & que la dissipation est très dangereuse ; je croïois que j'aurois du tems de reste ; & je ne trouve pas une demie heure par jour. Toutes mes femmes sont souvent malades ; M. de Vacherot a la fièvre tierce ; & l'aumônier croit qu'il l'aura bientôt ; je suis la seule qui ne me plains point ; & la liberté & le repos d'esprit me tiennent lieu de tout ; il n'y a que votre oubli qui me touche ; je vous prie de m'écrire quelquefois , & de croire que j'ai pour vous tous les sentimens que je vous dois.

L E T T R E X X V I I I .

ce 15 mai.

MR. l'aumônier vous mande de nos nouvelles ; ainsi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avés tant pris de part à mes maux qu'il est bien juste que je vous dise que je me porte mieux , & que j'espère ne pas retomber pourvû que j'aie toujours de certains soins de moi , que ma délicatesse m'oblige de prendre & qui me font autant de peine que mon mal même. Je ne fai point combien de tems je serai ici ; j'y suis venue avec des dispositions soumises qui durent encore ; & je suis résolue *puisque vous l'avés voulu* de me laisser conduire comme un enfant , de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me destinera , de me détacher de tout ce qui trouble mon repos , & de chercher Dieu dans tout ce que je ferai ; ce n'est pas que je sois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premieres vues m'y auroient peut-être mieux conduite ; *mais vous vous souviendrés , s'il vous plait , que vous voulés que je demeure à la cour , & que je la quitterai dès que vous me le conseillérés ; écrivez-*

moi avec liberté ; vos lettres me seront remises très sûrement ; je vous supplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos livres pour la messe avec des fermoirs d'or tout unis , & de me l'envoier dès que vous l'aurez. J'ai bien fait votre cour sur les soins que vous avés de nos enfans , & sur le dessein que vous avés imaginé pour les fables d'Esopé ; vous êtes fort bien avec eux ; je crois aussi qu'ils mettent sur votre compte la douceur qu'ils me trouvent présentement. Dieu veuille que ce ne soit que sur le sien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos ne soient pas les motifs qui me fassent agir ! le pere Bourdaloue fait ici des merveilles ; notre duchesse & moi nous le voïons tous les jours ; ne m'oubliez jamais dans vos prières , s'il vous plaît.

L E T T R E X X I X .

à Barege , ce 20 juillet.

N OUS avons reçu votre solide & agréable livre ; je crois que vous êtes l'homme du monde qui avés fait les plus jolis présens à M. le duc du Maine ; Dieu veuille qu'il profite du dernier , & qu'il n'aille pas à la messe par grandeur & par coutume , qui sont les raisons qui les y font

mener tous les jours si régulièrement ! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous fassiez votre voyage heureusement ; car il est long pour un homme comme vous ; & quelque éloignée que soit la fin de mes projets , je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la cour , on me conseilloit de ne m'en point séparer dans cet état-là ; & présentement que j'y suis bien , je ne sais par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié : ces chaînes-là sont pour moi plus difficiles à rompre que si on l'exigeoit par violence. Mes affaires sont dans un état très incommode ; & il ne me paroît pas que l'on songe à les accommoder. Toutes ces considérations m'agitent : mais elles ne me font point changer : & il m'est impossible de sacrifier pour toute ma vie ma liberté , ma santé , & peut-être mon salut : je vous parle sincèrement , & cependant il n'en est pas tems aujourd'hui : je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre prince : pour moi je veux vous en dire des siennes : plus je le vois , & plus je suis satisfaite du présent que vous nous en avés fait : c'est le plus honnête & le meilleur homme du monde : je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès

de lui : & il est impossible qu'il ne profite de ses bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vû que j'ai fait dans ce voiage : & je l'en estime beaucoup plus : adieu , jusqu'à la fin d'octobre.

L E T T R E X X X.

à Bagnieres , 27 octobre.

J'Ai appris par M. l'abbé Têtu que vous étiez de retour de votre voiage : il me semble que j'aurois dû l'apprendre par vous, & savoir des nouvelles de votre santé à laquelle je prens toujours le même intérêt ; nous voici sur le point de repartir , si M. le duc du Maine ne nous donne point de nouvelles fraïeurs ; vous savés qu'il tomba malade dès Amboise ; il le fut encore ici ; & dès qu'il eût commencé à se baigner à Bareges , la fièvre quarte le reprit ; il en a eu quatorze accès ; cela joint au peu d'effets des bains & à l'ennui du lieu où j'étois ne me donnoit pas peu de chagrin ; nous sommes venus ici où nous l'avons baigné long-tems sans en voir de succès ; enfin mes douleurs sont finies ; & je l'ai vû considérablement fortifié ; j'en ai senti la joie deux jours ; le troisieme , la fièvre quarte l'a repris ; il n'en a eu que deux accès ; c'étoit hier le jour du troisie-

me ; & comme je goutois le plaisir de le voir passé sans fièvre , nous nous aperçûmes que son mal se renouvelloit ; me voici donc à envisager sa mort ; car s'il est dans l'état où on le croit , il est presque impossible de le sauver ; pour comble de desespoir c'est la plus jolie créature du monde , & qui surprend vingt fois le jour par son esprit. Ces agitations ne sont pas les seules que je souffre ; on me tourmente du côté de la cour par des éclaircissemens continuels ; notre duchesse me persécute pour y demeurer ; je meurs d'envie d'en sortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée ; cela est difficile à accommoder ; & je passe ma vie dans des troubles qui m'ôtent tous les plaisirs du monde & la paix qu'il faudroit pour servir Dieu ; voilà à peu près l'état où je suis ; je demande à Dieu très-souvent qu'il me conduise à sa volonté ; & je suis assez indifférente sur les événemens ; je crois que notre duchesse vous en entretiendra ; je voudrois que vous puissiez tomber d'accord de quelque chose de précis. Pour nouvelles du domestique , l'aumônier est fort mal avec moi ; Puthau a fait beaucoup de sottises ; & Marotte est fort malade. Ma conscience est au même état où vous l'avez toujours connue ; mais je sens souvent de grands desirs de servir Dieu & de me préparer à mourir.

L E T T R E X X X I.

à Versailles, samedi au soir.

IL est vrai que j'ai été dans une extrême tristesse, les premiers jours que j'ai été ici ; mais il me semble que j'en ai un peu moins présentement ; je passe les heures comme des momens quand je fais aller mon imagination aux châteaux en espagne ; & je me fais des retraites plus ou moins sévères , selon l'état où seront mes affaires ; ne vous alarmez pourtant pas ; il n'y en aura aucune dont vous ne soiez ; & je ne songe point du tout à vous échapper ; j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déjà deux de faites ; ce sont des avis que j'ai demandés & obtenus , & sur lesquels le Roi me donnera quelque somme ; je ne fais pas encore ce que ce sera ; l'autre est un mariage pour mon frere qui est en assez bon chemin. Je deviens la plus intéressée créature du monde ; & je ne songe plus qu'à augmenter mon bien ; mais ce n'est pas sans scrupule ; & j'ai de la peine , du côté de la cour , à presser des gens de me faire des graces quand je pense que ce n'est que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus résolue que jamais ; & rien ne me paroît si difficile que de demeurer dans

l'état où je suis. Me. de Montespan vous a envoyé mille francs par Me. la duchesse de Richelieu pour la fondation de la lampe ; si vous en aviez meilleur marché , à la bonne heure. Je ferai mon possible pour aller à la St. François à Paris faire mes dévotions suivant mon ancienne coutume. Plut à Dieu que ce ne fut point une pure habitude ! Nos princesses sont en bonne santé , & se sont fort jouées de tout ce que vous leur avez envoyé. La belle Mariane vous remercie. M. l'aumônier est bien reconnoissant. C'est un très bon homme. Je voudrois lui faire plus de bien.

L E T T R E X X X I I .

à Versailles , ce 15 au soir.

J'AI prié Madame la duchesse de Richelieu de vous dire ce qui s'est passé ici : on m'a montré de la tendresse : mais , à vous dire la vérité , on ne m'a pas persuadée : & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous : j'y envisage une douceur extrême : & quelques bons traitemens qu'on me fasse ici , j'y aurai de grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inspiré , conduisez-moi où il vous plaira : j'ai fait mes dévotions au-

jourd'hui : & si j'avois crû toutes nos femmes , & que je n'eusse pas appréhendé de vous fatiguer , je vous aurois prié de venir hier nous confesser ; mais je ne puis me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. Mr. le duc du Maine se porte un peu mieux ; cependant sa guérison va très lentement : & il y a des médecins qui croient qu'il en a encore pour un mois. Mes complimens à Mr. le Ragois ; je vous crois trop bon François , pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé ; adieu ; écrivez-moi , je vous en prie.

L E T T R E X X X I I I .

à Versailles , ce 3 septembre.

MR. l'aumônier de Mr. le duc du Maine m'a dit que vous ne vouliez pas venir ici sans mon consentement. Je ne sai pourquoi vous apportés toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi ? venez donc , sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner. En attendant , voyez , je vous conjure , la même prieure des hospitalières ; & ob-

tenez d'elle de recevoir à ma requête une demoiselle que j'y voudrois placer. C'est la sœur de Mlle. de la Harteloire que j'ai auprès de moi , & que je crois que vous connoissés. Je l'avois donnée à Me. de Montespan qui l'a otée pour me fâcher. Je l'avois mise chez Me. de l'Encôme. Mais Me. de l'Encôme part pour la Tourraine ; ainsi il faut mettre cette fille ailleurs : c'est une créature sans façon. Le logement le plus étroit , la nourriture la plus commune ; tout lui fera bon. En un mot elle est réduite à servir : la pension ne peut être considérable : car mes facultés ne le sont point. Je la retirerai dans peu de tems. Je fai les difficultés qu'elles font de recevoir de grandes filles ; mais celle-là ne verra que son frere ou sa sœur , & ne sortira point du tout ; j'espère tout de leur amitié pour moi , & de la déférence qu'elles ont pour vous. Adieu , Monsieur ; j'ai grande envie de vous entretenir. Je vous prie d'écrire au seminaire d'Evreux & de savoir des nouvelles de Mr. du Pleffis , & s'il faut demander le démissoire qu'il desire. Comment fait-on chez ces nouveaux convertis ? Prendroient-ils un homme qui ne l'est pas encore , mais qui a grande envie de se faire instruire ? Je ne fai rien de mon voïage ; le

baptême de Mr. le duc de Chartres recule ;
& je ne puis partir qu'il ne soit fait.

L E T T R E XXXIV.

à St. Germain, ce 27 octobre.

J'ARRIVAI hier de Maintenon où j'ai passé huit jours dans une douceur, dans un repos d'esprit qui me fait trouver ce péis-ci pire que jamais ; si je suivois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer. Il est impossible que je soutienne long - tems la vie que je mene ; je prends trop sur moi, pour que le corps ou l'esprit n'y succombe pas, & peut-être tous les deux ; il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu & quand il en ordonnera, j'obéirai : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées : & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans ce qu'il y a de plus austère, & de plus opposé à mon humeur. Quand vous pourrés venir ici, je serai fort aise de vous voir : & vous le pourrés commodément avec mille gens de votre connoissance qui y viennent, comme M. Viette, Mr. le Fèvre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illustres. J'ai trois

places à donner à des prêtres : véritablement elles ne sont pas trop bonnes : mais elles sont brigüées comme si elles l'étoient. Il y a deux canonicats : & l'autre est une place de vicaire , je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très bien disposé. Mr. l'abbé Têtu, Madame de Montespan , & moi avons autrefois mis à St-Nicolas du Chardonnet un jeune ecclésiastique nommé Mongout qui est gentilhomme , & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : si vous vouliés vous informer de lui & de quelqu'autre , je serois fort en repos : je les prendrois de votre main. Mr. l'archidiaque de Chartres qui fait merveilles dans tout le diocèse m'a écrit : & je lui ai mandé que je vous consulteroïs là-dessus : pensez-y s'il vous plaît , & me conservez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus souvent que je ne fais &c.

LET TRE XXXV.

Ce vendredi , 10 heures.

J'A VOIS si grande peur d'être connue ce matin que je ne songeois qu'à sortir vite de l'église : c'est ce qui m'a empêchée de vous remercier de toutes vos bontés , que je n'ai point trouvé diminuées par le

tems : voilà les deux pistoles que vous m'avez ordonné de donner : je ne fais guère d'aumône qu'à Maintenon : ainsi je les aurois peut-être mal appliquées , ne connoissant point ceux qui en ont un véritable besoin : vous sçavez si j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le & faites le prier pour le Roi qui est sur le bord d'un grand précipice ; je comprends bien par les persécutions que l'on me fait le chagrin que vous avez quand on s'adresse à vous pour m'aborder ; mais il ne faut pas s'il vous plaît que vous poussiez la discrétion trop loin ; & si dans le nombre de ceux qui vous obsèdent , il y en a quelques-uns que vous avez envie que je voie , vous pouvez disposer de moi avec une entière liberté ; & je vous assure avec la sincérité que vous me connoissés que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. Mr. votre neveu sera le bien venu ; je ne verrai que lui , & je ne fortirai qu'à cinq heures ; je vous renvoie votre étui ; il est vrai que j'ai dit à la maréchale de qui vous êtes le compere ; la modestie de ne s'en être pas vanté est louable ; mais ce n'est pas un grand mal que l'on le sache ; si je me remplissois aussi bien de Dieu que je vuide ma maison de toutes sortes de

compagnie , vous seriez bien content de moi ; je ne vois que la marquise ; & cette solitude-là m'est très agréable.

L E T T R E X X X V I .

à St. Germain , ce 27 juin.

1676.

MANDEZ moi des nouvelles de la sœur saint Basile *. Je la crois résolue de sortir de port-roïal ; mais je ne sais si les sœurs hospitalières le sont de la recevoir ; je suis toute prête à l'y remener. Songez à cette pauvre fille , je vous en supplie ; vous autres saints , vous êtes cruels sur les maux de cette vie ; cependant ils font souvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foiblesse. Je desire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici ; & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis servir Dieu : mais je vous en parle moins , parce qu'il me revient que vous dites tout à l'abbé Têtu : voilà un trait de ma sincérité naturele : & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement sur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon esséier de la solitude ,

* Madame de Maintenon l'avoit connue aux hospitalières de la rue St. Jaques , & avoit pris assez d'estime pour la consulter sur les constitutions de St. Cyr.

& de la vie dont je vous ai envoié le projet. Il est donc vrai que je ne suis pas destinée au repos !

L E T T R E X X X V I I .

1676.

Ce jeudi au soir.

ME. de Montespan & moi avons eu une conversation fort vive. Comme je suis la partie souffrante , j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à sa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles aventures. Il me feroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être religieuse. La peur de m'en repentir m'a fait passer par-dessus des mouvemens que mille autres auroient appelés vocations. Je meurs d'envie il y a sept mois de me retirer ; & la même crainte m'en empêche : prudence bien timide , & peut-être mondaine , qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu , je vous en conjure : & considerez un peu mon repos. Je sais bien que je puis faire ici mon salut : mais je crois que je le ferois plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Me. de Montespan. Elle est incapable d'amitié , & je ne puis

m'en passer : elle ne sauroit trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve sans me hair. Elle me redonne au Roi comme il lui plait , & m'en fait perdre l'estime. Je suis avec lui sur le pié d'une bizarre qu'il faut souffrir, d'un bel-esprit qu'il faut ménager, & d'une précieuse prompte à prendre ombre. Je n'ose lui parler seule , parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois , ce que je dois à Me. de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remède à ce que je souffre. Cependant la mort vient , & le tems se perd.

Me. de Montespan trouve quelque raison d'accorder à ces bons peres qu'ils soient chargés de la fondation , au cas que leur maison de St. Joseph se détruise , mais non au cas qu'elle fut transférée. Elle ne se rend point absolument là-dessus.

L E T T R E X X X V I I I .

le 29 juillet , lundi.

1676.

JE pense toujours de même , quoique le changement de mon stile vous ait fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle sincèrement , je ne vous lis point que c'est pour mieux servir Dieu , que je voudrois quitter la cour. Je crois

que je puis faire ici mon salut. Mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos , & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée , si vous avés compris que je songeois à être religieuse. Je suis trop vieille pour changer de condition : & selon le bien que j'aurai , je songerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde tous les retours sont pour Dieu , dans le couvent tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison : celle de l'âge vient ensuite. Me. de Richelieu est présentement avec Me. de Montespan. Je me consume de chagrins & de veilles : je sèche à vue d'œil : & j'ai des vapeurs mélancoliques. M. le duc du Maine se porte beaucoup mieux , & les autres enfans très-bien. J'ai signé le contrat de la fondation. Je vous donne le bon jour. Je suis aussi sensible que je dois l'être aux bontés que vous avés pour moi. Elles sont toute ma consolation : & je ne vous accuse plus de dureté.

L E T T R E X X X I X .

1676.

Mercredi matin.

ON a trouvé le contrat fort bien. Remplissez le de Françoise de Rochouart , marquise de Montespan , séparé
di

du mois de juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la datte précise. Mais celle du contrat sera sûrement après. Ainsi la fondation seroit incontestable. Elle a été séparée à Paris au châtelet. Je viens d'avalier une medécine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie : & elle a raison.

L E T T R E X L.

Ce mercredi , au soir.

L'AFFAIRE des hospitaliers a été fort bien conduite : & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serés averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat : & il ne tiendra pas à moi que vous n'en aïés réponse dès demain : mais la dissipation des dames de la cour est excessive : & je ne pourrai presser celle à qui nous ayons affaire parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légère. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite : j'ai prié M. Viette d'aller voir. . . . dont on m'a parlé : & je suis dans une grande impatience d'en savoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite : je retombe dans ces maladies que j'eus cet

hiver & qui sont les effets d'un sang brulé & d'une noire mélancolie : priez Dieu pour moi , je vous supplie : & ne lui demandez que mon salut : je me tirerai bien du reste.

L E T T R E X L I.

1676.

à Versailles , ce 12 octobre.

JE vous rends mille graces de votre souvenir & de votre livre. * Je n'ai pas été médiocrement surprise de voir que c'est à moi à le remplir ; je ne m'en trouve point du tout capable ; & j'avoue à ma confusion que mon esprit me fournit peu sur ces matières-là ; je ferai de mon mieux à ma tête , & beaucoup moins que ce que vous me prescrivés ; je vous supplie d'envoier cette lettre à Me. de la Valliere aux grandes carmélites ; je suis pressée ; & je ne puis vous en dire davantage &c.

L E T T R E X L I I.

VOUS faites deux articles du peintre & de l'homme qui veut entrer aux nouveaux convertis ; c'est pourtant un seul & même être. Il m'écrit qu'il a des affaires

* C'étoit un livre blanc , dans lequel l'abbé Gobelin l'avoit condamnée à écrire ses pensées pieuses , & ses résolutions.

pour douze ou quinze jours, & qu'après les avoir finies, il viendra songer à se convertir.

Il y a déjà bien long-tems que je demande un petit bénéfice au Roi pour un fils de Me. de Montchevreuil qui a quinze ans, qui est tonsuré, qui étudie, & dont toutes les inclinations vont à l'état ecclésiastique. Cependant par une délicatesse de conscience, Me. de Montespan qui le sait n'ose insister; & sur ce que je l'ai extrêmement pressée elle m'a dit de vous consulter; je le fais donc, & vous supplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la touffaint à St. Germain, où nous serons treize jours sans la cour; j'espère que vous nous y viendrez faire quelques visites; il me tarde d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le tems s'approche. Cependant le néant de ce que je possède me montre le néant de ce que je puis espérer. Il est vrai que l'épreuve que le médecin anglois fait sur M. le duc du Maine m'a mise dans d'étranges agitations; & que je ne me remets pas des frémisseurs que je crois que l'on peut avoir avec raison pour la suite des remèdes qu'il avale; mais je puis vous assurer avec vérité qu'aucun état ne peut me rendre insensible à la continuation de votre amitié, & que

j'ai vû avec beaucoup de joïe que vous ne m'avés point oubliée , que vous vous souvenés de ce que je pense , & que vous y prenés intérêt ; je vous dirai toujours là-dessus la même chose , qui est la douleur où je suis de ne pas profiter de la bonté particuliere que vous avés pour moi ; j'aurois eu lieu d'espérer que jointe à la charité que vous avés pour tous , vous m'auriés menée loin dans le chemin où il est si important d'avancer , & dans lequel vous croïés bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avés vue tant de fois ; & vous verrés par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce péis-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie , & tous ses malheurs par une mort chrétienne ! Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avés pris de son ame. Oui : je ferai ce que vous m'ordonnés ; je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée ; emploïez l'argent qui vous reste à ce que vous jugerés de plus agréable à Dieu.

M A I N T E N O N .

L E T T R E X L I I I.

*à Versailles , ce 6 octobre.*1677.

J AI donné le placet dont vous m'aviés chargée ; il a été rejeté pour 4 raisons ; la premiere , à cause des difficultés qu'on fait de rétablir les maisons détruites ; la seconde , à cause de l'amortissement que celle-ci demandoit ; la troisieme , à cause du droit de lods & ventes de l'abbéie St. Denys dont le Roi ne peut disposer , dit-il , en conscience ; la quatrieme , le peu d'argent qui lui reste des éconômats qu'on emploie tout pour la conversion des huguenots ; je crois même que cette dernière demande a nui aux autres : car il n'est guères raisonnable d'établir un hôpital pour lequel on demande avant qu'il soit fait ; voilà tout ce qu'on m'a répondu ; je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous desirés , & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier. Vous avés laissé passer la St. François , sans vous souvenir de moi ; ne croiez pas que rien me fasse oublier une négligence de vous ; je ne laisse pourtant pas d'être votre très-humble servante.

D'AUBIGNE'

L E T T R E XLIV.

*à Versailles, ce 22 octobre.*1677.

VOUS m'avez fait un grand plaisir de me conserver ce que vous m'auriez donné le jour de St. François. Je m'étois flâtée que je n'y perdrais rien ; & je suis ravie de ne m'être pas trompée. Je ne l'ai pas été non plus sur la douleur que vous me témoignés de la mort de Me. la maréchale d'Albret ; j'avois bien cru que vous y seriez sensible ; & quoiqu'à mon grand regret je ne connoisse pas les liaisons que fait la charité , j'en ai une idée qui me persuade qu'elles ne sont guères moins tendres que celles que fait la passion. J'ai eu bien du déplaisir d'avoir perdu cette femme-là ; vous savés qu'elle avoit pour moi ce qu'elle étoit capable d'avoir de meilleur ; je l'avois vue à Cognac dans une parfaite santé , & bien pleine de longs projets. Dieu en a décidé autrement ; plaise à sa bonté de lui faire miséricorde ! Je serai ravie de vous voir ; & il me semble que vous nous devés au moins une visite quand nous arrivons , & une quand nous partons ; ne perdez pas cette bonne coutume ; & venez de façon que vous arrivés de bonne heure , afin que j'aie le tems de causer avec vous ; je

suis dans une assez grande langueur ; je me repose souvent : & je suis peu dissipée en desseins & en visites : car me renfermant entre le Roi , Me. de Montespan , & M. du Maine , j'ai du tems pour mon repos. Dieu connoit le fond de mon cœur : & j'espère qu'il rompra mes chaines , si ma retraite est nécessaire pour mon salut : je vous supplie de le lui demander pour moi , & de croire que je vous aimerai & vous estimerai toujours.

L E T T R E X L V.

J A M A I S je ne souhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais , plus je fais des vœux pour la retraite , & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement , parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaisanteries. Vous aimés la franchise : & je hais la dissimulation. Je vous conjure : qu'il ne sache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point. Et il a sur tout ce qui regarde la cour des vues , des sentimens , des connoissances qui ne ressemblent point aux miennes. Je suis très bien avec Me. de Montespan. Et je me fers de ces momens de cordialité , pour lui dire en toute douceur que je veux

me retirer. Elle répond peu à ces propositions-là. A son retour, il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à sa gloire & à mon salut.

L E T T R E X L V I.

V O U s traités trop sérieusement ce que je vous ai mandé. Je ne vous soupçonne point d'avoir révélé ma confession à l'abbé Têtu. Mais comme il est curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au delà de ce que je voulois qu'il fut. Il m'est revenu qu'il avoit appris par vous le dessein formé que j'ai de sortir de la cour. Je ne le lui ai point dit. Il n'en savoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquietez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurez toujours toute ma confiance. Je vous prie seulement de ne pas vous laisser surprendre par l'abbé, qui est intrigant, fin, & adroit. Donnez cette lettre à Me. de Richelieu, & cette boîte à Me. de Coulanges. Voilà ce que vous m'avez ordonné de faire pour Madame de St. André, & un billet qui en province ne gâtera rien. J'eus hier une violente migraine. J'en suis encore abattue : mais je n'en suis pas moins vivement votre très humble servante.

J'ai donné la chanoinie à M. du Plessis , dès que vous m'avez appris que je le pouvois en conscience. Je lui ai fait une belle exhortation.

L E T T R E X L V I I .

ce 1 decembre.

1677.

JE croïois depuis huit jours le mariage de mon frere tout à fait assuré. Mais je viens d'apprendre que M. Quelin a plus d'une proposition à me faire que je suis très résolue de ne pas accepter. Ainsi je ne sai quel en sera le succès. J'ai de la peine à croire que l'affaire se rompe. Car je vois Mlle. de Floigni éprise , & mon frere touché. Je voudrois avoir une aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre prince recevra très agréablement les étrennes que vous lui destinés. Mettez y peu d'argent. C'est en envoyer au Pérou. Priez Dieu pour moi , puisque vous ne pouvés faire autre chose.

L E T T R E X L V I I I .

JE vous remercie très humblement. 1679.
Mais ma reconnoissance ne m'empê-
chera pas de vous gronder de m'avoir

C s

abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviés alors me rien marquer de meilleur, & que si j'en avois profité, je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la pitié de Me. de Montespan. Le P. Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre duchesse * & moi nous continuons à le voir. Mettez le petit de Valzergues en pension. Je prierai pour lui. Rien ne lui manquera, tant que je vivrai. Mais recommandez qu'on l'éveille un peu par quelques coups de fouet. Car je le soupçonne de n'en avoir jamais eu & d'en avoir grand besoin. Autre affaire. J'ai un petit garçon, de douze ou treize ans, d'assez bonne famille, ni bien ni mal fait, né avec les plus mauvaises inclinations, menteur, jureur, ivrogne, & voleur. J'ai essayé de bien des châtimens : ils ont été aussi inutiles que la douceur. Cherchez quelque endroit où je puisse le mettre ; j'avois pensé aux Capettes. Et Me. de la Font, niece de Mlle. Scaron, s'en étoit informée à ma prière. Mais c'est un college ordinaire : & j'en voudrois un

* La duchesse de Richelieu.

où il fut rigoureusement puni. Ecrivez-moi quand vous voulés venir ici , afin que vous ne fassiés pas de voïage inutile. Car il n'est pas aisé de me voir. J'ai dit au Roi les intentions de Me. de Banetot. Il aprouva sa conduite , & le dira dans l'occasion. Je sai tous vos maux : & c'est un des miens. Adieu , Monsieur : j'ai grande envie de me sauver.

L E T T R E X L I X .

*ce 20 decembre.*1679.

J'AI chargé M. l'aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune gentilhomme de mes parens , qui est huguenot & que je voudrois faire catolique. Je m'adresse à vous pour cela : & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans , & me paroît un assez mauvais docteur. Il n'en est que plus opiniâtre : & je ne me rebute point. Venez lundi ou mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commission de Me. de Miramion. Je vous importune souvent. Mais aussi pourquoi m'avez-vous inspiré tant d'estime & de confiance ?

22. Decembre.

Celui qui vous rend ce billet est le jeune gentil-homme que je voudrois convertir. Voilà six vingt pistoles pour Mr. de Valzergues. Je me chargerai de son fils. Pour vous je ferois bien autre chose ! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

L E T T R E L.

St. Germain , 8 janvier.

1680.

JE vous envoie le mémoire de mes aumônes réglées , afin que vous jugiés si elles sont bien appliquées. J'ai fait Mlle. de M..... religieuse. J'en ai encore une dont je péie la pension , en attendant que son pere péie ses dettes. Quant à mes habits , je vais les changer , & les prendre pareils à ceux de Me. de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or , quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maitresse. Je vais être à une princesse : Je serai toujours en robe noire : si j'étois hors de la cour , je serois en tourriere : & tous ces changemens ne me font nulle peine : je fais trop de dépense , parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer , malgré toute ma haine

pour ce péis-ci , j'y suis attachée : c'est Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées sont maintenant assez réglées & fort solitaires. Je prie Dieu un moment en me levant : je vais à deux messes les jours d'obligation & à une les jours ouvriers. Je dis mon office tous les jours , & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant , & quand je m'éveille la nuit , je dis un *Laudate Dominum* , ou un *gloria patri*. Je pense souvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici , si je n'y fais pas mon salut. Du reste , je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations qui font que je ne fais guère de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher , mais des motifs très humains , une grande vanité , beaucoup de légéreté & de dissipation , une grande liberté dans mes pensées & mes jugemens , & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà , à peu près , mon état : ordonnez les remédes. Je ne puis vraisemblablement envisager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon salut. Contri-

buez-y , je vous en supplie. Et comme c'est le plus essentiel de tous les services , comptez aussi sur la plus entiere reconnaissance.

L E T T R E L I.

1680.

Ce dimanche , 30 janvier.

VOICI encore un Gentilhomme , mon parent au même degré que Monsieur de Murçay. Il veut faire son abjuration entre vos mains , & être instruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'esprit son éducation huguenote. Ne lui dites d'abord que le nécessaire sur l'invocation des saints , les indulgences , & sur les autres points qui le choquent si fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiègne ? J'en serois ravie. Car plus je pense à Dieu , plus je vois combien vous m'êtes nécessaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me console point de voir son mérite si peu reconnu. Je protégerai volontiers Mademoiselle de la Paillerie.

L E T T R E L I I.

à St. Germain , ce 2 juin.

1682.

LE plaisir de voir à la messe le Roi très-aimable & très-chrétien ne sauroit vous manquer quand vous viendrés ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre : plut à Dieu qu'il y en eut autant dans mon cœur, & que sans compter ce que je n'y connois pas, je n'y découvrisse pas des replis qui peuvent gâter ce que je suis ! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois bien qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrés bientôt parler d'un nouvel établissement * fort utile à la pauvre noblesse. Un Flamand ** a donné le dessein d'une machine pour Marli, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne put espérer de l'union de la famille Roïale : mais on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media nocte* son confesseur qui la conduit par un chemin plus propre pour une carmélite que pour une Reine. Je sai qu'on trouve à redire au

* L'académie des cadets de terre & de mer, instituée le 22 juin.

** De Ville, artiste Liégeois.

dernier bienfait que vous avés reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée , c'est la sensibilité que vous avés eue pour ce blâme que je crois très mal fondé. J'ai un dessein qui roule sur vous ; M. du Maine en profiteroit : je voudrois un recueil de maximes sur les devoirs d'un prince , à l'égard de Dieu , de lui-même , & des autres. Travaillez sur ce projet après que vous l'aurez débrouillé. Ne vous alarmez pas sur ma santé : on fait du bruit de peu de chose , parce que je suis sur le théâtre. J'ai eu des vapeurs : & tout ce que j'ai souffert depuis quelque tems a un peu troublé ma santé. Faites moi relire un Nouveau Testament , une Imitation, une Introduction à la vie dévote , votre livre sur la messe , & les Effais de morale : ce sera ma bibliothèque : je meurs d'envie de faire mon salut : mais l'orgueil & la paresse me donnent bien de la peine. Mandez-moi , comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude sur ma santé. Je me porte bien je suis contente , & trop pour mon salut. Car je n'ai de peine que celle que mon impatience me donne : on ne peut se sauver sans croix : & je n'en ai point : j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.

L E T T R E L I I I .

*à Versailles , 6 janvier.*1683.

VOUS m'avez écrit une lettre merveilleuse , & qui me prouve que vous avez plus d'un stile. Vous m'avez envoyé un St. François qui me prouve que vous avez différentes manières d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit , où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présens , de cette bourse magnifique , de cette corbeille qui ne l'est pas moins , de ce que j'ai aperçu de joli , de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses ? Je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir , que vous me le donnés. Vos présens ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivites sur Me. de Ménillet, je la lus au Roi. Il est plein d'estime pour vous : & il ne croiroit pas aisément que vous demandiés une injustice. Madame de Montchevreuil m'a dit que vous avés la goutte. J'en suis affligée : mais vous en ferés un bon usage : & vous aurés le plaisir de souffrir. Je me porte bien : & voilà comme tout est partagé bizarrement : ma santé

est bonne , & je suis inutile au monde : vous lui êtes nécessaire : & vous êtes cloué sur un lit. Et cependant tout cela est bien dans l'ordre de la providence. Je voulois vous donner encore quelques momens. Je finis ; on me parle comme si je n'écrivois pas. Ma tête & mon stile commencent à s'en ressentir.

L E T T R E L I V.

*à Versailles , ce 8 mars.*1684.

LE Roi a trouvé bon que les dames de la cour établissent une charité à Versailles pour y prendre le même soin des pauvres que dans les parroisses de Paris. Madame la duchesse de Richelieu en est la supérieure : & vous n'en aurés pas plus mauvaise idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes sortes de nécessités. Nous nous trouvons déjà chargées d'un certain nombre de personnes , qui excitent plus notre pitié qu'elles ne se prêtent à nos intentions. Ce sont des estropiés , hors d'état de gagner leur vie. Nous avons aussi de ces innocentes qui courent les ruës , & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos dames m'ont chargées de supplier Mr. le procureur général de les placer à l'hôpital : si j'allois

quelquefois à Paris , j'aurois été l'en prier : il fait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir : & j'en connois si bien le prix que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoie chez lui. Vous entendrés parler de moi : ne vous en alarmez point.

L E T T R E L V.

*à Chambor , 26 septembre.*1684.

JE vous avois prié d'aller à Noisi ; je vous réitere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Madame de Brinon , elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander , s'il est d'une nécessité absolue de faire un noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette communauté , je dis , présentement qu'il en faut former une toute nouvelle ; car je sai bien que dans la suite les filles feront un an de probation , & deux même , si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps , doivent-elles faire leur noviciat ? Sous qui le feront-elles ? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie ? Instruisez-moi là-dessus ; & si vous ne possédés pas ces matieres , consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courrier qui ne lui apporte de grands sujets de

joïe , c'est-à-dire des nouvelles de conversions par milliers. Vous m'avés fait un grand présent en me donnant la chanoinesse (*Madame la Maison-fort :*) elle fait des merveilles. Pour Me. de Montchreveuil, quelque sujet qu'elle ait eu depuis peu de se réjouir , sa joïe est plus mélancolique que la tristesse des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des demoiselles. Ecrivez-moi ; je suis bien aise d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuses qui excitent à bien faire. Je suis plus occupée du salut des autres que du mien.

L E T T R E L V I .

ce 1 octobre.

O C C U P E Z-vous , je vous prie , uniquement de cet établissement , puisque Dieu & le Roi m'en aïant chargée, vous devés m'aider à m'en bien acquitter. Vous ne pouvés trop prêcher à nos postulantes l'humilité : je crains que Madame de Brinon ne leur ait inspiré une certaine grandeur , & que le voisinage de la cour , une fondation roïale, les visites du Roi , & même les miennes ne leur donnent une idée de chanoineses & de dames importantes ; ce qui s'opposeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre

une orgueilleuse dévotion & les misères & petites des couvents. Je ne sai encore de quel nom on les appellera : si vous avés vu les constitutions , Me. de Brinon les y appelle *les dames de St. Louis* : ce qui ne peut être : car le Roi ne se canonisera pas lui-même : & c'est lui qui les nomme en les fondant : leurs habits seront noirs , sans cheveux , & sans ajustemens , & tels que Saint Paul les demande pour des veuves chrétiennes. Le noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Me. de Brinon ne donne pas assez de liberté à la conscience. Elle craint les confesseurs : elle a raison : mais il ne faut pas réduire nos postulantes à un seul , qui ne leur dit jamais un mot. Elles en souffrent : elles n'osent s'en plaindre à elle : mais elles sont plus libres avec moi. Toutes ces filles sont des enfans qui de long-tems ne pourront gouverner. Quel dommage que la chanoinesse n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le noviciat ne se passât pas en spéculation , mais en pratique , & qu'on entremêlât judicieusement l'exercice des charges & la théorie , les retraites & les conférences , le silence & la prière , leur éducation monastique & des leçons sur l'éducation des enfans , qui est l'objet de cet institut.

L E T T R E L V I I .

1686.

ce 3 janvier.

J'AI reçu vos étrennes avec grande joie, mais j'ai des reproches à vous faire de la manière pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je ne sais si les honneurs dont je suis environnée vous inspirent quelque chose de nouveau : mais pour moi je ne suis pas changée pour vous : & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis seize ans. Je ne puis desapprouver que vous aïés refusé * ce qu'on vous a offert : les hospitalières en étoient desolées. Conservez-vous , je vous prie , pour Noizy. Nous avons douze novices , & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire : il présentera une requête à M. l'évêque de Chartres pour obtenir son consentement à l'établissement qu'il veut faire à St. Cyr : il joindra à sa requête les lettres patentes qui feront voir ses intentions pour le spirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ses grands vicaires avec vous & avec le P. de la Chaize pour examiner les reglemens : on disposera le temporel , pour que la

* Vraisemblablement quelque dignité ecclésiastique.

translation se puisse faire à la St. Jean, suivant les intentions du Roi. Voilà, M. le plan de cet ouvrage, qui sera renversé, si vous êtes encore malade.

L E T T R E L V I I I .

*ce 17 janvier.*1686.

JE montrai hier votre mémoire au Roi: il en voulut conférer avec le P. de la Chaize; la manière dont se doit faire l'élection de la supérieure fut approuvée; mais on vint à parler sur les vœux; & le P. de la Chaize ne voulut jamais consentir à ce que l'évêque n'en put dispenser. J'avoue que je ne comprends point pourquoi il insiste là-dessus, puisque l'évêque n'en veut point dispenser, & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me semble qu'une fondation si utile ne peut avoir trop de stabilité. Le Roi ne veut point, que la supérieure ait une bague; il trouve que la croix suffit. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres; je crois que vous n'aviés pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos constitutions avec Messieurs Racine & Boileau; mais n'allez pas non plus pour la pureté du langage gâter les expressions & les pensées de Me. de Brinon; vous

savés que dans tout ce que les femmes écrivent , il y a toujours mille fautes contre la grammaire : mais , avec votre permission , un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

Me. de Brinon & moi ne convenons point sur la disposition des charges. Elle veut que les dames ne fassent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de sœur converses. Que l'on ne fasse rien sans l'avis des six professes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma considération ! Elles refuseroient ma sœur que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez les de la nécessité du secret : car si elles se disent ce qu'elles ont fait , tôt ou tard l'union sera troublée : qu'elles connoissent bien l'usage & la liberté des fèves blanches & noires. Vous ne leur parlés pas assez en particulier.

L E T T R E L I X.

1686.

Ce mercredi , au soir.

SI ce qu'on veut changer aux constitutions est considérable , & plus que ce que ces Messieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Me. de Brinon. On m'a dit , que vous aviez perdu un procès , & que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne
vous

vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parens , & vivre avec votre bënëfice & de votre pension ? S'il vous faut d'autre secours , je vous les procurerai ; vous n'aüriés plus qu'à servir Dieu ; & vous viendriés demeurer à St. Cyr ; il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir. On ne peut trop aimer , considérer , respecter Me. de Brinon ; mais il faut se défier de ses premieres vues ; elle en revient avec la douceur d'un mouton ; mais il faut veiller sur elle , pour lui épargner des actes d'humilité.

L E T T R E L X. *

*Vendredi , 27 juillet.*1686.

LA transmigration à St. Cyr commencera lundi ; en attendant que je reçoive vos instructions , profitez des miennes. Et vous aussi , vous me rendés ma faveur embarrassante , jusques dans le confessional ! Je croïois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiés aux Filles-Bleues. Vous connoissés ma sincérité ; je ne fais de com-

* Cette lettre est si belle , qu'on l'a regardée comme apocriphe. On n'a pu croire qu'une femme à la cour ait écrit ainsi. Je la donne telle qu'elle est dans l'original.

plimens , ni ne les aime ; je vous conjure donc de vous défaire du stile que vous avés avec moi , qui ne m'est point agréable , & qui peut m'être nuisible ; je ne suis point plus grande dame que j'étois à la rue des-tournelles , où vous me disiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je suis met tout le monde à mes piés , elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conscience , & à qui je demande très-instamment de me conduire sans nul égard dans le chemin le plus sûr. Ce n'est point à vous à m'inspirer de l'orgueil , à vous qui devés le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité , si je ne la trouve en vous ? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous , ne voiant dans tout ce qui m'approche que respects , aduations , & complaisances ? Parlez-moi , écrivez-moi sans tour , sans cérémonie , sans insinuation , & sur tout , je vous prie , sans respect. Ne craignez ni de m'offenser , ni de m'importuner. Je veux faire mon salut ; je vous en charge ; ne me parlez jamais des obligations que vous m'avés ; regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne , attachée au monde , mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentimens.

L E T T R E L X I.

Ce 20 janvier.

JE vous envoie vingt louis pour vos Trente-Trois *. Qu'ils prient pour moi. 1687.
Nous allons à Marly. J'y serai plus occupée de Dieu que des plaisirs. Tout va bien à St. Cyr. Je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot sollicite-t'il bien pour vous ? Je vous remercie de vos vœux. Je ne souhaite point un grand nombre d'années. Mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fussent saintement employées. Vous y pouvez contribuer par vos conseils. J'appris hier que vous aviez perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi , & ce que vous tirés de votre abbéie ne suffisent-ils pas pour vivre ? J'en ai vécu sept ou huit ans avec trois personnes pour me servir. Vous avés , de plus , six mois à passer à St. Cyr où vous ne dépensés rien. Croiez-vous survivre au Roi , à moi , à St. Cyr ? Et le moindre des trois ne suffit-il pas pour avoir soin de votre vieillesse ? Défaites-vous de ces procès qui abrégent vos jours. Consacrez-vous totalement à

* Collège où l'abbé Gobelin s'étoit retiré.

cette maison. Pensez-y. Je vous parlerois moins librement , si je vous estimois moins.

L E T T R E L X I I .

1687.

Ce 20 octobre.

S A I N T Cyr est bien éprouvé dans la personne de ses supérieurs : le Roi a contre lui toute l'Europe : je suis dans l'affliction : Me. de Brinon est dans le trouble : & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'épître & de l'évangile. Vous pouviés vous étendre un peu plus sur la morale , & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail , fait sur toute l'écriture sainte , nous seroit très-utile.

L'état où nous avons vu Madame de Brinon me fait trembler. La maison n'est fondée ni pour elle , ni pour vous , ni pour moi. Mettons-la en état de se passer de nous. Je suis bien satisfaite des principales dames. Leur gouvernement ne cessera pas si tôt. Et Madame de Brinon fera long-tems à se remettre. Je ne me laisse point des peines que Saint Cyr me donne. Je n'y vais plus , parce que Madame de Brinon & moi sommes embarrassées de nous voir : une entrevue ne seroit bonne à rien. Voulez-vous une cure ? Le Roi

m'a chargée de vous le demander. Monsieur l'archevêque vous propose souvent : il n'en fait pas plus mal sa cour. Il faudroit que vous vous éloignassiez de Saint Cyr & de moi : & Saint Cyr & moi nous ne pouvons nous passer de vous.

L E T T R E L X I I I .

10. octobre.

1688.

VOUS êtes fort le maitre d'aller à St. Cyr ou de n'y pas aller. Je ne conçois pas que je ne puisse vous mettre en liberté là-dessus. Vous savés bien que les supérieurs ne sont pas long tems dans les maisons qu'ils gouvernent : & vous savés bien aussi qu'on est enchanté dans celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout dit. C'est à vous à vous déterminer. Me. de Brinon me paroît bien chagrine dans ses lettres. Il faudra songer à remédier à tout ce qui la blesse. Nos dames sont un peu tourmentées entre elle & moi , & ne peuvent être gouvernées par deux personnes qui pensent si différemment ! Dieu m'est témoin que je ne veux que le bien & que je donnerois de mon sang pour que Me. de Brinon gouvernât St. Cyr avec régularité ! Je souffre quelque peine d'en être si loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des

autres. Je suis incommodée d'un rhumatisme qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout à fait. Il faut se soumettre à la providence : & je m'y soumets.

L E T T R E L X I V.

1688.

à St. Cyr , ce 7 decembre.

VOUS ne sauriés croire combien un exclamation déplacée est une chose plaisante. J'ai pensé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de tout ce qui s'est passé * ! c'est après des tels coups d'autorité que je suis redoutable. Je vous défie à present de cesser de me craindre. Hé ! venez tout voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un fantôme de la chose la plus simple. Tout est ici aussi bien que si Me. de Brinon n'y avoit jamais été. Mr. le chancelier m'a fait part de quelques aumônes , & m'a recommandé les hospitalieres de la place roïale : jugez s'il m'a trouvé prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoie. Adieu : je suis très contente de St. Cyr , & très mécontente de moi. Nos dames me laissent toujours bien loin derrière elles. Leur

* De la sortie de Me. de Brinon de St. Cyr.

ferveur ne sera pas passagere : & moi , je mene une vie inutile , & peut-être pis qu'inutile.

L E T T R E L X V.

à St. Cyr , ce 14 fevrier.

1689.

TOUTES nos dames sont dans de très bonnes dispositions. Me. la supérieure en est contente. Et il me semble que Dieu est connu & servi dans cette maison. La représentation d'Esther m'empêche de les voir aussi souvent que je voudrois. Je n'en puis plus soutenir la fatigue. Et j'ai résolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos actrices sont malades. Et elles ne joueront plus que pour nous en particulier , ou pour le Roi , s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce carême des dames de St. Louis. Vous en conduisez d'autres qui ont plus besoin qu'elles de votre secours. Les nouvelles de la cour sont que le roi d'Angleterre est dépouillé de la roïauté à la pluralité des voix , que le trône est déclaré vacant , & qu'on attend la princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tyrconnel soutient l'Irlande , & demande des munitions & des armes. On lui en envoie. Dieu veuille protéger la reli-

gion , & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zèle ! Je vous conjure de ne me point craindre , de ne pas chercher à me plaire , de ne point entrer dans mes sentimens par complaisance , mais de consulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'esprit pour savoir , si ce n'est pas une maxime trop sévère , & dangereuse par sa sévérité , que de dire , qu'il ne faut jamais avoir de plaisir. Je croirois plutôt qu'il faut en faire espérer , en promettre beaucoup , en donner peu , faire son possible pour persuader qu'il y en a d'innocens , & se servir des momens d'ennui pour faire sentir qu'il n'en est pas de plus doux que de servir Dieu.

L E T T R E X L V I .

ce samedi matin.

ME. de Montchevreuil m'a dit que vous alliés à Paris. Il seroit pourtant bon que vous ne quittassiez pas notre chere maison en même tems que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites : cependant je vois que je n'y suis pas inutile. Nos dames perdront deux consolations , deux appuis , deux conseils à la fois. Elles sont charmées de vos conférences , & goutent fort vos oraisons. Il y

a un chapitre sur lequel je voudrois que vous les prêchassiez : l'orgueil , les hauteurs , la fierté. Je suis persuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet esprit dans la maison. Mais avec la même sincérité que je m'en reconnois très coupable , je vous dis que je ne l'ai jamais poussé si loin. Je pourrois , si la prudence le permettoit ; en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Sans exagération, on obtiendrait plus facilement du Roi une pénitence publique , qu'une pénitence particulière dans St. Cyr. J'ai refusé de faire des chanoinesses , par aversion pour l'orgueil de cet état-là ; & j'ai fait pis ; il n'y en a point en Allemagne avec lesquelles il y ait plus de mesures à garder qu'avec quelques dames de St. Louis. Dieu pardonne ceux qui y ont répandu cet esprit ! Dieu me fasse la grace de le détruire par mon exemple ! vos instructions y peuvent beaucoup. Je crois que vous vous souvenés bien que vous avés une consultation à faire pour moi à Paris.

L E T T R E L X V I I .

D E M . L ' A B B É G O B E L I N

A M E . D E M A I N T E N O N .

1691.

Paris, 18 mars.

IL n'y eut jamais, Madame, de douleur plus légitime que la vôtre. Tout Paris qui a les yeux sur vous en est d'autant plus édifié, qu'on est persuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter * ; ce qui fait qu'elle n'est pas regardée comme l'effet d'une tendresse molle & purement naturelle, mais comme l'effort d'une ame toute pleine de courage & de raison.

Plut au ciel, que je fusse digne de mêler mes larmes avec celles que vous versez, & de joindre mes chetives prières aux vœux que vous portés aux piés des autels pour la conservation du premier & du plus grand Roi de la terre !

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu ! dans la manière dont il vous plait de faire souffrir vos élus ! vous ne les affligés pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies,

* En suivant le Roi en Flandre, ou en le retenant à Versailles.

ni par quelques persécutions de ceux qui les haïssent. Vous les sanctifiés par eux-mêmes : & vous faites de leur joie & de leur amour la cause de leur désolation & de leurs peines.

C'est ce qui m'oblige de vous dire , Madame , qu'il n'y a rien dans l'écriture sainte , qu'il vous convienne mieux de lui adresser que cette parole de Job ; *Que la façon , Seigneur , dont vous me tourmentés est extraordinaire & admirable !*

En effet , qu'est-ce que cette absence que vous pleurés , sinon la plus haute entreprise & la plus glorieuse expédition que jamais monarque ait formée , qui épouvante toute l'Europe , & ne fait pas pâlir seulement le prince d'Orange , le marquis de Brandebourg , le duc de Baviere , mais jusqu'au roi d'Espagne & à l'Empereur ? Le soleil a-t'il jamais vu quelque chose de plus fier & de plus hardi que ce siege de Mons , tandis que tant de puissans ennemis assemblés à la Haïe conspirent par une vaine jalousie contre une domination , qui par une modération vraiment chrétienne ne tend qu'à leur paix & à leur repos ? Enfin , qu'est-ce , pour tout dire , que cette expédition , qu'une planche favorable présentée aux Flamands pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire ? Et

quel ravissement ne seroit-ce point pour nous de voir revenir Louis le grand , non seulement roi de France & de Navarre , mais encore duc de Brabant & comte de Flandres ?

Que cette pensée , qui n'est point une hiperbole de poëte , mais le jugement des politiques les plus sensés , adoucisse donc votre juste chagrin ! qu'elle ranime votre exercice de pieté ! qu'elle dissipe les craintes que vous pouvés avoir pour la sacrée personne d'un prince , qui ne porte pas avec lui César & sa fortune , mais la justice de ses armes & les puissans intérêts de la religion catolique , que le tout-puissant conduit lui-même , & qui considère moins dans le péril sa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions , Madame , priez , jeunez ; c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes , les Batildes , les Blanches de Castille ; & c'est tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la providence , & en quoi tâchera de vous suivre & de vous imiter , Madame , votre très humble , &c. *

* On n'a pu trouver d'autres lettres de l'abbé Gobelin. Il est vraisemblable que Me. de Mainteuon les brula , de peur qu'on ne découvrit son état dans la manière pleine de respect dont ce directeur la traitoit , & dans les conseils qu'il lui donnoit sur sa conduite à l'égard du Roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit

LETTRE LXVIII.

DE M^E. DE MAINTENON

A L'ABBÉ GOBELIN.

*à St. Cyr , ce 5 avril.*1691.

VOUS m'avez écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugés bien de mes sentimens. Je voudrois faire un meilleur usage de ma solitude : je la voudrois plus grande. Ma santé est assez mauvaise : ce n'est pourtant qu'une langueur causée par l'absence du Roi. Vous plaiderés donc éternellement ! & il faut renoncer à l'espérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis , Monsieur , cesser d'admirer la bonté de Dieu sur notre maison qu'il a si bien accoutumée à se passer de M^e. de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit , pendant que nous avons encore un reste de vie pour la soutenir. Je vous ai dit cent fois que vous êtes le maître d'y venir ou de n'y venir pas : si ces protestations de la part d'une personne , dont vous connoissés le fonds du cœur , ne vous rassurent point , convenez que vous avez l'esprit in-

été la femme de Louis XIV avec autant de soin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit , si elle ne l'eut pas été.

quiet & méfiant. On n'a point songé aux présidens à mortier. On garde ces ressources-là pour les tems où l'on a un extrême besoin d'argent. Le Roi est en bonne santé. Mon duc du Maine fait des merveilles en bravoure & en bon sens. J'aurois voulu de tout mon cœur cacher le présent que j'ai reçu de Rome. Car je suis si glorifiée en ce monde pour quelques bonnes intentions que je tiens de Dieu , que j'ai sujet de craindre d'être humiliée & confondue dans l'autre.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A MADAME
LA COMTESSE DE ST. GERAN*.

LETTRE I.

LEs choses commencent à prendre un tour fort agréable. Vous voulés savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : on croit que je le dois à Me. de Montespan : je le dois à mon petit prince. Le Roi jouant avec lui, & content de la manière dont il répondoit à ses questions, lui dît : » qu'il étoit bien raisonnable : il » faut bien que je le sois, répondit l'en-

* On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui se trouve dans les précédentes, pour éviter les redites.

» fant , j'ai une dame auprès de moi qui
» est la raison même. Allez lui dire , re-
» prit le Roi , que vous lui donnerés ce
» soir cent mille francs pour vos dragées. «
La mere me brouille avec le Roi : son fils
me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux
jours de suite dans la même situation : je
ne m'accoutume point à cette vie , moi qui
me croïois capable de m'habituer à tout.
On ne m'envieroit pas ma condition , si
l'on savoit de combien de peines elle est
environnée , & combien de chagrins elle
me coute. C'est un assujettissement qui n'a
point d'exemple ; je n'ai ni le tems d'écrire,
ni de faire mes prieres ; un véritable es-
clavage. Tous mes amis s'adressent à moi ,
& ne voient pas que je ne puis rien même
pour mes parens. On ne m'accordera point
le régiment que je demande depuis quinze
jours. On ne m'écoute que quand on n'a
personne à écouter. J'ai parlé trois fois à
M. Colbert ; je lui ai représenté la justice
de ce que vous prétendés. Il a fait mille
difficultés , & m'a dit que le Roi seul pou-
voit les résoudre. J'intéresserai Me. de
Montespan ; mais il faut un moment favo-
rable ; & qui fait s'il se présentera ? S'il ne
s'offre point , je chargerai notre ami de
votre affaire ; & il parlera au Roi ; je
compte beaucoup sur lui.

L E T T R E II.

C E que vous me demandés n'est plus un mystère qu'en province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Me. de Noailles. La belle Me. s'est plainte au Roi, de ce qu'un prêtre lui a refusé l'absolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner sans savoir ce que M. de Montauzier dont il respecte la probité & M. Bossuet dont il estime la doctrine en pensoient. M. Bossuet n'a pas balancé à dire que le prêtre avoit fait son devoir ; M. le duc de Montauzier a parlé plus fortement ; M. Bossuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir si à propos la gloire & la religion, que le Roi, à qui il ne faut que dire la vérité, s'est levé fort ému, & ferrant la main au duc, lui a dit ; » je vous promets » de ne la plus revoir «. Jusqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que sa maîtresse est dans des rages inexprimables ; elle n'a vu personne depuis deux jours ; elle écrit du matin au soir, en se couchant elle déchire tout ; son état me fait pitié ; personne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beaucoup de gens. La Reine envoie hier savoir des nouvelles de sa santé. Vous voies, répondit-elle au gentilhom-

me ; remerciez bien Sa Majesté ; & dites-lui que quoique aux portes de la mort je ne me porte encore que trop bien. Toute la cour est chez Me. de Montauzier ; nous verrons si le Roi partira pour la Flandres sans lui dire adieu ; on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

L E T T R E I I I.

MADAME de Durfort ne vous a pas dit la millieme partie des sentimens que j'ai pour vous. Croïez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avés données des vôtres dans un tems où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois , ce feroit de voir à Madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde , dans un péïs , où , pour peu de grandeur qu'on ait , on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de m'en flâter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables ; le fonds n'en vaut rien. Elle n'est bonne que par boutades : & sa vertu même est un caprice. Pas deux

jours de suite de même humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me confument. Nous sommes bien aujourd'hui : qui fait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens : on m'accuse de choses horribles. On fera la St. Hubert à Villers-Cotterets : on m'a donné quatre cent louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoié est du meilleur goût. Mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs pour qui est dégoûtée du monde & de ces œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame de servir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue disgrâce de M. de Lauzun me haïssent plus qu'ils ne me connoissent. Si mes conseils avoient été écoutés, il seroit encore en faveur, parce qu'il ne se seroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me consulte qu'après avoir pris son parti : on veut que j'approuve, & non que je dise mon avis. Mon crédit n'est que de bienfaisance & de politique. On ne se sert de moi que pour mieux regner. Vous êtes bien heureuse, Me. Rien ne manqueroit

à votre bonheur , si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'évêque de Senlis m'a dit des choses très consolantes. Vous lui dirés , je vous prie , combien j'ai de vénération pour sa personne.

L E T T R E I V .

1676.*à Versailles , lundi.*

JE vous l'avois bien dit , Madame que M. de C.. joueroit dans toute cette affaire un personnage de dupe ! Il a beaucoup d'esprit , mais il n'a pas celui de la cour. Avec tout son zèle il a précisément fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir : & il les a raccommodés. C'est une chose inutile , Madame , que tous ces projets : il n'y a que le P. de la Chaise qui puisse les faire réussir ; il a déploré vingt fois avec moi les égaremens du Roi : mais pourquoi ne lui interdit-il pas absolument l'usage des sacremens ? Il se contente d'une demie conversion. Vous voïés bien qu'il y a du vrai dans les petites lettres. Le pere de la Chaise est un honnête homme ; mais l'air de la cour gâte

vertu la plus pure , & adoucit la plus
vère. Je vous envoie deux exemplaires
des vers qui seront au bas du portrait du
Prince ; ils sont pourtant de Boileau. J'ai
dans la tête que Racine & Coulanges mèn-
e auroient mieux fait.

L E T T R E V.

A belle duchesse est inconsolable ; &
je le suis de ce qu'elle croit que Me.
de Montespan a agi par mes conseils ; je
vous prie de la desabuser ; personne ne
me plus que moi ; Me. du Fresnoi
pourroit lui dire d'où part ce changement ,
lui apprendre à se défier de ses amies.
Me. de Montespan se plaint de ses der-
nières couches ; elle dit que cette fille lui
avait perdu le cœur du Roi ; elle s'en
prend à moi , comme si je ne lui avois pas
conseillé souvent de ne plus accoucher. Elle
se reproche de n'avoir pas suivi le Roi en
Flandre , comme si la chose avoit été pos-
sible. Elle jure que désormais il ne fera
plus de campagne ; mais vous sçavez qu'il
est encore plus à la gloire qu'à l'amour. Je
passe Me. de Montespan , en même tems
que je la blame ; que seroit-ce , si elle
faisoit tous ses malheurs ? Elle est bien
loignée de croire le Roi infidèle ; elle ne

1679.

l'accuse que de froideur. On n'ose lui apprendre cette nouvelle passion ; ce n'est plus un secret que pour elle.

L E T T R E V I.

1679.

Le 1 avril.

LA paix est signée ; Me. de Montepan dit très sérieusement que si elle tenoit M. le prince d'Orange elle l'étrangleroit de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le Roi ; je m'en suis moquée ; & je lui ai dit, qu'il ne lui conviendrait pas de me reprocher une faute dont elle m'auroit donné l'exemple. Mais , a-t'elle répliqué ne vous mettez pas en tête qu'il aime une personne..... Elle n'a pas fini ; & c'est la première fois que je l'ai vue se modérer dans ses transports. Elle m'a dit que mon faveur ne dureroit qu'autant que la sienne. Je lui ai répondu avec fermeté , qu'à mon âge on ne pouvoit faire ombre à un esprit bien fait ; que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de suite démentoit tous ses soupçons ; que j'avois si peu songé à son dessein qu'elle me prêtoit, que je l'avois souvent priée de m'obtenir la permission de me retirer ; que je ne souffrirois plus désormais ses hauteurs ; que ses inégalités abrégioient mes jours par les chagrins.

qu'elles me caussent. Et qui vous retient
ici, m'a-t-elle dit ? La volonté du Roi,
ai-je répondu, mon devoir, ma reconnaissance,
& l'intérêt de mes proches.
Cette conversation n'a pas été poussée plus
loin : je me suis retirée : & me voici seule
gémir sur mes peines, & à m'en con-
soler avec vous. Me. du Fresnoy se venge
par moi de la diminution de son crédit.
Songée de soucis, je suis obligée de pa-
raître gaie & contente : il faut que je
évapore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je
au moins pleurer en liberté ?

LETTRE VII.

Ce 19 avril.

1679.

Le prince de Marillac sort de chez
moi. C'est une chose inconcevable
que l'empressement de cet homme à me
rendre service. Je ne sai quel dessein ces
artifices couvrent. Je reçois aussi froide-
ment le père que le fils. On leur impute
des choses horribles, à l'un des conseils,
à l'autre des démarches. Le Roi a passé
deux heures dans mon cabinet : c'est l'hom-
me le plus aimable de son royaume. Je lui
ai parlé du père Bourdaloue : il m'a écou-
té avec attention. Peut-être n'est-il pas
aussi éloigné de penser à son salut que sa

cour le croit : il a de bons sentimens , & des retours fréquens vers Dieu. Il seroit bien triste que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.

L E T T R E V I I I .

4 mai.

LE Roi eut hier une conversation fort vive avec Me. de Montespan : j'étois présente. Diane en fut le sujet. J'admirai la patience du Roi , & l'emportement de cette glorieuse. Tout finit par ces mots terribles : *je vous l'ai déjà dit , Me. je ne veux pas être gêné.* Me. de Montespan me demande mes conseils : je lui parle de Dieu : & elle me croit d'intelligence avec le Roi. Elle s'emporte contre la pauvre fille , contre le pere de la Chaise , contre M. de Noailles : elle exagère les dépenses, elle invente des calomnies : elle passe des heures entieres avec M. de Louvois & avec Me. de Thianges ; elle déplore le sort des princes. L'habitude lui a attaché le Roi. Je crains qu'il n'y revienne par pitié

L E T T R E IX.

24 mai.

1679.

CH A Q U E jour , de nouveaux embar-
ras. Le Roi fuit avec trop d'affectation
Me. de Montespan ; elle s'est retirée à
Clagni ; toute la cour croit qu'ils sont
brouillés sans retour. Le Roi avoue qu'il
l'aime encore , & plus qu'il ne voudroit.
Le duc du Maine l'attache à sa mere ; il
ne peut le voir sans s'attendrir. Me. de
Soubise est trop belle au gré de Mlle. &
trop vertueuse au gré de Monsieur. Me.
du Fresnoy est délaissée. Elle a recours à
moi , comme si je dispois de l'estime &
de l'amitié du public. Nous nous sommes
embrassées ; je lui rendrai service , quoi-
que sûre de son ingratitude. Mon plus
grand plaisir est de mettre à l'épreuve la
reconnoissance de mes ennemis. Les entre-
tiens fréquens dont le Roi m'honore me
donnent souvent occasion d'exercer ce sen-
timent. Votre fils est très joli. Conservez
votre santé ; c'est le premier des biens
après la vertu.

L E T T R E X.

1679.

14 juin.

NOUS sommes nés pour souffrir : chaque jour de ma vie est marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Me. de Montespan veut absolument que je cherche à être sa maîtresse ; mais , lui ai-je dit , il en a donc trois ! oui , m'a-t'elle répondu , moi de nom , cette fille de fait , & vous du cœur. Je lui ai représenté en toute douceur , qu'elle écoutoit trop ses ressentimens ; elle m'a répondu qu'elle connoissoit mes artifices , & qu'elle n'étoit malheureuse que pour n'avoir pas écouté ses ressentimens. Elle m'a reproché ses bienfaits , ses présens , ceux du Roi , & m'a dit qu'elle m'avoit nourrie & que je l'étouffois ; vous savés ce qui en est. C'est une chose étrange , que nous ne puissions vivre ensemble , & que nous ne puissions nous séparer ; je l'aime , & ne puis me persuader qu'elle me haïsse. Je ne vis pas ; je meurs à chaque instant.

L E T T R E X I.

2 Août.

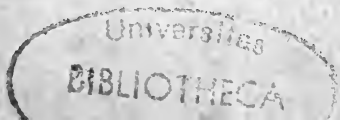
LEs jalousies ont cessé : la paix est faite ; il étoit bien tems que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à sa cour. Madame de Montespan est plus brillante , & plus adorée que jamais : elle me flâte , me confie tous ses desseins , me consulte , & m'écoute. Le mariage du roi d'Espagne avec Mademoiselle est arrêté : voilà une belle alliance. On prépare de fêtes , & de toutes ces vanités auxquelles je suis depuis long-tems insensible & assujettie. La maladie de l'abbé Gobelin m'a allarmée : priez-le de se conserver : nous perdrons un ami bien solide. Mademoiselle embellit : c'est le mariage. Le Roi lui a dit les choses les plus gracieuses : elle m'en a remercié comme si j'y avois quelque part.

L E T T R E X I I.

28 octobre.

JE vous remercie de la belle robe que vous m'avez envoyée : vous ne pouviez en choisir qui fut plus de mon goût : je la mettrai dimanche à votre honneur & gloire.

E 2



Le prince est l'idôle du Roi : plus sa tendresse pour le fils augmente , plus il semble que son amour pour la mere diminue : ce n'est plus que comme un premier gout. Vous savés qu'il est homme d'habitude. Le Roi est plein de bons sentimens : il lit quelquefois l'écriture sainte : & il trouve que c'est le plus beau de tous les livres. Il avoue ses foibleffes : il reconnoit ses fautes : il faut attendre que la grace agisse. Il pense sérieusement à la conversion des hérétiques : & dans peu on y travaillera tout de bon.

L E T T R E X I I I.

1681.

à Versailles , ce 6 août.

LE Roi commence à penser sérieusement à son salut , & à celui de ses sujets : si Dieu nous le conserve , il n'y aura plus qu'une religion dans son roïaume : c'est le sentiment de M. de Louvois ; & je le crois là-dessus plus volontiers que M. Colbert qui ne pense qu'à ses finances , & presque jamais à la religion. La petite fille a beaucoup pleuré ; c'est une chose inconcevable que les chimères que ces gens-là mettent dans l'esprit des enfans ; mais elle a trouvé la messe du Roi si belle , qu'elle m'a promis de se faire catholique , pourvu

que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la messe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; mais je gémis de ce que les autres conversions ne seront pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. Bossuet à laquelle personne ne résiste. Dieu veuille qu'à son retour il soit plus traitable & plus docile ! Il me semble qu'il ne manque à mon bonheur que la conversion de ma famille. M. de Ruvigni veut que je sois encore calviniste dans le fond du cœur ; il est aussi entêté de sa religion qu'un ministre.

LETTRE XIV.

ce 7 août.

1682.

ON est ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort beau présent à Madame la Dauphine ; il a eu un moment entre ses bras le petit prince ; * il a félicité Monseigneur comme un ami ; il en a donné les premières nouvelles à la Reine ; enfin tout le monde dit qu'il est adorable. Madame de Montespan sèche de notre joie ; elle meurt de jalousie ; tout lui déplaît , tout l'importune ; & elle prétend que les couches des autres lui sont aussi funestes que les siennes ; elle en veut sur-

* Le duc de Bourgogne , né le 6 août.

tout au pere de la Chaife qui ne fait que son devoir , mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une fincere amitié. Les uns difent que je veux me mettre à fa place , & ne connoiffent ni mon éloignement pour ces fortes de commerces , ni l'éloignement que je voudrois en inspirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conspire avec elle ; quelques uns croient que je veux la ramener à Dieu ; je le fouhaiterois bien , mais je ne l'efpère pas. Il y a un cœur mieux fait , fur lequel j'aurois de plus grandes efperances. Adieu , Madame. Ne dites rien de tout ceci ; on en devine affez ; & on en dit toujours trop.

L E T T R E X V .

1682.

Maintenon 1 novembre.

LA famille Roïale vit dans une union tout à fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine ; le don qu'elle m'a fait de fon portrait eft tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je fuis à la cour ; c'eft dans mon efprit une diftinction infinie ; Madame de Montespan n'a jamais rien eu de femblable ; je passerai encore quinze jours ici ; cette folitude me délaffe des fatigues de la cour ;

je n'y vois personne, & je jouis seule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés; vous ne m'apprennés rien de nouveau. Le tems éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre; cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Madame de Miramion a un zèle indiscret; on sert mieux ses amies de sang froid. Je mene une vie tissue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde; & je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne se laisse pas aller à son indolence; avec trois cent mille livres de rente, il ne seroit pas plus heureux; son malheur est dans son sang.

L E T T R E X VI.

Fontainebleau, le 10 septembre.

1683.

LE Roi se porte bien & ne sent plus qu'une légère douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé; & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit; & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses emplois, & n'en a obtenu aucun; il a de l'esprit,

mais peu de conduite ; ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere , qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la surintendance de bâtimens , mais seulement deux minutes ; & M. de Louvois l'a eue sans la demander. Je fonde de grandes espérances sur M. Pelletier ; & je vois avec un extrême plaisir , que la cour est contente de ce choix ; le Roi l'estime. Me. de Rochefort sauve du moins les apparences ; on m'attribue sa conversion ; & moi ; je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hipocrisie de personne ; Me. la dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici fort tranquilles ; Me. de Montespan s'est jettée dans la plus grande dévotion ; il est bien tems qu'elle nous édifie. Je ne songe plus à me retirer.

L E T T R E XVII.

13 novembre.

QUE dites-vous du maréchal de Humieres ? le Roi en est enchanté ; la reddition de Dixmude met le comble à sa joie ; on comptoit ici sur une plus longue défense. Me. de Montespan paroît insensi-

ble à toutes ces nouvelles , & uniquement occupée de son salut ; nous ne vous voïons point en particulier ; & cela est mieux pour l'une & pour l'autre. Je sai qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de la gouverner ; & je sai aussi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponse du Roi ; c'est l'homme de sa cour qui a le plus de sens , & qui donne le moins dans ces pièges. On n'auroit jamais osé espérer que toutes ces conversions fussent si aisées. M. Pellisson fait des prodiges ; M. Bossuet est plus savant , mais lui , il est persuasif. Dites , je vous prie , à ma belle-sœur , qu'elle me donnera dix années de vie , si elle veut se défaire de ses humeurs ; dites-lui , que si elle m'aime , elle supportera plus patiemment celles de son mari ; dites-lui encore , que si elle aime l'enfant qu'elle porte en son sein , elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez-lui Me. la Dauphine ; c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.

L E T T R E X V I I I .

1683.

20 décembre.

UN Dauphin , un duc de Bourgogne , un duc d'Anjou , voilà qui est bien consolant. Le Roi s'est abandonné à toutes les tendresses de pere & de grand-pere. La religion n'éteint pas ces sentimens. Me. la Dauphine a peu souffert ; cela est regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin , que j'étois encore à ma toilette ; vous voïés bien que je rajeunis ; & mon petit prince me l'a dit fort agréablement. Votre abbé de Fenelon est fort bien venu ici ; tout le monde ne lui rend pourtant pas justice ; on le craint ; & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne se console point ; l'ambition le dévore ; le Roi est bien heureux d'avoir des ministres prêts à se sacrifier par dépit au bien de son service. Chacun songe à ses affaires , & moi à mon salut. On est fort content du P. de la Chaize ; il inspire au Roi de grandes choses. Bientôt tous ses sujets serviront Dieu en esprit & en vérité. Vous savés mon dessein d'élever avec la petite de Marçai quelques demoiselles de parens hu-

guenots & pauvres ; ce sera une bonne œuvre. Le Roi a donné un bénéfice à l'abbé Gobelin.

L E T T R E X I X .

14 juin.

1684.

NOUS attendons ici des nouvelles du Roi ; & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre ; on craint pourtant : & la raison ne guérit pas de cette folie : il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne respire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conseils désavantageux à sa gloire : mais si j'en étois crue , on auroit moins d'ambition , on seroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire , & l'on songeroit plus sérieusement à son salut. Mais ce n'est pas à moi à gouverner l'état : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire & qu'il en dirige le maître , qu'il lui fasse connoître la vérité , qu'il lui donne des sentimens de paix : il me semble que j'aime le Roi de la même manière que j'aime mon frere : je voudrois les voir parfaits afin qu'ils fussent sûrs des jugemens de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux : j'y ai répondu en chrétienne. Noizi m'occupe beaucoup & fort agréablement :

je veux contribuer aussi de mon côté au grand ouvrage de la conversion de nos freres séparés : ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables : & ce ne sont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. Me. la Dauphine y promena hier , & fut toute ravie. J'avois espéré d'y mourir : & je n'aurai pas seulement le plaisir d'y vivre.

L E T T R E X X.

13 août.

1684.

LE Roi a enfin pris des mesures pour avoir la paix : ses ministres à Ratisbonne ont ordre de signer une trêve de vingt ans : & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue ; ce traité paroît fort avantageux ; au moins le Roi en est fort content ; il a dessein de travailler à la conversion entiere des hérétiques ; il a souvent des conférences là-dessus avec M. le Tellier & M. de Chateauneuf, où l'on voudroit me persuader que je ne serois pas de trop. M. de Chateauneuf a proposé des moïens qui ne conviennent pas ; il ne faut point précipiter les choses ; il faut convertir & non pas persécuter. M. de Louvois

voudroit de la douceur ; ce qui ne s'accorde point avec son naturel & son empressement de voir finir les choses ; le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes ; il aura fait rentrer tous ses sujets dans le sein de l'église ; & il aura détruit l'hérésie , que tous ses prédécesseurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conserver l'amitié de Me. de la Fayette ; elle en mettoit la continuation à trop haut prix , je lui ai montré du moins que j'étois aussi sincère qu'elle. C'est le duc , qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

L E T T R E X X I .

25 octobre.

1685.

IL est vrai que Me. la Dauphine prétend être grosse ; mais c'est sans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La manse de St. Denis produisoit au cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque chose sur le domaine de la généralité de Paris ; cela est réglé ; l'expédition portera exemption de tous droits. Je suis accablée de sollicitations. Il nous vient de tous côtés des sujets , mais peu de bons.

Le Roi veut que je sois fort difficile dans les commencemens , parce que la communauté une fois bien établie , les choses iront d'elles-mêmes. M. le Tellier est à l'extrémité : depuis qu'il avoit scellé l'édit , il se portoit mieux. La fièvre l'a repris avec beaucoup de violence ; on n'en espère plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la dernière main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'église. Le P. de la Chaise a promis qu'il n'en couteroit pas une goutte de sang : & M. de Louvois dit la même chose. Je suis bien aise que ceux de Paris aient entendu raison : Claude étoit un séditionnier qui les confirmoit dans leurs erreurs : depuis qu'ils ne l'ont plus , ils sont plus dociles. Je crois bien , comme vous , que toutes ces conversions ne sont pas également sincères : mais Dieu se sert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfans seront du moins catholiques. Si les peres sont hypocrites , leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fidèles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous ; le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.

L E T T R E XXII.

2 juillet.

1686.

M. L'ÉVEQUE de Chartres tient pour les vœux absolus : il est le seul de son sentiment : car pour moi , je n'ai point de volonté à cet égard : & je serai toujours de l'avis du plus grand nombre : si je penchois pour l'une de ces deux opinions , ce seroit pour la sienne : mais je ne me ferois un scrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des suffrages , & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je suis sûre de n'avoir que de bonnes intentions : mais je ne le suis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes , que l'intention du Roi & la sienne étoient , que je fusse supérieure perpétuelle de cette communauté tant pour le spirituel que pour le temporel. Ma seule inquiétude , c'est de savoir ce que deviendra cet établissement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne se rallentisse , & que cette maison qui doit être l'azile de l'infortune ne s'ouvre aux sollicitations les plus puissantes.

L E T T R E X X I I I .

24 octobre.

1686.

N Os demoiselles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toute la semaine à leurs heures de travail , à leurs heures de récréation , dans leurs actes de pitié : & tout cela est réglé avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Si cela se soutient, il ne se commettra pas dans cette maison deux péchés mortels par année. Les dames sont fort raisonnables , & les enfans fort dociles. On m'a offert le titre d'institutrice : je le refuse : mais on me représente qu'il ne signifie autre chose , si non que j'ai conduit les commencemens de cette communauté : ce qui est très vrai : & Me. de Brinon me persuadera tout ce qu'elle voudra , pourvu qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maison. Je n'ai pas besoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous sçavez que c'est ma grande passion : & j'y suis si fort attachée que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promesse de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit , que cet événement étoit trop remarquable , pour que Mrs. Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a

dit que vous vous plaigniés de sa femme :
e suis surprise que vous ne m'aïez pas confié le sujet de vos plaintes ; vous savés bien que je ne suis pas fort prévenue pour ma belle-sœur ; le tems & Dieu la corrigeront.

L E T T R E X X I V .

*Versailles , 13 décembre.*1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attristés & encore plus édifiés ; sa lettre au Roi est admirable ; il y juge soimême sa conduite , & la juge sévèrement ; il demande la grace de son neveu ; on en avoit déjà parlé depuis quelques semaines , à la priere de Me. la princesse de Conti ; & l'on m'avoit écoutée assez favorablement ; mais la lettre ne gâte rien ; la mort de M. le Prince a frappé le dernier coup ; & le Roi en a été attendri jusqu'aux larmes ; M. de Chevreuse en est au desespoir ; Me. du Lude perd un ami ; sa tristesse ne ressemble pas à la tristesse des autres ; vous en devinés bien la raison & la différence. Nos Sœurs de St. Cyr sont très-contentes du confesseur que vous avés indiqué ; & leur confesseur est très-content d'elles ; il se plaint d'être trop peu occupé ; il n'auroit jamais cru , qu'une maison religieuse fut si facile à gouverner. Un autre , qui

aimeroit à tracasser , ne se soucieroit pas de tant de raison dans ses pénitentes. Le Roi va toujours à cheval ; Me. du Lude & moi , nous suivons en chaise ; Versailles est aussi tranquille , que si les ambassadeurs de Siam n'y étoient pas ; ils admirent tout , mais encore plus le maître que la maison. Je me recommande aux prières de l'abbé.

L E T T R E XXV.

1687.

3 janvier.

J'AI enfin un moment pour vous écrire. Le Roi se porte aussi bien que son état puisse le permettre. La joie augmente avec l'espérance. Les medécins assurent que le danger est passé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs & autant à Felix *. On n'a jamais vu plus de courage. Le malheur de ses peuples , s'ils venoient à le perdre , la crainte que Monseigneur ne fut mal conseillé , la disgrâce qu'il prévoïoit de ses meilleurs amis , c'étoient ses seules inquiétudes ; il a tremblé pour la France , & n'a pas craint un instant pour sa vie. Me. de Montespan reviendra ; le

* Premier chirurgien du Roi , auquel il fit l'opération de la fistule après s'être exercé sur plusieurs malades dans les hopitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs un évêché pour son frere.

bi a été fort touché de ses pleurs ; on rend
pects Mrs. de Vendôme ; Dieu fait ce
ci en est ! cette fête peut n'être pas cri-
nelle ; mais elle est bien imprudente &
placée. Je ne suis pas encore au bout de
es chagrins ; & je vois qu'on m'impute
profond secret , & qu'on raisonne là-
ssus. Vous savés combien j'ai à cœur de
ettre bien toute la famille Roïale dans
esprit du Roi ; & l'on m'accuse d'entre-
nir la desunion ; Monseigneur m'a assuré
il ne croïoit , qu'il n'écoutoit pas mè-
e ces bruits ; mais il peut les croire un-
ur. Je suis dans un état à faire pitié ; je
ose en parler au Roi , de peur de l'ai-
ir ; il ne souffriroit pas ces étranges soup-
ons ; il me vengeroit peut-être ; & j'aime
ieux leur pardonner. Mon cher petit
ince se porte bien.

L E T T R E X X V I .

2 février.

1687.

P A R I S doit être bien content de son
maître ; le Roi n'a jamais été de si
bonne humeur que depuis qu'il a été té-
noïn de l'amour de sa capitale. Je lui aime
bien ces sentimens ; ils lui inspireront peut-
être le dessein de soulager son peuple. Le
P. de la Chaize est mieux que jamais dans

l'esprit du Roi ; il agira désormais sans M. l'archevêque de Paris : & Me. de Lesdiguières ne verra plus le clergé de France à ses genoux. C'étoit un grand scandale. Il fera son rapport , & le Roi nommera vous croies bien que cette grande faveur mettra tout le monde aux piés de la Société ; je lui ai fait déjà ma cour pour M. votre neveu : & l'ai faite de belle grace on peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis. Me. de Montespan vit comme un ange : la cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. Me. la princesse de Conti se fait aimer de Dieu & des hommes.

L E T T R E X X V I I .

Maintenon , 28 juillet.

VOUS comprenez bien que je suis trop occupée pour vous écrire aussi au long que je le souhaiterois : M. votre neveu fut présenté au Roi , qui me dit : » je l'avancerai avec le tems ; qu'il soit sage « . Le Pere de la Chaize n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occasion de vous rendre service : disposez de ma faveur comme si elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon sont fort avan-

is : la présence du Roi n'y gâte rien : est un beau spectacle que de voir une ar-
ée entiere travailler à l'embellissement
une terre ! les deux montagnes se join-
ont par quarante sept arcades , solide-
ent bâties : c'est , de l'aveu de tout le
onde , un ouvrage digne des Romains &
1 Roi. Tout cela me ramene souvent à
ette réflexion : les hommes sont bien fous
e se donner tant de soins pour embellir
ne demeure où ils n'ont que deux jours à
ger.

LETTRE XXVIII.

à Versailles , 10 septembre.

1687.

OIEZ tranquille sur le compte de vo-
tre favori : je suis un peu mieux ins-
uite qu'on ne l'est à Paris , & je ne vois
point d'apparence de guerre. Vos politiques
âtissent en l'air : le Roi a des sentimens
ès pacifiques ; & il permettra bien à l'Em-
ereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui
laira ; il est vrai , que si l'on en croïoit
ertaines gens , la France arrêteroît les
rogrès de la maison d'Autriche ; mais le
oi est trop fidèle à sa parole pour mettre
ar une jalousie mal fondée toute l'Europe
n feu. Dans un autre tems , je n'aurois
eut-être pas répondu de lui ; mais à pré-

sent Dieu lui a inspiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Pri Dieu de verser ses bénédictions sur toutes ses entreprises. Je suis bien aise , que vous soies contente de Maintenon. N'est-il pas vrai , que c'est une belle terre ? je vous avois bien dit , que le Roi ne fesoit rien de demi. Monseigneur est réconcilié avec le petit duc , & , contre mon espérance , fait que le Roi s'en soit mêlé.

L E T T R E X X I X.

1688.

Fontainebleau , 13 mars

TOUS vos nouvellistes grossissent de plaisir les objets ; ce n'est que par occasion & en attendant , que j'occupe l'appartement de la Reine ; aussi n'y ai-je mis que des meubles très modestes. Le Roi y entra hier , & y ayant vu mon grand crucifix d'Italie , me dit ; voilà un ornement bien sérieux ; je vous conseille de le faire ôter ; je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance ; le Roi me dit en souriant , que je prêchois à merveilles ; & le crucifix est resté. L'inflexibilité du Pape me jette dans de terribles appréhensions ; M. de Louvois paraît desolé de ce que son crédit commence à tomber ; il m'envie ma faveur ; il m'att-

que les dégouts du Roi ; enfin il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle ; le ciel m'a fait bien des graces ; il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

L E T T R E X X X .

à Versailles , ce 5 septembre.

1688.

J'A VOIS fait des vœux pour la paix ; & Dieu nous donne la guerre. Humilions nous sous sa puissante main ; & adorons sa providence. Le Roi n'est pas content de M^e. la Dauphine ; il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers , qui ne lui fera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg ; Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi , qui a une entière confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit faire la campagne ; il m'a promis d'attendre au printems prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite ! Les nouvelles d'Angleterre sont très mauvaises ; les jésuites y

ont trop précipité les choses ; le Pere de la Chaize loue leur zèle , & ne loue pas leur prudence.

L E T T R E X X X I.

JE vous prie de datter vos lettres : M^{lle} de Mornai en fait un recueil : si vous en fesiés autant des miennes , vous n'en auriez plus. Malgré toutes les louanges que vous donnés à mon esprit, je sai bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit * je l'ai lu avant que de me coucher : il y a beaucoup de vrai , & encore plus de faux. A la place de Madame , j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire de telles choses si absurdes ? & celles qui ne le sont pas , il les savoit déjà , & toute la France avec lui. Le duc de Beauvilliers a pris un bon parti : & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voyés mieux les choses dans l'éloignement : mais celle-ci n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi : ainsi je finis. J'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. Si je ne voyois pas samedi , vous me réserverez plaisir.

* Apparemment les amours du palais royal.

plaisir-là pour dimanche : je serai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

L E T T R E X X X I I .

MR. de Lauzun est plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous unissions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long tems j'avois tout pardonné. Il est trop vindicatif pour le croire : & cependant il voudroit bien que Mademoiselle * lui en dit autant. Il est tout à fait effacé du cœur du Roi : & l'inquiet n'y tient plus qu'à un fil. Il est fort choqué (*c'est apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en est pris à moi , & puis à Me. de Chevreuse. Il comptoit sur des profits immenses. M. de Seignelai ne compte que sur des périls & des travaux. Il réussira, s'il ne prend les choses avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur serviteur , s'il pouvoit se détacher un peu de son tempérament. Il en convient lui-même : & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson , elle ne me dit rien de nouveau : ne sai-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le change-

* Mademoiselle de Montpensier lui avoit défendu de reparoitre devant elle.

ment de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'auteur , je vous en prie. Si le Roi le connoissoit , il me vengeroit ; & si je le connois , je me vengerais autrement que lui. Quand je me rapelle Madame de Montespan , je compte pour rien tous ces outrages. Je suis fort contente du duc du Maine ; & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup , mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompés , tantôt trompeurs , & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais ; il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La philosophie nous met au dessus des grandeurs ; rien ne nous met au dessus de l'ennui.

L E T T R E X X X I I I .

MADAME de Valentinois seroit la plus aimable femme du royaume , si elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes ses malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Me. la Duchesse. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des insultes ou ce qui en approche. Rien n'est plus sensible de la part des personnes qu'on aime. Elle

est perdue sans ressource ; M. de Marfan se perd , & ne s'en aperçoit pas. Le Roi ne souffrira point tous ses déréglemens. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere , que je n'en crains la sévérité. Mandez moi ce que vous feriez à ma place. J'ai consulté le Pere Gaillard ; je n'ai pas voulu m'expliquer clairement ; ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue , ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voiez des personnes habiles & pieuses. Enveloppez le cas ; & au nom de Dieu ; tirez moi d'un embarras si cruel. J'offense Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis. Je crains aussi que ma conscience ne me reproche de souffrir un pareil scandale.

L E T T R E X X X I V .

Versailles , ce 4 novembre.

1688.

NOUS sommes ici dans une grande allégresse ; Philipsbourg est pris, Monseigneur sera désormais appelé Louis le Hardi. Le Roi est dans une joie inexprimable ; & le petit comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des dispositions admirables ; il a modéré le feu de M. de Duras , & a empêché M. le Dauphin de se faire tuer.

M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne , & qu'on ravage sans pitié le Palatinat ; cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur , & qu'il est de la prudence de ne pas attaquer l'empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux ; & l'on pensera ensuite à ce qui est utile ; on agira , & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma présence gêne M. de Louvois ; je ne le contredis pourtant jamais ; le Roi lui a dit plusieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'état ; & on ne fait pas que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de grâces que pour m'attacher au salut du Roi. Je demande tous les jours à Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le sanctifie. Joignez vos prieres aux miennes ; elles seront plus efficaces parce qu'elles seront plus desintéressées ; vous êtes moins attachée à la terre que moi.

L E T T R E X X X V .

le 9 janvier.

1689.

LE roi d'Angleterre arriva avant hier à St. Germain , avec le duc de Bervick ; ce fut une chose bien touchante que sa premiere conversation avec la Reine ; ce prince la consoloit , & fesoit les plus tendres ca-

resses au prince de Galles ; on ne peut avoir plus de fermeté ; cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs est l'ouvrage de la grace ; il est beau de voir un Roi confesseur ! La cour de St. Germain ne le cédera qu'à Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le prince d'Orange ; on dit que c'est un second Cromvvel ; & il est sûr qu'il s'est déjà emparé de la couronne ; les catholiques sont dans l'oppression ; & le parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée , que si M. Colbert avoit vécu , tout cela ne seroit pas arrivé ; on n'a point empêché la descente des Hollandois ; on en étoit averti depuis long tems : mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire ; le pauvre Barillon est desolé.

LETTRE XXXVI.

à Versailles , ce 15 avril.

1691.

DIEU bénit les armes du Roi ; Mons est pris , Nice est rendu. Le Roi sera bientôt ici ; Vauban & M. de Boufflers sont associés à sa gloire ; ils ont fait des dispositions admirables ; ils ont fait plus ; ils ont empêché les mousquetaires de se faire tous tuer. M. de Courtenay avoit souhaité de mourir sous les yeux du Roi ; il est

mort. Consolez vous , ma chere comtesse , de la perte de M. de Villermont ; le Roi l'a fort regretté ; & Me. de Villermont verra que ces regrets ne sont pas stériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L*** ; il est très bien avec M. de Catinat ; écrivez lui , que vous me répondés de lui ; je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra soutenir , & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuié un joueur , & de l'avoir présenté comme un homme de mérite , parce qu'il est de mes parens. Adieu , ma très chere ; j'ai vu encore aujourd'hui l'abbé de Fenelon : il a bien de l'esprit ; il a encore plus de pieté ; c'est justement ce qu'il me faut.

L E T T R E X X X V I I .

1694.

à Versailles , ce 14 avril.

M. DE Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a jusqu'ici tenu parole , je compte fort sur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne fait pas fuir ; il gagne des batailles par habitude , & prend des villes en badinant. M. de Joyeuse & M. de Lorges ont de la bravoure , & à ce qu'on croit , de la capacité. Je crois que le Roi n'estime pas beau-

coup le prince de Bade , & que le Roi est un bon juge. Ainsi je suis plus tranquille que vous ne pensés. Il est vrai que je souhaite ardemment la paix : mais on me connoit bien peu , si l'on s'imagine que je la préfère à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Madame du Lude , où je ne suis pas entrée , a rompu ce projet : & je vous avoue , que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire aquerroit-il à battre le prince d'Orange , si accoutumé à être battu ?

LETTRE XXXVIII.

ce 12 mai.

J'AI eu pendant deux mois une copie de *l'explication du cantique des cantiques*. Il y a des endroits obscurs , il y en a d'édifiants , il y en a que je n'approuve en aucune manière. L'abbé de Fenelon m'avoit dit que le *Moïen court* contenoit les mystères de la plus sublime dévotion , à quelques petites expressions près , qui se trouvent dans les écrits des mystiques. J'en lus un morceau au Roi , qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection. J'ai bien prié Madame

notre supérieure de ne plus mettre ces livres entre les mains de nos dames. Cette lecture est trop forte pour elles : il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Madame Guion les édifie. Je l'ai priée de cesser ses visites : mais je n'ai pu leur refuser de lire les lettres d'une personne , pieuse , & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort animé contre elle. Mais il avoue , que ses erreurs sont plus dangereuses par leurs suites que par le principe , & qu'il y a plus à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu qu'il enseigne ses voies à ceux qu'il a chargés de nous mener à lui.

L E T T R E X X X I X.

1694.

E N C O R E une lettre de Me. Guion ! Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse. Elle me prie aujourd'hui de faire associer à l'évêque de Meaux l'évêque de Châlons , & le supérieur de Saint Sulpice , pour juger définitivement des points sur lesquels on accuse sa foi. Elle me promet une obéissance aveugle. Je ne sais si le Roi voudra donner encore cette nouvelle mortification à M. de Paris ; car enfin , cette hérésie est

née dans son diocèse ; & c'est à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laissera pas perdre ses droits. M. l'abbé de Fenelon a trop de pitié pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même , & trop d'esprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a protesté qu'il ne se mêloit de cette affaire , que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les sentimens des vrais dévots. Il n'est point l'avocat de Me. Guion , quoiqu'il en soit l'ami ; il est le défenseur de la pitié & de la perfection chrétienne. Je me repose sur sa parole , parce que j'ai connu peu d'hommes aussi francs que lui ; & vous pouvez le dire.

LETTRE XL.

Versailles , 12 mars.

1696.

TOUT le monde est malade ; le Roi a la fièvre tierce , le P. de la Chaize un gros rhume , le duc de Bourgogne la migraine , Me. du Lude & moi des vapeurs ; enfin le château est un hôpital ; Me. de Mornay seule résiste héroïquement au changement de la saison. Nous sommes fort tristes ; je languis bien que cette retraite à St. Cyr soit finie. On nous promet

la paix avant la fin de l'année ; le Roi y travaillera efficacement en continuant à vaincre , & sur tout en détachant des alliés M. de Savoie. Me. de Montespan se défait de tous ses bijoux ; elle a été surprise elle-même du nombre & du prix. Mes filles ne me sont point une ressource contre l'ennui. Je suis du matin au soir occupée à terminer leurs différends , & à prévenir la désunion ; j'aimerois mieux avoir un empire à gouverner ; j'ai résolu de renvoyer la petite de Chaumont chez ses parens , le plus poliment qu'il me sera possible ; si vous ne l'approuvés point , vous me le dirés sans détour ; mais il me semble , que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les choses trop vivement , & presque autant d'être accusée de mollir mal à propos. Je suis vieille ; je puis me prévenir ; & à mon âge il n'est que trop ordinaire de se conduire comme une personne de l'autre siècle. Je me suis mise au dessus des discours de ce péis-ci ; mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugemens qu'on porte de mes actions dans le péis où vous vivés.

L E T T R E X L I.

Maintenon, 24 août.

1696.

JE ne suis pas surprise des différens jugemens qu'on porte de l'Instruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile : & toutes les personnes desintéressées qui l'ont lue conviennent qu'il s'en est démêlé en homme très prudent. Certainement le Roi en sera satisfait. Les jésuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au siège de Paris sans leur participation : s'il le fâchent , on priera le Pape de le faire cardinal. Il falloit à la première église du royaume un prélat , de mœurs sans tache , & d'un caractère modéré , doux , simple , d'une piété éclairée & solide : le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Chaalons : il s'est consulté , il a consulté des gens de bien , il a consulté Dieu : & rien n'est plus vrai , que s'il eût connu en France un plus honnête homme , il l'auroit donné à sa capitale. Plut à Dieu , que ces guerres de religion fussent aussi près de leur fin que celle qui divise les princes de l'Europe ! La paix est faite avec M. le duc de Savoie : & le Roi est disposé à la donner au reste de l'Europe. La princesse Adelaïde sera le nœud de ce traité.

L'empereur vouloit l'avoir pour le roi des Romains : mais le duc de Bourgogne l'a emporté sur son rival : cette princesse est fort aimable, mais elle est bien jeune : il faudra l'élever : voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre solitude, votre tranquillité : & je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté.

1697.

L E T T R E X L I I .

Versailles, 25 mai.

LA prise de Barcelone, d'Ath, & de Cartagène permet au Roi de convaincre les alliés de son amour pour la paix. Il pourra la faciliter, en se relâchant des conditions que ses victoires & ses conquêtes semblent autoriser, sans déroger à sa gloire. Il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les restitutions que le Roi offre ont causé ici de grands débats : on est las de la guerre : & l'on trouve une espèce de honte à restituer ce qui a coûté tant d'efforts & de sang : pour moi il me semble qu'il y a de la gloire à restituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on y soit pas contraint par une puissance supérieure : cette démarche ne peut qu'être

attribuée à la générosité du Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis , ma chère comtesse.

L E T T R E X L I I I .

M A D A M E est fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'électeur palatin à lui donner tous les ans trois cens mille livres , jusqu'à ce que son affaire soit jugée par des arbitres. Le cardinal de Furstemberg ne sera point abandonné , quoiqu'on soit peu content de lui ; il m'a écrit des lettres fort pressantes : & le Roi en a été touché. Enfin nous respirons , nous n'aurons plus que notre salut à faire : je remercie Dieu tous les jours des sentimens de paix qu'il inspire au Roi : c'est une grande grace pour lui & pour son peuple : vous savés combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre sur le malheur des hommes , & l'esprit éclairé sur les objets de la véritable gloire. Vous ne le croiés pas encore : puissiez-vous l'éprouver un jour !

L E T T R E X L I V.

à Versailles , 10 decembre.

ON se trompe : & vous pouvés le dire hardiment : le gout des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois : & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'affiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est tous les jours plus charmante : le duc de Bourgogne en est très épris ; il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pié de maitresse ; elle en a pleuré , & a dit ; eh ! ne suis-je pas sa femme ? Ensuite elle en a ri , & m'a promis de lui être toujours cruelle , jusqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup ; Madame de Savoie l'a bien instruite ; le Roi n'a pas la force de lui rien refuser ; ses dames sont accablées de présens. Tout est ici dans la joie ; dès que les fêtes seront finies , nous seront plus tranquilles & ne seront pas

noins gais ; mes lettres seront auffi plus
ongues ; mais mon affection pour vous
l'augmentera point.

L E T T R E X L V .

*à Versailles , ce 4 mars.*1698.

J'ETABLIS ma nièce ; la chose est faite ;
ainsi dépêchez vous ; il me faut vite un
compliment. Il en coute à mon frere cent
mille francs , à moi ma terre , au Roi huit
cents mille livres ; vous voïés que la gra-
tation est assez bien observée. M. le duc
de Noailles donne à son fils vingt mille
livres de rente , & lui en assure le double
après sa mort. Le Roi qui ne fait pas faire
les choses à demi donne à M. d'Ayen la
survivance des gouvernemens de son pere.
Voilà une belle alliance ; le maréchal en-
mourra de joïe ; son fils est sage ; il aime
le Roi & en est aimé ; il craint Dieu & il
en sera béni ; il a un beau régiment , &
on y joindra des pensions ; il aime son me-
tier , & il s'y distinguera. Enfin , je suis
fort contente de cette affaire. Quand Mlle.
d'Aubigné naquit , je ne prévis pas tant
de bonheur. Elle est bien élevée ; elle a
plus de prudence qu'on n'en a à son âge ;
elle a de la pieté ; elle est riche ; trouvez-
vous que Me. de Noailles fasse un mau-
vais marché ? Je crois qu'on est fort con-

tent de part & d'autre , & qu'on s'avoue en secret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere comtesse ; vous voïés bien que je n'ai pas le tems d'écrire de longues lettres , ou du moins qu'il ne convient pas que je paroisse l'avoir.

L E T T R E X L V I.

A L'heure qu'il est , on délibère sur le sort de la France , de l'Espagne , sur le sort de toute l'Europe. La guerre est inévitable , à moins qu'on ne prenne un parti honteux ; & c'est ce que je ne crains pas d'un conseil où le Roi préside. Les sentimens sont fort partagés ; je suis sûre que dans ce moment on conteste avec beaucoup de vivacité. Le duc de Bourgogne ne fera peut-être pas de l'avis de Monseigneur ; on dit que la raison est pour M. le duc de Bourgogne , & que la gloire est pour son pere. Le duc de Beauvilliers donnera sa voix au traité de partage , & le chancelier à l'acceptation pure & simple de cette belle succession. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis ; il voudra qu'on renonce au testament & au traité ; on dit que c'est le seul moïen d'éviter la guerre ; il est bien conseillé. M. le duc d'Anjou est assez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

MONSEIGNEUR triomphe ; il a remontré que le Roi étoit trop juste pour l'éloigner d'une succession que toutes les loix lui donnoient , qu'il y renonçoit en faveur du duc d'Anjou , & qu'il se bornoit à dire toute sa vie ; » le Roi mon pere & le Roi mon fils. Le duc de Bourgogne est revenu à ce sentiment , & a dit , qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matière , & qu'il cédoit volontiers tous ses droits à son frere. Le public ne sera informé de tout ceci que dans quelques jours. Le duc d'Anjou ne sera traité comme Roi qu'après l'audience de l'ambassadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il bénisse tous les desseins du Roi , & qu'il sanctifie toutes ses pensées.



L E T T R E X L V I I I.

ce 2 mars.

JE sai , j'ai prévu les discours qu'on tenus contre M. Chamillard. Mais on ne fait pas qu'il a refusé la succession de M. de Barbezieux , & que le Roi a voulu qu'il acceptât , parce qu'en tems de guerre il est bon d'avoir affaire à un seul. M. de Chamillard est honnête homme ; s'il gouverne les finances du royaume comme celles de Saint Cyr , nous ne trouverons pas à dire M. Colbert. Le Roi lui a promis de partager avec lui le travail du département de la guerre ; cela seul a pu rassurer sa modestie. Me. la duchesse de Bourgogne prise de l'affection pour lui ; & il travaillera quelquefois avec M. le duc de Bourgogne pour le former. Ses manières honnêtes lui ont gagné tous les cœurs. Il emploiera nos amis , & ne se fera pas un chagrin comme M. de Louvois & son fils de travailler avec le Roi en bonne compagnie. Le comte d'Avaux négocie un accommodement ; on doute fort qu'il y réussisse ; cependant le Roi est tranquille ; il en fait plus que toute sa cour.

L E T T R E X L I X.

3 avril.

LA mort du prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La princesse Anne a été reconnue reine d'Angleterre ; c'est un terrible coup pour notre St. Roi ; ce qui le console un peu , c'est le refus qu'on a fait au prince George le Dannemarc de l'associer au trône ; mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la pitié & la resignation aux ordres du maître des Rois & des empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe ; & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement ; il y avoit d'abord de la répugnance ; mais c'est une nécessité ; il faut y céder. Le maréchal de Boufflers a des ordres forts étendus ; & on dit que l'instruction que M. Chamillard a dressée pour la campagne de Flandres est une très belle chose ; M. le duc de Bourgogne n'aura qu'à suivre ce plan ; vous jugés bien qu'il est bon qu'on l'empêche de faire à sa tête ; on n'est pas grand capitaine avec du courage seul ; son âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de

Vendôme modérera en Italie le feu du roi d'Espagne ; mais qui modérera le sien ? On dit que le M. le prince Eugene n'opposera que de la lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il fait son métier ; mais il ne connoît pas Dieu ; le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens sans dévotion ; M. de Catinat croit que son orgueilleuse philosophie suffit à tout ; c'est bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma santé s'affoiblit tous les jours ; & je ne puis plus me reconnoître dans ce portrait si ressemblant de 1694 ; songeons à mourir ; n'avons-nous pas assez vécu ?

L E T T R E L.

1703.

Marli, 30 juin.

J'IRAI demain à Maintenon : je serois bien aise de vous y voir. J'y aurai seulement Mlle. d'Aumale : on ne fut jamais plus triste que je le suis : il n'y a que votre raison & votre fermeté qui puissent me consoler. J'ai beau me dire qu'il est mort * dans de bons sentimens : qu'il s'est depuis long tems préparé à ce terrible pas-

* M. d'Aubigné , son frere , chevalier des Ordres , gouverneur de Berry , mort à Vichi.

ge : qu'il a passé dans la crainte de Dieu
ses dernières années de sa vie : toutes ces
considérations rendent ma douleur moins
raisonnable , sans la rendre plus légère :
M. de la Rochefoucault avoit bien raison
de dire : que la raison & la religion ne
peuvent presque rien sur la nature. Ma
pece est dans la désolation , & ne sort pas
de son cabinet : il semble qu'elle ne trouve
plus de plaisir qu'à s'occuper de sa dou-
leur. Dieu veut me détacher de ce monde
pour me préparer pour l'autre en portant à
mon cœur des coups si sensibles. Je vou-
drois bien passer le reste de l'été à Main-
tenon : mais on ne veut pas en entendre
parler : & vous savez que depuis long tems
je n'ai plus de volonté. Je me soumets à
tout : j'offre à Dieu mes peines : je le prie
de m'appeller à lui , si ma mort est néces-
saire à mon salut , & ma vie inutile au
roi & à son peuple. Que sa volonté soit
faite ! C'est à lui à nous châtier , à nous à
souffrir.

L E T T R E L I.

1703.

18 juillet.

NOTRE ami est à présent fort à l'aise. M. Desmarais l'a déchargé d'un fardeau bien pésant : la guerre en mieux : le M. d'O... auroit refusé cette place, si le Roi la lui avoit offerte : ce qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, & combien il est difficile de trouver de bons sujets ont tort d'être surpris qu'on continue M. Chamillard, qui est fort prudent, laborieux, & entend. Les troubles des Cevennes sont peu de chose : ce sont des huguenots montagnards qu'il sera facile de réduire : il est inutile que le Roi s'inquiète des circonstances de cette revolte : cela ne guérirait pas le mal, & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le duc de Bourgogne aquerra beaucoup de gloire dans ce siege de Brisach : c'est lui qui l'a fortifié : il saura bien le prendre. L'armée est très belle ; & l'on est si bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La duchesse s'estoit mis en tête d'accompagner son mari dans cette expédition ; le Roi en a ri : j'en ai ri de même ; & elle en a été piquée.

ous nous sommes raccommodées ; ainsi nous pouvés désabuser ceux qui nous disent brouillées si sérieusement.

L E T T R E L I I .

*à Versailles , ce 27 août.*1704.

J'AI eu un terrible orage à essuier ; je ne me mêlerai plus d'aucune affaire ; si les trois maréchaux savoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation , ils répareroient bien vite leur faute ; le Roi ne revient point des quinze mille François qui se sont rendus sans tirer un coup ; priez Dieu qu'il bénisse ses armes ; M. Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure ; à la vérité , on n'a rien à lui reprocher ; plut à Dieu qu'on en pût dire autant des généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? Madame de Montigni est entrée à Saint-Cyr ; j'irai lundi pleurer sur nos malheurs. Nos dames m'envient beaucoup ; elles m'envient peut-être ma place ; & je leur envie leur tranquillité. Je ne vais point dans cette maison , que je n'en sorte avec regret , & que je ne me repente de n'être point entrée en religion : je ne serois occupée que de mes foibleffes & de mes maux , au lieu qu'à présent il faut que je ne m'occupe que

des maux d'autrui , & que je m'oublie moi-même. Ma niece est en parfaite santé ; je vous envoie le Mercier qui m'a promis de faire diligence ; il vous remettra cent louis que vous donnerés aux orphelins ; ces pauvres filles me font pitié. Je n'ai pu lire les deux dernières lignes de votre lettre ; peut-être est-ce la faute de mes yeux , & peut-être aussi la faute de votre plume. Dites à Me. de Ventador combien je l'honore.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M^{LE}. DE MONTESPAN.

12 janvier.

1687.

LE Roi m'a donné ordre , Madame , de vous écrire , que vous l'obligeriez de reparoître à la cour , à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault ; en ce cas , il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos pieuses résolutions ; mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement , je puis vous assurer , Madame , que vous ne sauriez mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer , s'il n'avoit craint un attendrissement , qui pouvoit nuire à son état ; il a

Tom. II.

G

ête fort sensible à votre douleur ; & il a embrassé nos princes avec beaucoup de tendresse. Le duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baïsemens ; croïez , Madame , que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi , ses termes seront toujours bien au dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnoissance.

L E T T R E II.

A M E. D E M O N T C H E V R E U I L.

VO T R E douleur n'a rien qui soit indigne d'une chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils * sage , & bien établi ! Dieu ne défend point ces sentimens. Mais prenez garde que votre douleur ne soit trop forte & ne vous fasse murmurer contre la providence. On lui résiste envain. Je vous envoie notre abbé ; il vous dira combien je suis touché de votre affliction. Il vous dira aussi combien les félicités de ce monde sont peu solides. Ma très chere amie , vous étiez trop heureuse. Dieu vous veut toute entiere pour lui. Il est vrai , que le coup est terrible ; mais

* M. le Comte de Mornay , fils de Me. de Montchevreuil , fut tué au siège de Manheim , sous les yeux de son pere , qui y avoit suivi le duc du Maine.

l'a frappé pour votre bien. Il sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. Ces réflexions sont tristes, mais elles sont vraies, & convenables à une ame courageuse, telle que la vôtre. A quoi vous serviroient les progrès que vous avés faits dans la pitié, s'ils ne vous soutenoient aujourd'hui ? C'est dans l'adversité qu'il faut juger, si l'on a une dévotion sincère. Et la vertu est incertaine tant qu'elle n'est pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas seulement le sacrifice de nos inclinations vicieuses ; il veut encore celui de nos sentimens & de nos plus cheres affections.

LETTRE III.

A M^{ME}. DE FONTENAI.

TOUT est porté à des extrémités déplorables. Le Roi est très touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs ; s'il étoit vrai que je me mêlasse de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conseils. Il y a quinze ans que je suis en faveur ; je n'ai encore nui à personne ; j'ai fait beaucoup de mécontens ; je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injustice. Le Roi m'a reproché souvent

ma modération ; cela vaut bien mieux , que s'il me reprochoit mon importunité. avec cette insensibilité que je croïois avoir pour les choses de ce monde & surtout pour les jugemens des indévots , je me retrouve aujourd'hui aussi peu avancée , que lorsque je commencai à me reprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies , me brave , s'appuie sur M. de Vendôme , & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

L E T T R E I V.

A L A M E M E.

JE vous prie de charger M. Lallemand d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont. *. Cette histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui ; & il m'en manque trois cahiers ; je crois que c'est le huitième & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemand que cette recherche me regarde ; il pourroit entrer en quelque défiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'abbé de

* Sébastien le Nain de Tillemont , né à Paris 1637. élève de Nicole , auteur de l'histoire ecclésiastique , mort en 1698.

Choisy *, & l'ai vu si raisonnable , que comparé à ce qu'il étoit autrefois il y a plaisir à le voir. Mais , mon enfant , la grace opère bien d'autres prodiges.

L E T T R E V.

A LA MEME.

JE fai tout ce qu'on prête au duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la dernière clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable , il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial ; & comment le condamnerois-je , moi qui ait fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi , sans avoir pu en venir à bout ? Je ne doute pas , que Me. de Montespan n'eut été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

* François de Choisy , né à Rouen en 1644. envoyé à Siam , auteur de divers ouvrages , dont le meilleur est son livre de mémoires , mort en 1719.

L E T T R E V I.

A L A M E M E.

L Es nouvelles de Pologne sont si bonnes que je n'ai pu refuser à Me. la princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si long tems. L'abbé de Polignac * donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplaît point. Le prince partira demain ; c'est un peu tard. Mais le malheur est irréparable. Me. de Simiane suit ses caprices , & vous savés ce que c'est. Je l'ai abandonnée à sa conduite. Je me suis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes ; les hommes sont plus traitables & plus dociles.

L E T T R E V I I.

A L A M E M E.

M Es vœux sont enfin exaucés ;

*Non : depuis la disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place ,
je n'eus jamais un plaisir égal à celui que*

* Melchior de Polignac , cardinal , né au Velay en 1662 , mort en 1741.

je ressens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je l'a sens toute entière. Cette concurrence m'allarmoit. Tout à changé en un moment. Rapportons tout à celui qui distribue à son gré la fortune ou la misère. C'est mon refrain ; & quand vous serez à mon âge , vous verrez qu'il est bien doux de renvoyer à la providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

L E T T R E V I I I .

A L A M E M E .

IL y a bien des raisons pour & contre. M. d'Aubigné a assez de bien ; & cette famille est sans considération ; M. Rajat * est fort estimé dans sa province ; mais ici cette estime-là n'est rien. Rappelez-vous tout ce qui se dît sur le bon homme le Moine ; pour peu que je me mêle de cette affaire , on en dira encore davantage. La demoiselle est aimable , a un bon esprit , de la santé , de la douceur , de la piété ; ce sont de grands points. Je crois donc , puisqu'on veut mon avis , que M. d'Aubigné doit poursuivre cette affaire , s'il y va d'inclination , & s'il est seulement ten-

* Intendant de Rouen.

té par le bien , la laisser là. Quant à ce qu'on appelle ma protection , vous sâvez qu'il n'y a point d'Aubigné à qui je ne l'aie accordée , & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.

L E T T R E . I X . *

POURQUOI ne m'écrivez-vous point ? vous avés plus de loisir que jamais ; vous êtes éloigné de la cour & de vos amis ; vous vous ennuiés ; encore un coup , pourquoi ne m'écrivez-vous point ? Je vais vous rendre compte d'un petit voiage que je viens de faire pour le seul intérêt de ma fanté. Elle n'est pas encore bien assurée. Mais ce qui m'en console , c'est le plaisir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin , qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingt ans. Il fait des miracles ici : mais il ne peut me garantir d'une rechute : il n'en aura le remède qu'à Paris. J'y serai à la St. Martin : & nous irons ensemble voir Me. de Breuillac. J'ai vu le chevalier de Méré , à qui vous avés presque autant d'obligations qu'à M. Sanguin : il vous a

* Cette lettre est sans nom & sans date , elle devrait être dans le premier recueil : mais je viens de la recevoir en ce moment.

donné une place glorieuse dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour , & qui ne doit finir qu'avec le monde. Vous croiés que je m'en dois tenir-là : mais c'est peu pour moi d'avoir assuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque chose pour vous : & si ce quelque chose ne vous plait pas , je me ferai du moins vengée de votre silence en vous accablant de mon loisir de province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'est une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne présent : les guerres civiles y sont clairement exprimées : la conquête de la Hollande y est aussi , & mille choses prodigieuses , que vous ne croirés point que vous ne les aïés vues , que vous verés & que vous ne croirés pas encore. Le livre est imprimé depuis cent ans : voilà ma réponse à l'objection que vous me préparés. L'auteur parle latin : vous ne l'entendés pas : je vais vous le traduire mot à mot. » Je veux ajouter ici en passant en » faveur du lecteur une prophétie que j'ai » tirée d'un mss. très ancien qui s'est » trouvé dans &c : *« il s'élèvera un Roi de la nation du très illustre lis , ayant le front spacieux , les sourcils élevés , les yeux grands & fendus , le nés aquilin. Il assemblera une grande armée : il détruira tous*

les tirans de son royaume : il les contraindra de se cacher dans les montagnes & dans les cavernes pour éviter sa présence : car la justice lui sera associée , comme l'époux l'est à l'épouse : il fera la guerre jusqu'à la 43 année de son regne , en subjuguant les habitans des îles & des marais , (le mot latin est infulanos ,) les Espagnols & les Italiens. Il poussera enfin ses conquêtes & son empire en Grece , en Turquie , & par de-là. J'abrège la fin : tout le reste est mot à mot. Je l'ai fait voir à M. de Babeffières. Vous le verrés à Paris. Voilà de quoi faire votre cour : & cette voie est assez extraordinaire , pour vous venir de la petite-fille de M. d'Aubigny. Vous savés qu'on est depuis long tems forcier dans ma maison. Si la guerre dont vous êtes menacé vous attriste , l'accomplissement de la prophétie vous consolera.

L E T T R E X .

A M^{re}. LA MARQUISE DE QUERJEAN.

26 décembre.

DE toutes les lettres que j'ai reçues sur l'honneur que le Roi m'a fait , la votre a eu le prix. Et j'ai bien reconnu ce stile admirable qui me charmoit tant à la

rue des Tournelles. Nous nous connoissions quelques années auparavant : mais c'est-là le tems où nous avons eu le plus de commerce : tems trop précieux pour que je puisse l'oublier. Ecrivez-moi, je vous en supplie. Ne songez qu'à me dire vrai, quelque desagréables que soient les choses que vous entendrés de moi : je veux tout savoir, le moment, les personnes, l'intention, le ton, le geste. Apprenez-moi aussi votre langage : sont-ce les jansénistes que vous apellés les dévots ? Je ne suis pas bien avec eux : & la cabale en est si grande, que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.

L E T T R E X I.

A M E. DE BRINON.

NOTRE maison roule sur votre tête 1679.
& sur la mienne : & ces têtes tomberont bientôt : redoublons de soins, afin que si nous ne fessons pas long tems le bien, du moins nous en fassions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des sujets : c'est à vous à les élever : vous donnés votre vie à Dieu : j'en mene une, très inutile & très agréable. Ne nous rebutons point de nos

petites sœurs : si elles suivoient nos avis , non serions trop heureuses , & elles trop parfaites. Il ne faut pas les laisser respirer sur le rouet : elles n'aimeront le travail que par habitude. Punissez , ordonnez , vous êtes les maîtresses. Vous n'aurez pas le St. Sacrement : & c'est le Roi qui ne le veut pas : Mr. l'archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'office : je n'ai pas voulu vous le dire de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la reine Christine qui est merveilleuse. Que la présence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je sens votre peine comme si j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je suis seule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je sai les chagrins de M. Pellisson : nous en parlerons. Me. la duchesse est ici , & ne peut se résoudre à la grande affaire d'amener Me. sa sœur dans cet appartement. Je suis contente de la douceur de Me. de St. Pierre ; je n'en suis pas surprise ; elle confirme ce que je vous disois l'autre jour , que les esprits les plus brusques sont souvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne ! Je vous plaindrois bien , si vous ne souffriés pour Dieu. Mes petites sœurs songent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois ? Le

secours que nous a donné Me. de Richelieu est venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture ; & il n'est pas possible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point sur l'instruction & le travail ; ces objets de nos soins sont bas ; mais peut-être seront-ils plus utiles que des objets plus éclatans.

L E T T R E X I I .

A LA MEME.

JE serois très aise de plaire à Madame de Bonnevaux ; car peu de gens lui plaisent ; & elle plait à tous. Assurez-la que la cour ne vaut pas la philosophie , & qu'un jour passé dans de bonnes œuvres est plus délicieux , que les plus brillans ici ne le paroissent à ceux qui ne nous voient que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Me. Savari sur sa toute aimable lettre ? Je voudrois y répondre par mon esprit , comme j'y réponds par mon cœur ; mais , ma très chere , je suis accablée de soins , de visites , de projets de voïages , de vapeurs , de fatigues ; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau tems , la cour vous est fort obligée ; mais n'avez-vous aucun scrupule

de vous intéresser auprès de Dieu pour les plaisirs des mondains ? Demandez-moi de l'argent , & autant que vous en voudrés. Vous auriez eu plus de repos à n'avoir que mes filles. Mais je n'ai pu vous empêcher d'étendre le talent que vous avés pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait le jour de St. François. Je ne mérite pas ce que vous m'écrites là-dessus ; & je ne crains point le dessein dont vous me parlés. Je serai à la cour tant que Dieu le voudra. Je me flâte que vous ne vous lasserez point de Mlle. de Murçai. Elle m'a conté toutes vos peines , lors de la petite vérole de vos enfans. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre princesse *. C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel ; & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flâteuse & affectueuse , que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus , je ne suis pas maitresse de moi ; & si je manquois au rendez-vous ! J'irai demain à Ruel par complaisance pour vous ; qu'elle s'y rende ; ménagez-tout , de manière que je puisse manquer à ma parole , sans manquer au respect qui lui est dû. Donnez à

* Me. la duchesse de Brunsvick , dont l'une des filles épousa l'Empereur , & l'autre , le duc de Modene.

l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerés à propos, en considérant que personne ne lui donne rien. Je me sens un grand attrait pour notre bonne œuvre ; je voudrois quelque chose de plus ; il ne faut pas plus de soins pour trente que pour vingt. J'exige d'Andrée des choses bien dégoûtantes ; mais il me semble que je les ferois fort bien.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

M. LE duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc ; il en reviendra quelque chose aux Montchevreuils. N'en dites rien ; ils ne le savent pas eux-mêmes. La nourriture des pauvres va fort bien ; mais il ne suffit pas qu'il mangent pour vivre ; il faut qu'ils mangent assez pour croître ; & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureusement avec leur appétit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement , que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier médecin de la Reine, & le plus habile de France , qui marche pour Jaquette ; servez-vous de l'occasion ; & faites vous donner des leçons de médecine. Prenons courage ; élevons des enfans

qui après nous multiplieront notre éducation. Quand j'arrive , qu'on me laisse ranger aux occupations des autres , sans leur faire quitter les leurs ; l'abbé Gobelin est content , édifié , ravi , enjoué de notre communauté. Adieu , ma très chere ; je vous aime tendrement.

L E T T R E X I V.

A L A M E M E.

LA mort de la Reine , de laquelle je ne me console point , m'attire tant de lettres & de visites que je ne respire pas. Je suis ravie de la dévotion à Saint Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avez envoié ; il n'y a sur cela qu'à prier Dieu qui fait toujours le meilleur. Je serai toujours bien aise de savoir tout ce que vous entendrés dire là-dessus. Je ne crois point qu'on ait songé à aucune lezine dans la pompe funèbre de la Reine ; j'en ai ouï donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-mere ; mais il se peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une pension de deux mille livres à Mlle. de Scudery. Vous y prenés trop d'intérêt pour n'en pas avoir le pre-

mier avis. Plus je vîs , plus je me confirme dans l'opinion de ne pas amasser. Je crains toujours l'économie de Me. de St. Pierre , & que mes petites filles aient beaucoup de science & peu de pain. Il est vrai que je fis jeudi mes dévotions , après une nuit pleine de trouble , & avec beaucoup de larmes. Je n'ai guère vu de plus mauvaise bibliothèque que celle dont vous m'avez envoié le mémoire. Quelque envie , quelque besoin que j'aie de me remplir de bonnes choses , je ne vois là que les méditations de Sainte Therese & les œuvres de M. de Condom qui méritent d'être regardées. Ne vous laissez point de faire prier pour le Roi. Il a plus besoin de graces que jamais , pour soutenir un état contraire à ses inclinations & à ses habitudes. Me. de Brunsvic me fait pitié ; je n'y vois pas de remède ; sa fille vous auroit occupée & embarrassée ; donnez-vous toute à Dieu & à nos pauvres ; & méprisez les grandeurs.

L E T T R E X V .

A L A M E M E .

1683.

22 août.

JE passe fort bien trois mois , sans voir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Françoise ; ce sont des folies ; je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas ; je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voïez Mlle. de Scuderi ; & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien aise que St. Candide fasse des miracles ; mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la marquise. Adieu. Je m'ennuie fort de ne vous point embrasser , & de ne voir ni mes petites filles , ni cet étable que j'aime tant.

L E T T R E X V I .

A L A M E M E .

1. *septembre.*1683.

E suis ravie des bénédictions que nous avons attirées sur Ruel. J'en reviens, toujours plus affolée de nos petites filles. J'ai bien du regret de ne vous avoir pas vu dans les premiers mouvemens de l'aimable vision que vous eutes dans ma chambre. Je vis hier le plan de Noizy ; les préparations ne peuvent être faites que pour le carême ; je n'y perdrai pas de tems ; car le détachement que je vous trouve pour le monde a si fort augmenté mon estime & mon amitié , que je meurs d'envie de servir Dieu avec vous. On a trouvé la disposition , que nous avons faite , pleine d'esprit. J'ai dit que nous arrangerions le dessein à notre fantaisie. Je connois ces messieurs ; ils nous accommoderoient de la façon la plus régulière & la plus désagréable. Il faut que tout nous serve ; nous en demandons moins ; & c'est pour moi le souverain bonheur. Il n'y a que Noizy & une solitaire solitude qui puisse me rendre à mes devoirs & me mettre dans l'indépendance. Nous avons l'obéissance de M. l'ar-

chevêque ; je vous conjure de ne parler de cet homme-là qu'à moi , sans nulle exception. Sur ce que j'ai vu , je voudrois bien que Me. de Brunsvic fut avec nous ; mais le gout du maitre est différent du nôtre & vous ne lui plairés jamais , que renfermée uniquement avec Dieu & nos enfans on a une si haute idée de la perfection quand on ne la pratique pas ! On ne comprend pas qu'il faille respirer , & qu'après avoir pédanté tout le jour , on n'aime causer avec une femme raisonnable. Vive gaiement ; comptez que vous ne perdrez rien ; non seulement les choses peuvent changer ; mais je suis presque assuré qu'elles changeront. C'est votre pitié qui vous fait regarder un château dans le parc de Versailles comme les deserts de la thébaïde. Ne vous confondez point en regrets inutiles ; & laissez-moi faire le reste.

L E T T R E X V I I .

A L A M E M E .

1684.

HEUREUSEMENT pour vous je fus interrompue hier au soir ; car vous aurois accablée de moralités. J'ai parlé ce matin à M. Bontems. Nous de menagerons après la fête. Je voudrois qu

on retour nos petites filles eussent des habits uniformes. Je trouve le noir bien lugubre ; le bleu seroit à l'intention du roi, le vert est ma couleur ; décidez. Je serai inconsolable jeudi, si je ne me trouve pas à Noizy à neuf heures. J'espère que vous ferez ensemble beaucoup de bien. Je souffrez à mes gens qui vous aideront aucunes libertés ni gaîtés. Nos petites filles se divertiront assez quand elles seront bien enfermées. On est à l'apartement du roi ; on y joue, on y bâille, on y rit ; & moi je vous écris. Que notre maison soit le modèle des autres, non pour nous attirer des louanges, mais pour donner exemple aux grands de multiplier ces établissemens utiles ! Que mes refus ne vous fâchent point ; ma tendresse pour vous augmente avec votre vertu ; & je ne doute pas que ce ne soit Dieu qui nous unisse. Dites-moi mes défauts, & ne me louez plus.

L E T T R E XVIII.

A LA MEME.

le mardi matin.

1685.

JE vous vois souvent : mais je ne vous parle guère. Il est fort question de l'é-

tablissement de Saint-Cyr. Je vous prie d'en faire vite le projet. Vous savés tout ce que je pense là-dessus : mais je vous prie, que la complaisance pour tout ce que je pense n'y entre pour rien. Ne faites point en idée : ne le faites point en gros ; enfoncez vous dans les détails. Faut-il des religieuses ou des séculières ? La règle des religieuses peut-elle comparer avec les soins que demande l'éducation, sans avoir ni retraites ni offices particuliers ? Admettra-t'on la clôture entière ? Aura-t'on des sœurs converses ou des servantes ? Un seul prêtre suffit-il ? A quel âge rendrons-nous les demoiselles à leurs parens ? Si l'on ne veut pas de couvent, des vœux simples suffisent-ils ? combien de religieuses faudra-t'il pour Saint-Cyr ? Combien en faudra-t'il pour Versailles ? Quelle différence y aura-t'il entre ces deux maisons ? Quelle communauté faudra-t'il pour l'une & pour l'autre ? Comment auroit-on le couvent de Versailles sous Paris & Saint-Cyr sous Chartres ? Il vaudroit-il pas mieux faire deux projets, un pour des religieuses, un autre pour des demoiselles ? Faites ce plan, sans penser à votre intérêt, mais aussi sans oublier vos talens. Adieu, ma très chère : voilà ce qui m'occupe, & ce qui aparemment

mérite bien de m'occuper. Vous êtes trop heureuse de servir Dieu du matin au soir. M. l'abbé Gobelin est mieux : il nous manque cruellement ; je crains les autres. Madame va à vêpres , & sera , je crois , suivie de Madame de Montespan. Je prends part à la peine que vous aures. Je voulois y aller ; mais je suis lassé de causer avec elles. Il est cruel d'être chassée d'un lieu que l'on a tant de raisons d'aimer ! Mes maux sont peu de chose ; mais quand on est sur le théâtre , tout est su & exagéré. Je vous offre tout ce qui dépend de moi ; mais songez qu'il ne faut ni laisser le Roi , ni le tromper.

LETTRE XIX.

A LA MEME.

JE ne fai plus où j'en suis , ma très 1686.
chère ; on dit toujours que le mal du
Roi va bien ; & cependant on nous fait
encore craindre un coup de ciseau ; je le
reçois toutes les fois que j'y pense ; & ces
messieurs ont la bonté de nous y preparer
depuis samedi ; ils remettent à quatre ou
cinq jours ; voilà donc encore quatre ou
cinq jours que je serai tenaillée , déchi-
quetée. Point de repos , qu'il ne soit hors

de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix ; je m'en embarrasserois peu , si l'esprit étoit tranquille. Notre bon curé (*de Versailles*) que vous aimés tant se meurt : il ne passera pas midi. Le Roi est tout occupé de Saint-Cyr , & en a corrigé le chœur , & plusieurs autres endroits ; les demoiselles y seront disposées par classe sur quatre bancs , comme à Noizy : il faudra encore changer les couleurs : il entre tint hier le contrôleur général sur la fondation. Tout se refoudra bientôt. Les médecins sortent de ma chambre , & m'assurèrent que ce matin le mal du Roi va souhait. Si l'on pouvoit lui épargner d'moins ce coup de ciseau !

L E T T R E XX.

A LA MEME.

VOUS n'aurez point aujourd'hui vos constitutions. Messieurs Racine & Despréaux les lisent & les admirent. Ils en ôtent les fautes de stile , & leurs copistes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevés mes avis comme un ange. Dieu veuille que je vous les donne moi-même. Il n'y a plus de tems à perdre pour tout ce que l'on veut à Saint-Cyr. M.
prin

prince * est fort mal : M. le duc partit hier pour lui mener un confesseur. Le Roi a beaucoup souffert & souffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Me. de Saint-Pierre les dépenses qu'elle a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne seroit pas mal de donner à nos filles à leur première communion de longues robes trainantes , & des voiles blancs. M. de Louvois ira demain à Saint-Cyr : montrez lui toutes vos incommodités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais souvenez vous que vous m'avez promis que vous ne demanderiez plus au Roi un sou d'extraordinaire.

LETTRE XXI.

A LA MEME.

LE Roi a souffert aujourd'hui sept heures de suite , comme s'il eut été sur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettons. M. le prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un tems bien triste : mon cœur est déchiré.

* Mort le 11 decembre , âgé de 65 ans.

L E T T R E XXII.

A L A M E M E .

1686.

le 25 décembre.

LE Roi a été à une partie de matines cette nuit : il a entendu trois messes : il a été à la grande messe aujourd'hui , après laquelle il est venu voir Madame chez laquelle il a passé une heure. Il a été chez Madame la Dauphine : de là , au sermon : il a entendu les vêpres en musique. On ne met presque rien sur sa plaie. Tout le monde est ravi de joie. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon. Il s'est adressé au Roi sur la fin ; il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple , sur les craintes de sa cour ; il a fait verser bien des larmes ; il en a versé lui-même ; c'étoit son cœur qui parloit , & qui parloit à tous les cœurs. Vous saurez bien ce que je veux dire. Madame se porte fort bien ; je ne me laisse point de voir peinte sur son visage cette joie de la guérison du Roi. Le voisinage de Versailles vous donnera mille avantages & mille contraintes ; mais a-t'on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données en cette occasion , sans contredit la

plus sensible que j'aïe eue & que j'aurai jamais. Bon soir, ma très chere ; à présent vous pûvés me faire des questions ; je suis en état d'y répondre.

LET TRE XXIII.**A LA MEME.**

JE suis dans mon lit avec une violente migraine ; cependant je veux vous remercier, ma très chere, de votre lettre de consolation. Le Roi sort tous les jours ; il ne sent aucun mal. Mais ces Messieurs répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voiage à Barege ; jugez de ma tristesse. M. Fagon sort de ma chambre ; il a trouvé le Roi parfaitement bien ; ne nous confions point aux hommes ; ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

LET TRE XXIV.**A LA MEME.**

LE mal du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à souhait ; le lendemain ils se regardent en pâlisant. Ce matin M. Fagon m'a serré le cœur ; un

moment après , il m'est venu dire que la plaie va bien ; ce soir , ce sera peut-être autre chose : & je puis compter sur la plus triste nuit. Je ne suis pas maitresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu , ma très chere , je passe une triste semaine sainte.

L E T T R E XXV.

A LA MEME.

CERTAINEMENT , Madame , les demoiselles sont trop long tems à l'église pour des enfans. Je consens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra sur le livre , que c'est par complaisance pour vous. Je consens à la cinquième procession aux mêmes conditions. Songez , ma très chere , que vous n'êtes point dans un cloître , que c'est une école , que le tems est précieux , que 300 filles autour de l'avant-chœur ne font qu'une confusion , que les demoiselles sont tuées de porter des chasses sur leurs épaules , que ces jours-là sont craints par les gronderies qui pleuvent sur les enfans & sur les maitresses , que la plupart de ces cérémonies ne sont que pour les parroisses , qu'à la chapelle

du Roi où tout se fait régulièrement, il n'en est point question le jeudi saint, qu'un *gloria in excelsis* est ridicule au milieu d'une messe basse. Je n'ai nulle aversion pour tout ce qui se fait à l'église : & je suis aussi charmée que vous de voir nos demoiselles dans ces exercices : je m'oppose avec peine à vos volontés. Mais Dieu & le Roi m'ont chargée de ce soin. Vous ne doutés pas, que je n'aime mieux ennuyer les *jaunes*, ou geler les *rouges*, ou gronder les *vertes*, que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier, & mettre les choses sur le pié où nous voulons qu'elles restent. Ne soïez pas surprise, si je m'oppose quelquefois à vos réceptions : j'aime toutes ces demoiselles également : & vous avés des prédilections. Plus je vois les choses de près ; plus je vois combien vous m'êtes nécessaire, & aussi combien vous avés encore à travailler. Etablissez l'ordre & la régularité. Il y a long tems que l'on me propose une fille de qualité : je l'ai vue depuis deux jours : son extérieur & sa conversation m'ont plu : je vous l'envoïe ; vous m'en dirés votre avis. La vertu que vous m'avés montrée sur tout ce qui s'est passé depuis deux mois m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu, ma très chere :

je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loisir : les grands ne me quittent pas. Si M. l'abbé Gobelin est demain à St. Cyr, vous verrez le matin trois dames à ses piés.

L E T T R E XXVI.

A L A M E M E.

ce lundi matin.

TANDIS que vous étiez tranquillement enfermée dans votre chambre, je courois la maison avec la nombreuse nôce de M. de Ste. Hermine *. M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre communauté : les jaunes se surpassèrent, & Glapion **, & Marcelli (a), & Bouju (b). J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats qu'il signera quand vous voudrés. Je devrois être un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous desirés ; car je vous assure que je n'obtiens

* Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le comte de Mailly.

** Depuis dame & supérieure de la maison de saint Louis.

(a) Depuis Me. la marquise de Villette, & ensuite Me. de Bolingbroke.

(b) Aujourd'hui religieuse aux ursulines de Mantres.

pas toujours si aisément. Le chapitre des quiétistes fut traité à fonds : & il me semble que j'appliquai bien la parabole de l'ivraie. J'espère que le malheur de Me. Guion n'ira pas loin. Elle a , à ce que le Roi prétend , couru les champs & passé les monts pour suivre son confesseur qui est Savoïard : elle distribuoit par tout ses livres où il y a , dit-on , des erreurs : sa fille est dans le couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon , & je lui parlerai de l'humeur pancréatique , si je puis retenir ce mot.

L E T T R E X X V I I .

DE ME. GUION

A ME. DE MAINTENON.

*Paris, 10 octobre.*1688.

MADAME , après avoir remercié la divine providence de ce qu'elle m'a délivrée de la prison , où me tenoient mes ennemis , il est bien juste , que je vous rende graces à vous , Madame , dont Dieu s'est servi pour me tirer , comme par miracle , des mains des grands de la terre. J'ai obéi à vos conseils , comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu ; & j'espère que

vous n'attribuerés point cette obéissance à foiblesse , mais que vous la regarderés comme la meilleure manière de vous témoigner ma reconnoissance. J'y répugnois d'abord ; mais dès que la chose a été faite , j'ai senti couler la joie & la tranquillité dans mon ame. Le pere la Combe , * mon pere en Jesus-Christ , n'est pas plus coupable que moi. Je suis la cause de ses malheurs. Vous n'avez qu'à dire un mot , Madame , & ses chaînes tomberont. Vous aurés rendu aux fidèles un innocent opprimé qui peut les édifier & les instruire. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite & non la mienne ! Je m'étois mise en chemin pour aller me jeter à vos genoux : mais une voix secrete m'a obligé malgré moi à discontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandemens. Que le Seigneur vous inspire & vous conduise ! Je ne cesserai jamais de lui faire cette priere , ni de me dire avec un profond respect &c.

* La Combe , barnabite , du péïs de Geneve , directeur de M^e. Guion , homme d'un esprit déréglé , enfermé en 1687. par ordre du Roi comme un séducteur , mort fou en 1698.

L E T T R E X X V I I I .

DE M^e. DE MAINTENONA M^e. DE LA MAISON-FORT.

mardi 12 décembre.

1690.

JE ne vous ai point marqué toute ma joie * ; mais je suis assurée que vous n'en doutés pas. Je remercie Dieu de tout mon cœur de ce qu'il fait pour vous & pour nous. Vous allés trouver la paix. Vous voilà dans le fond de cet abîme où l'on commence à prendre pié. Vous savés de qui ** je tiens cette phrase. Je le verrai demain ; je lui demanderai pour votre retraite tout ce que M. de Chartres vous a marqué. Abandonnez vous bien à Dieu , ma très chere : laissez vous conduire les yeux bandés. Que vous êtes heureuse de pouvoir lui faire un sacrifice de tout ce

* M^e. de M. fouhaitoit fort d'attacher par des vœux M. de la Maison-fort à St. Cyr. Le 12 décembre , M. de Chartres , & les abbés de Fenelon , Gobelin , Brisacier , Tiberge décidèrent que Dieu l'appelloit à être dame de St. Louis. Dans le tems de l'assemblée , M^e. de la Maison-fort se retira devant le St. Sacrement dans une étrange agitation , & quand elle fut la décision , elle pensa mourir de douleur.

** De l'abbé de Fenelon , que M^e. de la Maison-fort aimoit très tendrement en notre Seigneur.

que vous êtes ! Si l'on osoit envier les graces , j'aurois de la peine à me contenir là-dessus. Ne m'oubliez jamais dans vos prieres. J'ai parlé de M. votre frere à M. de Chartres : & nous penserons à la sœur. Abandonnez vous toute à celui à qui vous vous donnés. Soïez bien préparée à le recevoir : & que je trouve que tout va bien.

L E T T R E X X I X.

1691.

A L A M E M E.

D O N N E Z-vous toute entiere à Dieu. Rendez-vous simple à l'abbé de Fénelon & à M. de Chartres. Je serai toujours moi-même soumise à l'opinion de ces deux saints. Accoutumez-vous à vivre avec eux. Mais ne répandez point les maximes de l'abbé devant des gens qui ne les goutent point. Vous parles sans cesse de l'état le plus parfait ; & vous êtes encore remplie d'imperfections. Quant à Me. Guïon , vous l'avés trop prônée ; il faut nous contenter de la garder pour nous. Il ne lui convient pas non plus qu'à moi qu'elle dirige nos dames. Ce seroit lui attirer une nouvelle persécution. Elle a été suspecte ; c'en est assez pour qu'on ne la laisse jamais en repos. Elle m'a paru d'une

discrétion admirable ; elle ne veut de commerce qu'avec vous ; tout ce que j'ai vu d'elle m'a édifiée ; & je la verrai toujours avec plaisir ; mais il faut conduire notre maison par les regles ordinaires & tout simplement. Ce sera une perfection en vous de n'aspirer point à être parfaite.

L E T T R E X X X .

A L A M E M E .

3 fevrier.

1692.

JE ne puis vous dire , Madame , la joie que je sens de voir qu'on vous détermine à demeurer à Saint Cyr ; je ne saurois attendre jusqu'à mardi à vous la témoigner. Soïez donc en paix. J'ai senti la peine que je vous ai vue depuis quelques jours. Donnez vous à Dieu & à nous , de bonne grace , & avec un grand courage , pour travailler ensemble à votre sanctification & à celle des autres. Que vous êtes heureuse de vous appartenir , de pouvoir vous offrir , & vous donner ! J'ai bien de la peine à ne pas vous envier un vol si haut , pendant que nous nous traînons au service de Dieu , & que nous croïons faire beaucoup quand nous ne tombons pas dans les précipices que nous voïons par tout. Bon

soir , ma très chere ; vous allés devenir ma fille ; car je deviens tous les jours de plus en plus votre mere.

L E T T R E X X X I.

A L A M E M E.

1692.

Le 6 fevrier.

VOUS êtes destinée , ma chere fille , à être une pierre fondamentale de Saint Cyr. Vous devés soutenir un jour ce grand bâtiment par votre régularité & par vos exemples. Mais ne soiez pas si vive ; parlez moins ; & sur tout ne vous emportez-pas. Vous dites qu'il ne faut se gêner en rien , qu'il faut s'oublier , & n'avoir jamais de retour sur soi-même. Ces discours jettent le trouble dans l'esprit de plusieurs de nos dames. Vous savés mieux que moi que chaque chose a son tems. Mon peu d'expérience en ces matières me revoltait contre M. l'abbé de Fenelon , quand il ne vouloit pas que ses écrits fussent montrés. Cependant il avoit raison. Tout le monde n'a pas l'esprit droit & solide. On prêche la liberté des enfans de Dieu à des personnes qui ne sont pas encore ses enfans , & qui se servent de cette liberté pour ne s'assujettir à rien. Il faut

commencer par s'affujettir. Embrassez donc avec soumission Dieu qui vous apelle *. Voiez si vous voulés vous défier de lui. Lui marquerez-vous des bornes ? Il n'en veut point souffrir avec les ames qu'il a prévenues de certaines graces. C'est en se livrant à son esprit , que vous trouverez la paix & la liberté. Ou je me trompe fort , ou vous prenés la piete d'une manière trop spéculative ; vous faites tout consister en mouvemens subits , en abandons , en renoncemens. Mais quel est le renoncement de celle qui veut avoir l'esprit en liberté , & le corps à son aise ?

L E T T R E X X X I I .

A M L L E . D' A U B I G N É .

*de Chantilli , 11 mai.*1693.

JE vous aime trop , ma chere niece , pour ne pas vous dire vos vérités ; je les dis bien aux demoiselles de Saint Cyr. Et comment vous négligerois-je , vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sai si c'est vous qui leur inspirés la fierté qu'elles ont , ou si ce sont elles qu'il vous donnent celle qu'on admire en vous.

* Elle fit enfin profession entre les mains de l'abbé de Fenelon , le 1 mars 1692.

Quoiqu'il en soit, vous ferés insupportable, si vous ne devenés humble. Le ton d'autorité que vous prenés ne vous convient point. Vous croïez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son successeur ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni Saint Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soïés mariée, vous épouserés un gentilhomme de province, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous époufés un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairés ; & vous ne lui plairés que par la douceur ; & vous n'en avés point. Votre mignone * vous aime trop ; je ne suis point prévenue contre vous ; & je vous aime bien plus ; mais je vois en vous un orgueil effroïable. Vous savés l'évangile par cœur ; & qu'importe, si vous ne vous conduisés point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre ; & moquez-vous des respects qu'on

* Mademoiselle Balbien, fille d'un architecte de Paris, d'une grande vertu, très estimée du Roi, gouvernante de Mademoiselle d'Aubigné, & depuis, femme de chambre de Me. la duchesse de Bourgogne.

vous rend. Vous ne pouvez souffrir que votre mignone vous dise qu'ils sont par rapport à nous; vous voudriés vous élever même au-dessus de moi; ne vous flâtez point; je suis très-peu de chose, & vous n'êtes rien. Je souffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fites à Me. de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avés l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savés quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaisir j'ai à vous en faire.

LETTRE XXXIII.**A ME. DE LA MAISON-FORT.***Marli, le 6 août.*1695

M. De Chartres, ma fille, vous a dit tout ce qui l'engage à purger notre maison des écrits de Me. Guion que trois évêques ont condamnés. Vous savés qu'ils ont fait peu de bien & beaucoup de mal. Soumettez-vous donc vite, & comme chrétienne à votre évêque, & comme re-

ligieuse à votre supérieur. Quant aux écrits de M. l'archevêque de Cambrai, pourquoi faut-il que vous les gardiés ? Et croïez-vous soutenir cette singularité ? Vous savés que nous les avons montrés malgré lui , & ce que votre imprudence & la mienne ont fait là-dessus. Il nous a dit , il nous a écrit plusieurs fois , que ces écrits n'étoient point propres à toutes sortes de personnes , & qu'ils pouvoient même être très dangereux ; qu'il les avoit faits pour chaque particuliere à qui il répondoit , & sans y apporter aucune précaution. Vous êtes souvent convenue qu'ils ont fait du mal , parce qu'on ne les entendoit pas , ou qu'on les prenoit par parties sans examiner le tout ensemble , ou qu'on les appliquoit mal , en les détournant du sens de l'auteur. Je suis assurée qu'il voudroit de tout son cœur qu'ils ne fussent pas chez nous ; pourquoi donc , ma fille , voulez-vous les y retenir ?

L E T T R E XXXIV.

DE M^E. GUIONA M^E. DE MAINTENON.*Paris, 7 juin.*1694.

MADAME , permettez-moi de me jeter à vos piés , & de remettre entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans , je m'occupe sans cesse à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle , & je n'écris qu'à mes amis dont toute la terre connoit le zèle & la vertu. Je n'ai aucune liaison avec les gens suspects à l'église ou à l'état. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés ; on se déchaîne contre moi , on noircit mes mœurs , on jette des soupçons sur ma conduite passée & présente , on dit que je suis rébelle à l'église , que je veux faire une religion à ma mode , que je me crois plus éclairée que la Sorbonne , moi qui ne fais autre chose que Jesus-Christ crucifié. M. Bossuet fait combien je suis soumise à mes directeurs ; il m'a dit que j'avois la simplicité d'une colombe , & m'a offert un certificat que je suis à présent bonne catholique. Il m'a défendu l'approche des sacrements ;

je m'abstiens depuis trois mois du pain céleste ; & quoique mon ame soit dans le déchirement , je ne murmure point contre cette décision. Ma vie a été jusqu'ici irréprochable , & l'on m'accuse de vices scandaleux. Je vous supplie , Madame , par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes en mourant pour eux , vous supplie de demander au Roi des commissaires pour informer extraordinairement de ma vie & de mes mœurs , afin qu'étant purgée & justifiée des crimes atroces dont on m'accuse , on procède avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégez-vous point , Madame , contre l'injustice des hommes , vous qui connaissez toute leur malice ?

L E T T R E XXXV.

D E L A M E M E A L A M E M E.

MA D A M E , tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraison , & d'apprendre aux autres à la faire , je me suis contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant , n'écrivant à personne , j'atisfaiserois tout le monde , que j'appaiserois mes ennemis , & que je tranquilliserois le zèle de certaines personnes de probité q

avoient de la peine , que parce que la calomnie les indisposoit : mais j'apprends , qu'on m'accuse de choses qui intéressent l'honneur & qu'on parle de crimes. Je dois devoir à l'église , à ma famille , & moi-même la connoissance de la vérité. Je vous demande donc , Madame , une justice qui n'a jamais été refusée à personne , même dans les peïs les plus barbares , ni aux plus criminels : c'est de me faire mon procès , & de me faire donner des commissaires moitié laïques moitié ecclésiastiques , tous gens d'une vertu reconnue & sans préventions : car la probité ne suffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infinité de personnes. Si vous m'obtenés cette grace , & je vous en conjure , Madame , par les plaies de Jesus-Christ , je me rendrai dans telle prison , qu'il vous plaira , ou qu'il plaira au Roi de m'indiquer : & je m'y rendrai avec une fille qui me sert depuis quatorze ans. Si Dieu fait connoître la vérité , vous pourrés voir que je ne suis pas tout fait indigne des bontés dont vous m'avez honorée autrefois. Si Dieu veut que je succombe sous l'effort de la calomnie , j'adorerai sa justice : & je m'y soumettrai de tout mon cœur , demandant la punition que ces crimes méritent.

L E T T R E X X X V I .

D E M R . D E M A I N T E N O N

A U D U C D E C H E V R E U S E .

VOUS pouvés dire à Madame Guion que j'ai encore parlé au Roi , & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits. On emploiera pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand savoir. C'est de quoi vous pouvés l'assurer. Je souhaite bien sincèrement , qu'elle ne soit pas dans l'erreur.

L E T T R E X X X V I I .

A U D U C D E B E A U V I L L I E R S .

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on fesoit courir sur les mœurs de Madame Guion : je les crois très bons & très pures : mais c'est sa doctrine qui est mauvaise , du moins par les suites. En justifiant ses mœurs , il seroit à craindre qu'on ne donnât cours à ses sentimens , & que les personnes déjà séduites ne crussent que c'est les autoriser. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine : après quoi tout le reste

mbra de lui-même : je m'y emploierai
rtement. Quant à M. de Châlons & à
le supérieur de St. Sulpice , qu'elle
ut associer à M. de Meaux , je ne crois
s que cette demande lui soit refusée.

L E T T R E X X X V I I I .

A M^E. DE LA MAISON-FORT.

le 9 mars.

1696.

E suis ravie que la conférence * de M.
de Meaux sur le dogme affreux de l'in-
fférence pour le salut éternel & celle
il vous fit avant hier sur l'oraison pas-
se vous aient touchée , ma chere fille ,
inspiré le dessein de vous adresser à lui.
éclaircira tous vos doutes : il avoit con-
verti Madame votre cousine ** : il possède
fond toutes ces matieres comme beau-
up d'autres. J'approuve fort que vous
e donniés vos questions bien cachetées
que vous demandiés que les réponses
e soient adressées de même. Je n'ai pas
t un mot pour prévenir M. de Meaux :
en connois trop l'inutilité , & combien il
ense comme ceux qui nous gouvernent.

* Conférence que M. Bossuet fit à St. Cyr , le 3 fe-
rier : il en fit une seconde le 7 mars.

** M^e. Guion.

L E T T R E X X X I X .

A L A M E M E .

JE vous prie , ma chere fille , de vous souvenir que vous êtes chrétienne & religieuse. Votre vie doit être cachée , mortifiée , pure , & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentés pas du parti que vous avés choisi : prenez le donc avec ses austérités & ses sûretés. Vous auriez plus de plaisirs dans le monde : & selon les apparences , vous vous y seriez perdue. Ou Racine , en vous parlant du jansénisme , vous y auroit entraînée ; ou M. de Cambrai auroit contenté ou même renchéri sur votre délicatesse , & vous seriez quiétisée. Jouissez donc du bonheur de la sûreté. Aimerez-vous mieux que votre maison la plus éclatante que solide ? Et que vous serviroit d'y avoir brillé , si vous vous étiez abîmée avec elle ? Pourquoi Dieu vous a-t'il donné tant d'esprit & tant de raison ? Croïez-vous que ce soit pour discourir , pour lire des choses agréables , pour juger des ouvrages de prose & de vers , pour comparer les gens de mérite & les auteurs. Ces desseins ne peuvent être de lui. Dieu vous en a donné pour servir à un grand

ouvrage établi pour sa gloire. Tournez vos
lées de ce côté-là : elles sont aussi solides
que les autres sont frivoles. Tout ce que
vous avés reçu est pour le faire profiter.
Vous en rendrés compte. Il faut que votre
esprit devienne aussi simple que votre cœur.
Que voudriez-vous apprendre , ma chere
fille ? Je vous réponds sur beaucoup d'ex-
périence qu'après avoir beaucoup lû , vous
serriés que vous ne sauriés rien. Votre
religion doit être tout votre savoir. Votre
temps n'est plus à vous. Dieu vous a donné
toute la raison que la lecture pourroit avoir
donné à une autre. Je le remercie de ce
que vous aimés l'oraison & l'office. Je ne
vous y vois point , sans regretter de n'être
pas religieuse.

L E T T R E X L.

A L A M E M E.

[L ne vous est pas mauvais de vous
trouver dans des troubles d'esprit. Vous
n'êtes plus humble : & vous sentirés par
votre expérience , que nous ne trouvons
aucune ressource en nous , quelque esprit
que nous aïons. Vous ne serés jamais con-
tente , ma chere fille , que lorsque vous
admirerés Dieu de tout votre cœur : ce que

je ne dis pas par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a long tems, qu'après avoir cherché, trouvé, & goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité & affliction d'esprit, hormis aimer Dieu & le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées. Ne voïez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, & qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune & jolie : j'ai goûté des plaisirs j'ai été aimée par tout : dans un âge un peu plus avancé, j'ai passé des annés dans le commerce de l'esprit : je suis venue à la faveur : & je vous proteste, ma chere fille que tous les états laissent un vuide affreux une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, & qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins : mais on a aussi un

solid

solide consolation , & la paix au fonds du cœur au milieu des plus grandes peines.

LETTRE XLI.

A LA MEME.

SE peut-on faire dévôte quand on veut ?
Oùï , ma chere fille , on le peut : & il ne nous est pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez : heurtez à la porte , & on vous l'ouvrira :* ce sont ses paroles : mais il faut le chercher avec humilité & simplicité. Saint Paul pouvoit bien en savoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver , & apprend par lui ce qu'il faut qu'il fasse. Vous ne le saurés jamais par vous-même. Il faut vous humilier. Vous avés un reste d'orgueil que vous vous déguisés à vous-même sous le gout de l'esprit : vous n'en devés plus avoir : mais vous devés encore moins chercher à le satisfaire avec un confesseur. Le plus simple est le meilleur pour vous : & vous devés vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie , si un accent Normand ou Picard vous arrête , ou si vous vous dégoutés d'un

homme, parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous auroit édifiée, le pauvre homme, si vous aviez vu son humilité dans sa maladie, & son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne demanda point dans ce tems-là un directeur à la mode : il ne vît qu'un bon prêtre de sa paroisse. J'ai vu un autre bel-esprit, qui avoit fait de très beaux ouvrages, sans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être sur le pied d'auteur : il brula tout, & il n'est resté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore guère vécu : & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre cœur, & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chere fille, & tout vous sera donné. Adressez-vous à moi, tant que vous voudrés. Je voudrois bien vous mener à Dieu : je contribuerois à sa gloire : je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulièrement : & je rendrois un grand service à un institut qui ne m'est pas indifférent.

L E T T R E X L I I .

A M E . L A D . D E S A V O Y E .

JE voudrois qu'il me fut permis d'en-^{1696.}
voier à V. A. R. la lettre que je viens
de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre
jusqu'à ce soir à me dire comment il a
trouvé la princesse : il en est charmé , &
conclut par tout ce qu'il voit en elle , que
vous n'avez pas négligé son éducation. Il
se recrie sur son air , sa bonne grace , sa
politesse , sa retenue , sa modestie : & V.
A. R. n'ignore pas combien il est avare de
louanges. MADAME s'est chargée de vous
instruire de tout ce que je projette. Je ne
saurois comprendre comment V. A. R.
nous a pu si bien tromper sur une princesse
que tant de personnes avoient vue. On la
trouve bien différente des portraits , que
vous nous en avez faits : & vous aviez sans
doute ordonné à vos peintres de nous mé-
nager le plaisir de la surprise.

La princesse est arrivée. Et je n'ai cessé
de desirer que V. A. R. put voir comment
on l'a reçue , & qu'elle est la joie du grand-
pere , du pere , de l'oncle , & de l'époux.
Il n'est pas possible de se mieux tirer d'une

premiere entrevue. Elle a toutes les graces de onze ans , & déjà les perfections d'un âge plus avancé. Je n'ose mêler mes admirations à celles qui seules doivent être comptées. Mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous avoir donné un enfant , qui selon toutes les aparences fera les délices de la cour & la gloire de son siecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame , d'approuver que je lui donne mes soins : V. A. R. m'a laissé si peu de chose à faire ! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent : mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'est un fort aimable mariage. Nous faisons mille vœux pour qu'il dure long tems : car à l'air des deux époux , on ne peut douter qu'il ne soit heureux.

En vérité , Madame , voilà une lettre qui ne va guère au respect que je dois à votre altesse roïale. Je me flâte qu'elle pardonnera tout au transport de joie où nous sommes du trésor que nous recevons. Me. la duchesse du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être aussi aimable que la taille promet d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa ma-

nière d'écouter , tous les mouvemens de son visage , son regard , tout dit que rien ne lui échape. V. A. R. ne croira pas , quoiqu'on puisse lui mander jusqu'où va la satisfaction du Roi. Il me dît hier qu'il étoit en garde contre lui-même , pour que sa joie ne parut pas excessive. La princesse a trouvé MONSIEUR un peu gros : mais pour MONSIEUR, elle le trouve fort menu , & le Roi , de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de desagréable. Je voulus m'opposer aux caresses qu'elle me fesoit en lui disant que j'étois trop vieille : *ah ! point si vieille* , me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre , & vint m'embrasser. Ensuite elle me fit asseoir , aiant bien remarqué , disoit-elle , que je ne pouvois me tenir debout , & se mettant d'un air flâteur presque sur mes genoux , elle me dît : » Maman m'a chargée de vous faire mille » amitiés de sa part , & de vous demander la vôtre pour moi : apprenez-moi » bien , je vous prie , ce qu'il faut faire » pour plaire au Roi ». Ce sont ses paroles : mais la douceur , la gaieté , les grâces dont elles étoient accompagnées ne peuvent se mettre sur le papier. J'aurai

l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoîtrai mieux l'aimable princesse que je vais voir.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

L E T T R E X L I I I.

A U C A R D I N A L S P A D A.

M O N S I E U R , on ne peut être plus sensible que je le suis aux graces particulières que Sa Sainteté veut bien m'accorder. Rien n'égale la satisfaction que je ressens , que des graces si précieuses me viennent par le canal d'un prélat aussi éminent en dignité & en vertus que vous l'êtes. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de la bienveillance du chef de l'église , & pour lui témoigner en toute humilité mon attachement & mon respect.

L E T T R E X L I V.

A M. DE NEUVILLE *.

J E n'avois pas besoin , pour vous être acquise & pour vous aimer , des nouvelles preuves que vous venés de me don-

* Evêque de Chartres.

ner de votre zèle pour le bien de l'église , & pour l'union de notre communauté de St. Louis. La paix va deormais regner dans cette maison. Je suis charmée que vous approuviés ce que nous avons fait : votre suffrage en est la récompense : & il nous faut bien une récompense à nous autres gens du monde , qui ne pouvons faire un pas , sans être vus , critiqués , & souvent calomniés !

L E T T R E - X L V .

AU MARQUIS DE LANGALLERIE.

LE Roi vous a mis sur la liste des maréchaux de ses camps & armées. Vous en recevrés le brevet par M. de Catinat qui doit partir incessamment d'ici pour aller prendre le commandement des troupes en Piémont. Vous n'avez plus besoin de ce que vous appellés ma protection. Le Roi se chargera de votre fortune. Renvoïez à Dieu tous les remercimens : & songez que vous n'étiés , il y a quatre ans , que capitaine sans espérance. Je suis bien aise que vous soïés content de M. d'Aubigné : je compte qu'il ne sera pas mécontent du tour que prennent votre fortune & la sienne. Signalez-vous : vos ser-

vices ne feront pas perdus : ils feront remarqués : & vous ne manquerez pas de gens qui les feront valoir.

Quelque répugnance que j'aie à me mêler des places , j'accepte vos offres au sujet de votre régiment : & je les accepte avec d'autant plus de plaisir , que j'espère que vous ne vous opposerez point au dessein que j'ai de vous marier , supposé que la femme que vous regrettés ne vous ait pas dégouté de toutes les autres. Le petit Simiane aura votre régiment : & vous aurez Me. sa mere *. Vous trouverez en elle , naissance , jeunesse , beauté , & assez de bien. Ce dernier article est celui qui doit le moins vous embarrasser. Voïez , & mandez-moi vos sentimens , sans complaisance & sans détour.

L E T T R E X L V I .

D E M . D E F I E S Q U E

A M E . D E M A I N T E N O N .

14 juin.

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjurer

* Madame de Langallerie , depuis maitresse de M. le Landgrave de Hesse-Cassel , & mere du Marquis de Genti.

le Roi de faire ici le général, & non le soldat : hier sans un gabion, une bale nous l'auroit emporté ; M. le comte de Toulouse reçut le coup : il en fut quitte pour une contusion qui ne doit pas allarmer Me. de Montespan : le Roi lui demanda, s'il étoit blessé : je crois, répondit en riant le jeune prince, je crois qu'une bale m'a touché : c'est répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessés ou tués auprès, ou à côté du Roi : au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger : & qu'il se contente de la gloire.

L E T T R E X L V I I .

DE ME. DE MAINTENON

A ME. DE BRINON. *

*à Marli, ce 31 octobre.*1688.

VOUS pourriés répondre pour moi, Madame, en toute occasion aussi juste que vous avés répondu à Gisors sur Mlle. de.... car vous me connoissés parfaitement. Je vous supplie d'achever cette bonne œuvre, & de mander à Me. de Montchevreuil que si l'ainée lui fait de la peine,

* Retirée à Maubuisson après sa sortie de St. Cyr.

je la lui ôterai , mais pour la mettre dans une autre maison. Elle peut compter que tant que je vivrai , elle n'ira pas avec sa mere : vous savés , Madame les bonnes raisons que j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne , & que Monseigneur viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils se sont écrit des lettres toute cette campagne , qui vous auroient fait pleurer de tendresse : Monseigneur mandoit encore dans sa dernière au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici , je serai ravi de vous aller embrasser les genoux , & de vous assurer que vous n'avez point de sujet aussi soumis que moi.* N'est-il pas vrai , Madame , que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaisir ? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix ! C'est assurément une des choses que je desire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du prince d'Orange recommencent : si cela étoit , la paix deviendrait plus facile. Adieu , Madame , Monsieur de Chartres m'a prié de vous dire bien sérieusement de vous aller voir : je n'en désespere pas , quelque jour , à la suite de la reine d'Angleterre : & je vous assure que je vous embrasserai de bon cœur. J'ai conseillé à Me. d'Aulnai de vous donner sa fille : & elle n'a pas eu de

peine à comprendre que celle , qui nous a montré à en gouverner deux cens cinquante, en conduira fort bien une seule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois presque plus personne. Et j'ai plus de raisons que jamais de me renfermer. Je suis sensible à ce que vous me dites de Me. Fagon *. Je deviens insatiable des prieres des saints : vous voïés que mes désirs sont proportionnés à mes besoins.

L E T T R E X L V I I I .

A L A M E M E .

SI Mlle. de . . . avoit usé dix années de sa vie à mon service, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle , que de lui donner un gentilhomme riche , considéré , chéri. Instruisez-la bien à se rendre heureuse par son humeur : car du reste elle est sage , modeste , pieuse , & très-bonne. Si elle pouvoit gagner sur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépense , sa famille l'adoreroit. Je suis très persuadée de l'amitié qu'elle a pour moi , & qu'elle me sacrifieroit de bon cœur, si je l'exigeois , l'établissement que je lui propose , & même un plus avantageux. Je

* Religieuse de Maubuisson , tante du médecin.

L'aime fort auffi ; mais elle n'est ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le personnage qu'il me faudroit. Ce seroit d'être plus occupée de mes besoins que de la fortune , & des plaisirs. Outre cela , il faut vivre à la cour avec des esprits de toutes les espèces , & souvent fort mal faits. Mlle. de . . . est aimée des Comtesses *. Son mari est allé à Rouen se faire rétablir dans un emploi qu'il ne veut point qui paroisse une des conditions du mariage. J'y ai consenti , me fiant à sa parole. Mlle. de . . . étoit l'autre jour avec moi à Marli à la fenêtre de ma chambre , d'où l'on voit ces beaux jardins. Je lui dis ; » une » allée de Rosai vous touchera plus que » tout ce que voïés «. Elle me répondit fort séchement ; » je ne le crois pas «. Je passai sous silence sa réponse ; mais elle en use , comme si elle avoit vingt mille livres de rente , & que l'on voulut lui faire épouser un misérable ; & entre nous , il vaut mieux qu'elle , de quelle façon qu'on la regarde..

* On appelloit Mesdames de Mailli , de Cailus , & de Mornai les COMTESSES. Elles étoient du particulier de Mc. de Maintenon.

L E T T R E X L I X.

A L A M E M E.

JE vous assure , Madame , que je me sens une grande peine de l'état où se trouve Me. de Montbas , que je ne perdrai aucune occasion de presser le Roi , & que si elle vient ici , je ferai mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je suis bien difficile à joindre ; j'ai plus d'affaires que jamais ; les fréquens voïages de Marli me mettent toujours en arriere ; & j'ai tant d'occupation à St. Cyr , que cela seul m'occuperoit , quand j'y pourrois donner tout mon tems. Nous y mettons des missionnaires , nous avons un évêque , & un saint évêque , nous avons à bâtir pour les missionnaires , nous avons le consentement de Rome. Vous voïés si tout cela peut m'occuper , sans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoinesse * pour les distribuer ; elle est plus dévote , plus abstraite , plus aimable , plus étourdie que jamais. Mlle. d'Aubigné est très jolie ; elle a l'esprit fort avancé , bonne , toute instruite , & remplie de sa

* Me. de la Maison-fort qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

religion. Voilà , Madame , toutes les nouvelles de St. Cyr ; celles de Versailles sont excellentes. Le Roi se porte à merveille ; sa santé & sa sainteté se fortifient tous les jours. La piété devient fort à la mode ; Dieu veuille la rendre sincère dans le cœur de tous ceux qui nous l'étaient pour nous plaire ! Nous allons faire un voyage de huit jours à Compiègne. Je m'en passerois bien, mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de saints que nous voyons quelquefois , qu'il faut renoncer à sa volonté , & faire de bon cœur celle de Dieu. Mlle. de Marfilly prétend que St. Cyr est présentement à la mode. Vous savés , vous qui l'y avés mis , que cette date est plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les sentimens d'estime , d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eus pour vous. J'ai passé trop légèrement sur notre évêque , * puisque vous le connoissés ; le Roi n'avoit jamais vu son visage. Personne ici ne savoit son nom ; mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en est véritablement affligé ; & son humilité en a redoublé.

* Paul Godet des Marets , élevé au seminaire de Saint Sulpice , indiqué à M^e. de Maintenon par M^{rs}. Tiberge & Brisacier.

L E T T R E L.

A LA MEME.

28 avril.

1690.

IL est vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine ; & qu'une pareille scène est bien propre à inspirer de sérieuses réflexions ; mais tout le monde ne voit pas si clair que vous , & n'est pas si bien préparé à profiter de tout ce qui se présente. Pour moi , ma très chere , je ne fais point le chemin que vous dites ; & c'est ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer , & je suis bien convaincue qu'une autre seroit toute à lui. Je le suis fort aussi , qu'il est seul digne de remplir notre cœur. Le Roi est en bonne santé ; je lui ai fait votre compliment , qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient de vous. Dieu bénit notre maison ; la pieté s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une manière admirable. Vos missionnaires y contribuent ; nos confesseurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuses instructions ; & notre saint évêque y remplit toutes ses obligations d'une manière si édifiante , que toute la maison a pour lui beaucoup d'estime & de

respect. Notre supérieur y continue ses conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avés planté.

L E T T R E L I.

A L A M E M E.

LE Roi reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle de Blois : elle a la rougeole, & la fièvre continue. Si Me. la duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. abbessé *. J'aime fort les Saints comme vous savés. Quant à l'affaire de Me. de Brunsvick, je ne fais ce qu'elle étoit d'abord : mais je fais qu'elle a été très mal conduite, que Mrs. de Bouillon ne sont pas nommés dans les informations que le Roi s'est fait lire, que c'est un dé-mêlé de valets : & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand chose. Madame de Montchevreuil est convalescente ; j'ai dîné

* Fille du roi de Bohême.

au chevet de son lit. Il seroit à désirer qu'elle se conservât davantage , & qu'elle allât un peu moins à l'église : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de **. veut une dignité : vous sçavez qu'en ce pèis-ci elles vont devant la vertu. Le monde est bien méprisable ! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus ! Comptez , Madame , que je reçois toutes vos lettres , que je les lis soigneusement , & que je voudrois y répondre.

L E T T R E LII.

A LA MEME.

J'AI lu votre lettre au Roi sur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'est un homme dangereux , que les peres de l'Oratoire l'ont chassé , qu'ils ne le reprendroient pas , & que c'est sans aversion & sans prévention qu'il se croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'user ainsi de son autorité : mais certainement il croit bien faire. Je fais toujours vos complimens au Roi sur tout ce qu'il lui arrive , & ils sont toujours bien reçus : vous pouvez compter là-dessus. Adieu , Madame , ne nous laissons jamais de deman-

der la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette espérance. Ne m'oubliez pas aussi , vous connoissés mes besoins.

L E T T R E L I I I .

A L A M E M E .

ME. de Cantelue ne va-t'elle plus chez M. le chancelier ? Je la verrai avec joie quand elle voudra ; vous savés , Madame , mon gout & mon estime pour elle : & je ferois quelque chose de plus difficile pour vous. Puisque le monde enivré de la faveur ne veut compter que ce qui est marqué à son coin , je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions , toutes mes paroles pussent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : aussi n'est-il pas nécessaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'est encore un bonheur , que le seul air de desirer le bien , le produise ! M. & Madame de Pontchartrain sont des gens de mérite. Notre nouvelle novice est aussi tranquille que vous l'avez vue inquiète : sa vivacité se modère : & nous en ferons une des plus aimables saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu , ma chere , ma

ttre est courte : mais vous seriez contente, si vous voïés d'où je vous l'écris.

L E T T R E L I V.

A LA MEME.

J'AI fait vos complimens au Roi sur le bonheur de ses armes & sur le mérite personnel de M. le duc du Maine : il est persuadé que vous êtes aussi bonne Française qu'excellente religieuse. Je suis ravie de pouvoir me flâter de la paix. Je suis plus accablée que jamais : & la rareté de mes lettres, vous le dit assez : vous savés le gout que j'ai pour votre commerce sur quel ton qu'il soit. Il faut me priver des laisirs & m'addonner aux affaires, puisque les affaires m'appellent & que les laisirs m'abandonnent. Ne vous a-t'on pas envoïé votre pension ? Je ne cesserai de parler au Roi pour celle de votre princesse, jusqu'à ce qu'elle soit péiée. Je n'ai su de votre maladie qu'après votre guérison : je ne suis point à moi : tous mes amis doivent me regarder comme morte pour eux ; je ne puis garder ni mesures ni bienséances ; je ne puis me montrer ni en entier ni par parties ; mais il me semble que je n'ai point de tort, & que c'est le tems qui me

manque & non pas le sentiment. Vous avez fort bien répondu à la pauvre femme ; le Roi voudroit à tout prix voir son peuple plus heureux. Je suis toute à vous , malgré toutes mes irrégularités.

L E T T R E L V.

A L A M E M E.

JE me réjouis du sacrifice que vous avez fait. Nous avons ici un saint , qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices , nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous ne comptons pour rien dans la spéculation. Nos cheres dames de S. Louis se sanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être religieuses ; & tous les couvens veulent en avoir ; & votre sainte abbesse n'en voudroit-elle pas aussi ? Je ne mérite point les remercimens de Me. la duchesse de Brunsvic ; j'ai rendu témoignage à la vérité ; je le rends toujours ; & c'est me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée à mon gout ; je connois le mérite de la princesse ; & je le soutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon tems ; je donne le reste à St. Cyr , à qui je voudrois le tout donner. Cette maison est d'un

grand détail , qu'en y fessant ce que je
uis , je n'y fais pas la moitié de ce que
voudrois & de ce que je dois vouloir.
La très délicate fanté me rend incapable
d'agir. Le soin de mon salut occupe le peu
de loisir que je puis rassembler ; les mois
se passent des momens ; & je vis d'une
rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde !
vous doutés de mes sentimens , parce que
vous n'en voïés pas de marques ; ne savez-
vous point que je ne suis pas légère , &
qu'après bien des années & des discussions
vous m'avez retrouvée la même ? C'est
un miracle que ma lettre n'ait pas encore
été interrompue ; M. Fagon crie miséri-
corde contre moi de ce que j'écris trop ;
j'ai été dans des épuisemens à mourir ;
chacun disoit ; on la tuë , à force de l'im-
portuner ; & chacun vouloit être excepté.
Je durerai tant que Dieu voudra ; j'aimerai
toujours votre commerce ; je fais tous vos
complimens au Roi ; je considère tout ce
que vous aimez ; je desiré la paix ardem-
ment ; n'est-ce pas là tout ce qu'il faut
pour vous plaire ?

L E T T R E L V I .

A L A M E M E .

Fontainebleau , 22 octobre.

IL faut vous répondre d'ici , où j'ai moins d'affaires qu'à Versailles , parce que je n'ai pas St. Cyr. Je ne comprend pas que Me. de C. soit contente de moi ; je l'ai si bien grondée de la manière dont elle vit avec son mari ! Cette femme se prépare bien des malheurs ; son goût pour le monde est toujours très-ardent ; ses voyages à la cour ne l'éteignent pas. On me demande par tout des demoiselles de St. Cyr , sur tout où j'en ai déjà donné. Si Me. votre abbessé étoit immortelle , je lui en proposerois une. Nous en avons qui veulent être capucines & filles de l'ave-maria. J'ai fait mon possible pour détourner Pontbrian d'être carmélite ; les confesseurs disent que sa vocation est solide , si elle subsiste jusqu'au mois de mai. Il faudra donner une forme à St. Cyr , d'autant que les bulles seront arrivées ; affaire très-difficile ; il faut des vœux solennels , l'on veut de la stabilité ; la fondation aura de la peine à se soutenir ; & sa singularité ne permet gueres de l'attacher à un ordre.

travaillons , de tout notre cœur ; & mou-
ons en disant , *latatus sum*. Le Roi con-
serve beaucoup d'estime pour vous ; il n'est
en qu'il ne fit , si nous avions la paix.
dieu , ma très-chère.

L E T T R E L V I I .

A L A M E M E .

à Fontainebleau.

JE vous l'ai dit plusieurs fois ; si vous
me voïés de près , vous ne voudriés
que je vous écrivisse. Dieu , le Roi ,
Cyr , & ce que la cour m'arrache mal-
gré moi , ne me laissent pas un instant.
vous n'avez nul besoin de moi ; notre com-
merce est sans utilité , & ne sert qu'à no-
tre plaisir ; il ne faut plus y penser ; vous
l'avez appris mille fois ; vous ne pou-
rés douter de mon estime & de mon ami-
té ; je connois votre cœur ; je le retrou-
verois au bout de cent ans comme je l'ai
quitté ; demandez , après cela , à Madame
agon s'il faut perdre du tems à se faire
des protestations , & si les personnes soli-
tes ne doivent pas être au-dessus des for-
malités. Il ne faut pas finir ma lettre sans
vous parler du Roi ; il a la goute , dont il

est bien fâché , parce qu'il est obligé de garder la chambre. Il veut la paix , & pense sur tout comme on le peut desirer vous en seriez bien contente. Adieu , Madame , ne grondez plus. Je vous aime toujours , priez pour moi , & faites prier que je me sauve malgré le mauvais air que j' respire. Me. de Montchevreuil ne vous écrit-elle pas ? Elle se sanctifie de plus en plus. Nous avons peu gardé ici le roi & la reine d'Angleterre ; Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement : il le traite en ames fortes. Adieu , je ne puis vous quitter quand j'ai commencé.

L E T T R E L V I I I .

A LA MEME.

JE vous assure , Madame , que ce n'est pas par oubli , ni par dureté , ni par négligence , ni par dédain , ni par aucun mauvais office , que j'ai été si long tems sans vous écrire : c'est par le peu de tems que j'ai , & cela est au-delà de tout ce que vous en avés su & de ce que je vous en pourrois dire. Les dames de St. Louis me donnent bien des affaires : le mauvais tems oblige le Roi de garder la chambre il en a eu la goutte ; enfin , Madame , je n

l'ai pu , & il y a eu peu de jours où je n'en aïe eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous , ou je ne le croirois point , ou vous feriez la premiere , & s'il plait à Dieu , la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre , mais sur tout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai , & je vous assure , Madame , qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zèle dont elle étoit remplie pour lui. La mere Trioche fait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere , est-ce vous qui achevés de tourner la tête à celles de Gisors ? Car le stile est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit- , & la mere des Anges me fait espérer des vers pour notre monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille , notre monarque , & son ame va mieux que jamais : avec cela tout est bon. Adieu , Madame , ne me soupçonnez jamais de vous manquer.

L E T T R E L I X .

A L A M E M F .

à Versailles.

J'Ai reçu les jolis carrés que vous m'avez envoïés ; rien n'est si propre & si bien fait ; c'est dommage de les donner à une personne aussi peu curieuse que moi ! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurés fait à Me. de Tirconel. Je fais comment vous montrés vos amies ; mais , Madame , que je suis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en pensés ! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites , j'en suis comblée ; & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conserve pour vous à St. Cyr un souvenir bien tendre. Me. Cantier est à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuse ; on veut que je parle aux grands personnages , & nous aurions mieux fait de parler à ceux de dessous. J'attends incessamment des nouvelles de la dévote marquise * ; elle a pensé mourir à Bourbon ; son mari est mieux.

* Me. de Montchevreuil.

L E T T R E L X.

A L A M E M E.

17 mars

1692.

JE voulois avoir vû Me. la marquise de Laffay , Madame , avant de vous faire mes complimens & à Me. Fagon sur ce mariage tant desiré , tant promis , tant remis , & enfin conclu à la grande satisfaction des deux amans. L'élève de Me. Fagon m'a paru fort aimable ; l'esprit brille sur son visage , elle est timide , & je l'en estime davantage. Me. la princesse la présenta au Roi dans ma chambre ; le cœur lui battoit , je dis à la princesse. Mais revenons à vous , Madame , je suis ravie de ce que vous êtes mieux , j'ai dit à Me. la princesse mes raisons , pour que vous ne sorties point de Maubuisson , si vous pouvés vous en passer ; je voulois lui proposer l'entrée de Me. de Canteleu , qui seroit plus propre à réformer un couvent qu'à le gâter ; mais M. le prince vint se mettre en tiers & se rendit maître de la conversation. Voilà Me. de Guise morte en quatre jours , & nous vivons encore ! Me. la princesse ne parle que de l'augmentation de votre pieté. Si cela est , vous n'êtes pas mal avec Dieu ;

car il y a long tems que vous le servés. M. de Montchevreuil est souvent malade ; je me porte fort bien , & j'en suis toujours étonnée. Vous souvenez-vous de Baudart , Veilleine , & Lastic ; elles veulent être carmélites ; Sainte Therese s'empare de toutes nos filles ; menons les à Dieu , n'importe comment. Je vous embrasse , ma très chere , & je serois ravie de causer avec vous ; il faut s'en passer & ne rien desirer sur la terre.

L E T T R E L X I.

A L A M E M E.

JE voudrois vous conter tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois assez pour répondre que vous conviendrés que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement , & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la sacrifier au Roi. Il auroit dit des choses qui auroient été plus honorables à votre chere princesse que la punition de Messieurs de Bouillon. Je voulus la voir , me souvenant de ses anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette princesse douce & bonne , que je connoissois. Elle étoit chan-

gée de visage & d'humeur, livrée à son ressentiment, pleine de menaces, en un mot très éloignée d'écouter & de suivre mes conseils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état si contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoir écrite ; mais, Madame, quittons un discours si desagréable, & passons à celui de Me. la duchesse du Maine ; le Roi en est très content. Voilà ce mariage que vous trouviés si raisonnable à faire ; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la princesse ira passer la semaine sainte à Maubuisson ; reposez la bien ; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la cour ; elle succombe sous l'or, sous les pierreries ; sa coëffure pèse plus que toute sa personne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la santé ; elle est plus jolie sans bonnet qu'avec toutes leurs parures. Elle ne mange guères ; elle ne dort peut-être pas assez ; & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop tôt mariée. Je voudrois la tenir à St. Cyr, vêtue comme l'une des vertes, & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les couvens d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la cour assujettit les grands. Bon soir, si j'entâmois la morale, vous seriez à plaindre. Le Roi m'ordonna de remercier Me.

de Maubuiſſon , auſſitôt que je lui euſſe fait ſes complimens ; mais je n'ai pas le tems de faire ce que je dois. M. le duc du Maine eſt un guerrier très étourdi , irrégulier , & diſtrait ; à cela près , il a quelque mérite. Adieu , Madame.

L E T T R E L X I I .

A L A M E M E .

à Verſailles , ce 27 août.

1693.

RIEN ne doit mieux vous perſuader que je n'ai pas un moment à moi , que devoir que je ſuis ſix mois ſans vous écrire. Je vous mets à part comme les perſonnes dont on ſe croit aſſuré. J'attends le tems & ce tems ne ſe trouve point , parce que je n'en ai plus pour mon plaisir. Il ſ'eſt paſſé bien des choſes où j'aurois voulu répondre , ſur tout à l'égard de la Duchefſe de Brunſvick , dont je ſais que les intérêts vous touchent fort , & pour laquelle je n'ai pas changé de ſentimens. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui ſ'eſt paſſé dans ma chambre , où je ne lui avois propoſé de venir que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis , ſon affaire ſ'eſt jointe à celle de Me. d'Hanovre , & devenant affaire d'état , je n'ai plus eu de moyen

de parler : vous me connoissés , vous savés si j'aime à faire du mal : je ne fais qu'aller droit : peu de gens sont de même en ce péis-ci , & sont incapables de croire que je sois où je suis , sans y être parvenue par une profonde habileté. Je suis accablée d'affaires pour St. Cyr : on y va faire les vœux solennels : aussi m'y donne-je toute entiere : & je ne suis plus à Versailles que pour les heures où le Roi est dans ma chambre. Je languis de la continuation de la guerre , & je donnerois tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra , & la veut aussi véritablement que moi : mais il fera , en attendant , une grande guerre , & ses ennemis verront combien on les abuse quand on leur dit que nous ne pourrons la soutenir long tems. Dieu sera pour lui contre tous : il est pieux , & les autres sacrifient la religion à leurs passions. Vous m'avés trompée sur Me. la duchesse du Maine dans l'article principal qui est celui de la pieté : elle n'a veine qui y tende : elle veut faire en tout comme les autres. Je n'ose rien dire à une jeune princesse élevée par la vertu même : je ne voudrois point la faire dévote de profession : mais j'avoue que je voudrois bien la voir réguliere & agréable à Dieu , au Roi , & à M. le duc du Maine , assez sensé pour vouloir

sa femme plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une dame d'honneur qui est une sainte : mais elle est peu autorisée , & ne fait que la suivre. Ce n'est qu'un enfant , elle auroit plus besoin d'une gouvernante que d'une dame d'honneur : du reste , elle est telle que vous me l'avés dépeinte , jolie , aimable , gaïe , spirituelle , & par dessus tout cela , fort éprise de son mari , qui de son côté l'aime passionnément , & la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échape encore , je renonce aux princesses , persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne au bien. Me. la duchesse de Chartres est une paresseuse : elle ne se sert pas de son esprit comme elle le pourroit : mais sa conduite est bonne. Je veux le bien par tout , j'y contribuerai autant qu'il me sera possible. J'avoue que je voudrois aimer la duchesse du Maine par dessus tout , étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir. Adieu , Madame , priez pour moi : faites prier vos saintes : rendez-moi de bons offices auprès d'elles , afin qu'elles m'en rendent auprès de Dieu : & croïez que je conserve pour vous tous les sentimens que vous m'avés vus depuis une très ancienne date.

L E T T R E L X I I I .

A LA MEME.

14 octobre.

1693.

PUISQUE vous voulés que je me serve d'une autre main que de la mienne, je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli, que vous ne recevés pas de mes nouvelles : & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignâtes dans mon cabinet, ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui qui en est la cause. Toutes nos victoires me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoit la misère de ses peuples; rien ne lui est caché là-dessus; on cherche tous les moïens de la soulager; & il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battrà par tout; c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriez bien contente, si vous voïés sa modération, & combien il est persuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie Me. Trioche de redoubler ses instances pour la paix; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que

dans cette vue-là. Je vous plains d'avoir perdu un aussi agréable commerce que celui de Me. la duchesse de Brunsvik ; mais il faut vous consoler par l'espérance de l'établissement de Mesdames ses filles. Je suis toujours très contente de Me. la duchesse du Maine , & toute prête à vous montrer M. son mari , dès que je serai à Versailles. Adieu , ma très chere , je ne puis changer pour vous ; vous m'offensés d'en douter ; & mes amis doivent m'excuser quand je ne leur donne pas un tems qui n'est plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere ; il y a plus de trois ans que cela ne m'étoit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui se va faire à St. Cyr ; vous en connoissés la conséquence mieux que personne. Oserois-je assurer ici votre sainte princesse de mes très humbles respects ?

L E T T R E L X I V .

A L A M E M E .

JE ne puis douter , Madame , que vous ne soies vive sur ce qui regarde Me. de Maubuisson ; & votre lettre en est une bonne preuve ; je ne l'aurois pas moins

été , si j'étois la maitresse d'aller aussi vite que je l'aurois voulu. Je ne lui écrirai point , de peur de l'importuner ; je vous prie de la remercier très humblement de la lettre dont elle a voulu m'honorer. Elle est conçue en des termes qui feroient croire qu'elle a oublié son nom , s'il n'étoit au bas , ou qu'elle veut me faire oublier le mien ; mais, Madame , cette humilité , cette politesse qui accompagnent toutes ses autres vertus , augmentent le respect qu'on doit à sa personne. Je ne crois pas que Me. Fagon eût vécu si long tems , si elle eût été dans le monde ; il me semble qu'on y est accablé de chagrins & pour soi & pour ses amis. Adieu , Madame , le petit chevalier Daunay est sage jusqu'ici ; je le recommande souvent au gouverneur. Le Roi trouve très bon que l'on imprime l'oraison funèbre de M. l'abbé du Jarri. Je vous accorde bien volontiers le sermon de St. Louis pour l'année prochaine , si on n'est point engagé à St. Cyr ; car vous savés que je n'y ai encore jamais donné de prédicateur. MONSIEUR m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans ; il est charmé de votre logement. Adieu , je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été ; & je ne fais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi ; jamais créature

n'a du être si pénétrée de reconnoissance pour lui ; il me semble que je l'aime de tout mon cœur. Voilà un reste de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment ; je le ferois encore , si j'avois un moment à donner à mon plaisir.

L E T T R E L X V .

A L A M E M E .

IL faut , Madame , s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part du monde ; il veut juger de tout & juge toujours mal. M. Pellisson vivoit d'une manière exemplaire , & parce qu'il ne s'est pas confessé, il étoit huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie , & on compte pour tout de recevoir les sacremens à la mort. Le pauvre homme ne se croïoit pas si mal , & remit M. le Curé au lendemain. Votre ami est jugé présentement par notre unique juge ; & je le crois fort heureux. Le Roi se porte bien , il travaille beaucoup à ses affaires ; ainsi je me porte mieux que jamais ; je travaille de mon côté sans espérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le prince à Marli ; je l'ai prévenu, je l'ai loué , je l'ai excité sur le mariage de

Mlle. de Guedani * ; mais, Madame , je n'ai pas lieu d'espérer que cette affaire réussisse. Mlle. de Radouay sera bien heureuse , si elle demeure aux ursulines de Pontoise.

L E T T R E L X V I .

A L A M E M E .

5 février.

JE reprens ma lettre pour vous dire que je partage vos peines ; mais il y en a par tout , & elles nous sont bonnes. J'ai parlé de mon mieux sur le mariage de Mlle. de Guedani ; & quoique je n'aie pu vous répondre , je n'ai pas oublié votre vivacité là-dessus. Ce n'est point un malheur que Mlle. de Garge serve ; mais tomber en mauvaises mains est un mal irréparable. Une des folies de notre siècle est cette fureur de s'élever au-dessus de son état. Vous me dirés que j'en parle bien à mon aise ; mais Dieu fait si j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la misère des provinces ; & nous voudrions la soulager ; mais on est pressé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura

* Fille naturelle du Prince de Condé : Guedani est l'anagramme d'Anguien.

point de bien qu'on ne puisse espérer. Nous avons pensé perdre Me. de Montchevreuil ; elle est hors d'affaire ; elle se dispoſoit à la mort avec une paix & une joie admirables. La petite vérole est à St. Cyr, & toutes nos dames enfermées dans leur noviciat. Nanon * & moi gouvernons la maison. Bon ſoir, Madame, on me fait finir plutôt que je ne voudrois ; & c'est ce Roi que vous aimés tant ; il vous fait ſouvent de ces malices-là.

L E T T R E L X V I I.

A L A M E M E.

LEs affaires de Me. de Brunſwick ſont devenues affaires d'état, deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait, & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Mlle. Guedani & j'eſpère en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette princeſſe. Adieu, Madame. Je ſuis ici dans un grand repos ; le Roi ſ'y plaît tout-à-fait ; mais le tems eſt effroïable.

* Mlle. Balbien.

L E T T R E L X V I I I .

A L A M E M E .

à St. Cyr , 9 septembre.

VOTRE bon esprit vous a bien fait voir que le voïage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi , & qu'il ne seroit pas juste que ses bienfaits allaissent chez ses ennemis. Je ne saurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux princeffes sœurs en commerce ; mais il me semble qu'il n'est pas à propos d'en parler aujourd'hui. Monsieur le prince est à Chantilly ; nous allons à Fontainebleau ; elles ne s'y verroient pas présentement , & c'est une affaire à traiter à notre retour. Il n'est pas besoin que je vous dise ce que je pense là-dessus , non plus qu'en toute autre chose ; vous me connoissés mieux que je ne me connois moi-même. Je suis très contente de Me. la duchesse du Maine ; & si elle exécute ce qu'elle se propose , elle vaudra mieux dans sa petite personne que toutes les autres ensemble. Vous savés que ce n'est pas leurs soins , leurs déférences , leurs ménagemens , que je demande ; c'est le bien uniquement que je cherche. Je voudrois

qu'elle fût agréable à Dieu , au Roi , à son mari , aux honnêtes gens ; & tout cela ne se fait pas sans le vouloir & sans se contraindre. Adieu , Madame.

L E T T R E L X I X.

A L A M E M E.

L Es affaires de M. de Cambrai m'affligent toujours ; mais elles ne m'inquiètent plus ; & j'attends dans une grande paix la décision du Saint Siège. M. l'évêque de Meaux a montré par sa *rélation du quiétisme* la liaison qui est entre M. de Cambrai & Me. Guion , & que cette liaison est fondée sur la conformité de la doctrine. On voit aisément le danger d'une erreur soutenue par un homme d'une telle vertu , d'un tel esprit , & dans un tel poste. Nous l'avons caché , tant que nous avons espéré d'y remédier ; nous l'avons découvert , quand nous avons cru le devoir à l'église ; voilà ce qui dépendoit de nous ; c'est à Dieu à pourvoir au reste. Cette affaire , ma toute chère , ne me fait point oublier la misère dont le peuple est menacé ; & plut à Dieu pouvoir la soulager autant que j'en suis occupée ! On prétend qu'on faillit tout gâter en 1694 par l'or-

lire qu'on voulut mettre au blé, & qu'il ne faut jamais s'en mêler ; on se plaint de ce que des usuriers en amassent : mais ce sont des avis généraux & par-là inutiles : si l'on savoit qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vite l'ouvrir : & cet exemple seroit du bien à tout le monde. Le malheur est que tous les péis étrangers sont aussi mal que nous, & qu'ainsi on n'en peut espérer de secours. Dieu est en colere : il faudroit l'appaiser : & nous ne faisons que l'offenser. Je suis très édifiée de la conduite de Me. de Cailus : si elle persevere, je ne doute pas qu'elle ne soit plus agréable à Dieu, que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu, Madame, il y a long tems que je desirois ce moment-ci, pour vous assurer que je ne change point pour vous & que je vous estimerai & aimerai jusqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr : & nos filles croissent tous les jours en pieté & en capacité.

L E T T R E L X X.

A LA MEME.

C'EST avec plaisir, Madame, que je vous assure de la joïe que j'aïe eue, quand j'ai su que vous étiez hors de dan-

ger. Tout St. Cyr a fait son devoir en cette occasion , soit pour demander votre vie , soit pour remercier quand on l'a sue en sûreté. Le Roi se porte très bien , & je ne me porte pas trop mal. Notre prince de Dombes vient bien , & Me. sa mere s'est tirée avec vigueur de cette grande affaire. Il est vrai que je n'aurois pas cru que cette grande princesse d'Hanovre fit tant de bruit : mais j'ai été fort aise de son établissement : car je conserve beaucoup de zèle & de respect pour Me. sa mere. J'espère beaucoup sur le mariage de Mlle. de Chateaubriant : elle a inspiré une grande passion à un homme que j'ai vu naître , & qui n'en est pas plus jeune. Je suis très vieille , mais très contente : & cela n'est point commun. Adieu , Madame , réjouissez-vous ; ne vous laissez pas gagner par les vapeurs : & croïez-moi à vous pour toujours.

L E T T R E L X X I .

A M E. D E L A L A N D E . *

VOUS voilà , ma chere enfant , dans votre ménage. Je prie Dieu de le bé-

* Mlle. de Bidos de Casteja , née en 1672 , élevée à St. Cyr , attachée durant quelques années à Madame

nir : & je l'espère fermement. Vivez dans le fonds de votre maison. Fuïez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari , & tâchez de ne plaire qu'à lui seul *. Que St. Cyr & ma maison soient vos plus grands plaisirs. Soïez laborieuse : nous sommes tous nés pour le travail : & aucun des momens de notre vie n'est à nous. Priez pour moi : votre cœur est pur : vos prières seront exaucées : vous savés mieux que personne mes imperfections & mes défauts. Je ne saurois aller chez vous ; vous ne pouvés venir chez moi ; cependant vous voulés me voir ; & je veux que vous me voïés ; je vous envoie donc ma chambre ** ; je fais que vous vous y êtes amusée.

L E T T R E LXXII.

A LA MEME.

JE suis ravie , ma chere enfant , de vous savoir accouchée heureusement , & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois

de Maintenon , mariée à M. de la Lande , sous-gouvernante des enfans de France.

* Me. de la Lande étoit extrêmement belle.

** C'est un éventail , où l'on voit au naturel l'appartement de Me. de Maintenon : le Roi y travaille à son bureau , Me. de Maintenon file , Me. la duchesse de Bourgogne joue , Mlle. d'Aubigné fait colation.

bien dit qu'on se fesoit les maux plus grands qu'ils n'étoient , & que la tendresse pour l'enfant en diminueoit une partie , & que l'amour pour le père donnoit la force de supporter l'autre. Remerciez Dieu de ses graces ; un mari sage , un fils , de la santé , quels biens souhaiter après cela ? Personne ne s'intéresse à vous plus que moi ; vous mériterés toujours mon amitié : vous l'aurez toujours. Conservez-vous ; tâcher de nous bien porter est un de nos devoirs. Quoique vous entendies dire , ne vous alarmez pas * ; fiez-vous en à moi ; on verra que vous êtes favorite d'une favorite.

L E T T R E L X X I I I .

A M L L E . D' O S M O N D .

1701.

à Versailles , ce 28 février.

JE suis ravie de votre établissement , Mademoiselle ; & j'espère que votre sœur ** ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouse (a) est bien estimable ; il préfère votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver.

* Sur la place de sous-gouvernante que Madame de Maintenon lui avoit promise.

** Depuis , Me. la marquise d'Havrincour.

(a) M. de Bouvet , marquis de Louvigny.

Et vous , vous préférés la sienne aux biens que vous allés partager avec lui. Avec de tels sentimens , un mariage ne peut qu'être heureux ; Dieu bénira deux époux dont la pitié est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer , & de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris Mlle. votre sœur pour la garder auprès de moi , comme vous le pensés. Elle va retourner à St. Cyr où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de tems en tems pour la délasser d'un personnage si sérieux. Me. la duchesse de Bourgogne l'aime fort ; & ce voïage-ci , j'en ai été fort contente. Adieu , soïez l'exemple de votre province ; qu'on voïe que vous avés été élevée à St. Cyr ; & croïez que je vous aimerai toute ma vie.

L E T T R E L X X I V.

A ME. LA MARQUISE D'HAVRINCOUR.

le 24 février.

1705.

VOUS n'avés à présent , ma chere fille , que deux choses à faire ; servir Dieu & plaire à votre mari. * Prodiguez-lui vos

* M. le marquis d'Havrincour , gouverneur d'Hesdin en Artois ; il en donna en 1737. sa démission en faveur de son fils , aujourd'hui ambassadeur du Roi à la cour de Suede.

complaisances ; entrez dans toutes ses fantaisies ; souffrez toujours ses bizarreries ; & qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux , ne voïez personne ; s'il vous veut dans le grand monde , mettez-vous y , toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allés être gouvernante ; comprenez & faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Aïez toujours quelque honnête femme en votre compagnie ; vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré , tel qu'il soit. Soïez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes ; il vaut mieux être vue à l'opera avec tel homme qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari ; jamais de mystère avec lui. Que vos prières soient plus ou moins longues selon son gout ; cette complaisance est une priere.

Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage ; élever vos enfans , le second. Aïez soin d'eux avant leur naissance , & ne hazardez point leur vie & leur salut par des indiscretions. N'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens ; rendez-leur l'éducation que vous avés reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous

onneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur ; le monde est dangereux ! peut-être iront-ils au bal , le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction. Retenez-vous sur le jeu ; vous avés été souvent témoin des malheurs que l'amour au jeu attire.

Aiméz l'ouvrage , la solitude , & ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître & se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme & douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suivies : & la modestie veut que vous ne les suivies que de loin. Que je n'entende pas dire de vous , ma chere Osmond , que vous êtes une femme magnifique : on croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avés été élevée dans la plus pure doctrine. Vous savés fort bien votre religion : vous avés même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article : ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Françoise. Vous avés trop d'obligations au Roi , pour vous départir jamais du respect & de l'amour que ses sujets lui

doivent : la reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne souffrez jamais qu'on parle librement du notre devant vous ; vous qui le connoissés mieux que personne.

Enfin , ma chere fille , soïez une bonne chrétienne , une bonne femme , une bonne mere : & vos devoirs seront remplis , votre réputation bien établie , & votre salut assuré *.

L E T T R E LXXV.

A M E. D E Q U E R J E A N.

1705.

à Trianon , 25 juillet.

M LE cardinal de Noailles me pressoit fortement de consentir à la liberté de M. le marquis de Querjean. Il dit qu'il est vieux , malade , converti , & pénétré de desir de se préparer à la mort. Je voudrois le servir : mais je ne voudrois pas vous

* L'original de cette règle de conduite est entre les mains de Me. la marquise d'Havrincour , qui la relit encore tous les matins. C'est à ces conseils exactement suivis , qu'elle doit cette haute pieté qui édifie toute sa province , une maison bien affermie , & une famille florissante quoique nombreuse.

vous nuire : ainsi je me trouve partagée entre la compassion & l'amitié. Il est difficile que vous résistiez là-dessus à votre archevêque. A la fin , le Roi en sera touché. Ne vaudroit-il pas mieux entrer en négociation avec M. le cardinal ? Il vous dira que M. de Querjean ne vous tourmentera point , qu'il ne se vengera pas , qu'il vous fera tout le bien possible. Il demeurera garant de ces paroles. M. le duc de Foix n'est-il pas toujours votre ami ? Je le crois en grand commerce avec tous les Noailles. Croïez , Madame , que je vous fais cette proposition par amitié , & non par lassitude de soutenir ce que j'ai commencé. M. de Querjean ne sortira point que vous ne soïez avertie. Je vous souhaite une meilleure santé : mais il y a un âge fait pour souffrir , comme il y en a un pour s'amuser. Prenons notre parti : & souffrons : & ne murmurons point de ce que nous ne pouvons souffrir ensemble.

L E T T R E LXXVI.

A L A M E M E.

8 decembre.

1705.

NOUS avons perdu une excellente amie en perdant Me. de Montchevreuil. Mais je vous assure que vous n'avez

Tome II.

L

rien perdu par raport à moi. Vous savés, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous : au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de votre santé ? votre lettre seroit parfaite. Ma fièvre part tout doucement : je reprends mes forces : vos nois y contribuent : je les aime, & je vous en rends mille graces : c'est le seul présent que je reçoive avec plaisir.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoiai & recommandé à M. de Torci. Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé sur beaucoup de raisons. Vous voïés qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. Je ne sai rien de ce qui s'est dit * du mariage de Mlle. d'Osmond. Il s'est trouvé encore meilleur que je ne l'avois espéré. Je suis votre très humble servante, & bien affligée d'ajouter, votre servante très inutile.

* On dit à Paris & même à la cour, que Mlle d'Osmond, étoit fille de Me. de Maintenon & du Roi. Me. de Maintenon, instruite de ce propos, dit : *plût à Dieu : mais si cela étoit, M. d'Harcourt la mériteroit mais ne l'auroit pas.*

L E T T R E L X X V I I .

A L A M E M E .

28 decembre.

1705.

J'AI bien su, Madame, la dernière tentative qu'à fait M. de Pontchartrain en faveur de M. de Querjean. Mais vous ne savés peut-être pas la fermeté du Roi à refuser. Tant que je vivrai, vous ne ferez point exposée à son ressentiment. Je ne puis vous donner de rendez-vous, n'étant pas maîtresse d'un seul jour. Je vous écris en prenant des eaux de **Forges** : elles me font beaucoup de bien : je vous le dis, Madame, parce que je ne crois pas vous être indifférente. Si je suivois mon gout, je vous entretiendrois plus long tems.





LET T R E S
D E M A D A M E
D E M A I N T E N O N ,
E T
D E M E . L A M A R Q U I S E
D E V I L L E T T E .

LET T R E I .

A M E . L A M A R Q U I S E D E V I L L E T T E * .

Ce 20 mars.

1707.

IL est vrai , Madame , que M. le marquis de Montaterre étoit un de mes plus anciens amis , & sa premiere femme , la premiere personne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la marquise de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le nécessaire : & vous l'assurerez mieux que moi de l'intérêt que je

* Deschamps de Marfilly , née en 1679 , marquise de Villette , & ensuite vicomtesse de Bolingbroke , morte en 1731.

prendrai toujours à ce nom-là. Je serois ravie que M. de Lapay fut bien réuni à toute sa famille ; j'aime la paix : & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde , que de finir ces sortes d'affaires sans procès.

L'affaire de M. de Surville n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous , Madame , d'aimer la solitude ; car vous êtes bien propre au monde ; je trouve qu'il y a long tems que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous , de peur de n'y pas être exacte ; si cependant le dimanche de la passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui ; je serois pourtant fâchée d'être tout à fait inutile à Me. de Levy & à mes cheres filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devés réserver pour les grands coups ? Il ne suffit pas d'avoir du crédit ; il faut savoir ne pas l'user.

L E T T R E I I .

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Ce 1 avril.

L'ETAT où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit ; si vous saviés à quel point j'en suis touchée , vous verriés que la peine que vous me donnés n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié , que je vous conjure de bien considérer ce que vous allés faire , si vous abandonnés Murçay ; vous serés obligé de demeurer à Paris : votre femme est belle ; N. . . est dangereuse ; elles seront naturellement liées ; je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisans que ceux que vous avés ; je fais que Me. de Villette est sage ; mais je connois aussi le danger des occasions ; Paris est si gâté que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles, comme en un lieu de sûreté. C'est par amitié , encore une fois , que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long tems que je vous ai dit , mon cher cousin , que je ne croïois pas que vous eussiés rien à prétendre ; & j'ai cru le voir

bien clairement , quand on m'a refusé pour vous le gouvernement de Niort ; si vous étiez vraiment philosophe , vous ne penseriez qu'à une vie douce , parmi vos amis , dans le sein de votre famille , auprès de l'aimable femme que vous avés. Soiez quelque tems sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'affurer à Me. de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions ; laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zèle pour le service ; montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout ; mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible , & encore moins à mes parens qu'aux autres. Vous en pénétrés les raisons ; je ne puis dire tout ce que je fais ; je vous renvoie à la vallée de Josaphat. J'embrasse Me. de Villette.

LETTRE III.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

à St. Cyr , ce 14 avril.

1707.

LEs deux gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame , me donnent beaucoup de souci ; j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle ; & je ne

J'ai pu jusqu'ici ; vous êtes expéditive , & vous allés au fait ; je vous conjure de m'aider.

Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs qui nous promettent des emplois depuis si long tems , ou douze cens francs en attendant que nous les aïons. Si cette somme est péiée en billets de monoïe , je vous les renverrai bien vite ; & vous en tirerez parti ; car certainement , Madame , vous êtes plus habile que moi ; & ce n'est pas beaucoup dire.

Enfin , Madame , je vous conjure , pour l'amour de Dieu , de devenir l'intendante de M. de Goulherre & de M. de Sarrazin , & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes qui sont si vives qu'elles vous importunent vous & moi tout ensemble. Croïez que je sens comme je dois les complaisances que vous avés pour moi ; je sai faire de vous , Madame tout le cas que vous mérités. La nouvelle d'Allemagne est très bonne ; une pareille en Flandre me rafraichiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse ; Mrs. de Noailles l'ont pris sous leur protection ; ils sont plus propres que moi à le servir ; cela n'est pas vraisemblable ; & pourtant rien n'est plus vrai.

L E T T R E IV.

AU MARQUIS DE VILLETTE.

Ce 24 avril.

MRs. de Chamillart , le Moine , Rigodet , & vous , m'avés bien fait savoir que votre accommodement étoit fait : pas un ne m'en aprenoit les conditions : enfin je les fais aujourd'hui : vous avés beaucoup pris sur vous pour avoir la paix : & c'est le parti des sages : je souhaite de tout mon cœur que vous le soïés assez , pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avés fait & que par là vous épargniés quelque chose pour vos deux Sophies qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. On m'a dit que N... va passer l'été à Paris : cela sera bon pour elle & ne le sera pas pour la grande Sophie : vous vous préparés des déplaisirs : & quelque bonne opinion que l'on puisse avoir d'une jeune personne , on ne doit pas l'exposer à la tentation. N... est très dangereuse , parce qu'elle est très aimable , douce , insinuante , spirituelle , & toute faite pour persuader : Dieu fait si je suis prévenue contre elle ! mais vous n'avés que trop vû que je la connois mieux que

vous : je vous aime & Me. de Villette aussi : je suis vieille & prévoiante : je vous en parle pour la dernière fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis , la dernière visite que vous m'avez faite : l'état où vous étiez me toucha si tendrement , que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux , & la petite * , qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

L E T T R E V.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

à St. Cyr , ce 22 mai.

1707.

VOUS êtes , Madame , ce qui s'appelle une brave femme de me faire toucher de l'argent dans un tems comme celui-ci : je vous en fais mes remerciemens très humbles & très reconnoissans : & je persiste à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop goûté de plaisir , dans l'idée de son absence , pour m'exposer à ses visites : vous en voilà donc quitte Madame , & je ferai au comble du bonheur , si vous pouvés renvoyer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le

* Aujourd'hui , abbessé à Sens.

bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Versailles brûlé : je viens d'apprendre que ce n'est rien. Donnez-moi souvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avés pour moi dans les petites choses ce que vous seriez capable de faire dans les grandes.

L E T T R E VI.

A L A M E M E.

à St. Cyr, ce 2 juin.

1707.

IL est vrai que Me. de Crenan me mande beaucoup de bien de Sophie : mais je n'ai point de peine à le croire : sa capacité n'en promettoit pas moins : & je suis persuadée que son mérite ira toujours croissant. Me. de Crenan me demande des demoiselles de St. Cyr : je voudrois pouvoir lui en donner : car je fais le mérite de l'abbessé & la régularité de la communauté : mais nos filles sont tellement prévenues contre les abbéies , que je ne suis pas la maitresse ; faites cette réponse pour moi , en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fusse ravie de faire plaisir à M. Rigodet qui m'a paru comme à vous.

un fort honnête homme ? mais je n'ai guère de crédit auprès de M. de Pontchartrain ; & vous, vous le gouvernés, quoique vous ne voulies pas me l'avouer ; faites donc de votre mieux.

N'oubliez rien, Madame, pour le salut de M. de Villette, & afin qu'il profite du tems qui lui reste, qui ne peut être bien long ; nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Ouï, vous aurés besoin des principes de St. Cyr ; & vous ferés plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettés en pratique ; vous ne pourrés vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à Me. la princesse des Ursins dans une de mes lettres ; là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoit plus que je ne pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes que je me porte bien ; & après la paix, ce sera quelque chose de surprenant, que la santé dont vous me verrés jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'Argenson. Je suis très satisfaite de lui. J'ai un fonds d'estime pour sa personne, qui résisteroit à bien des fautes à mon égard, quand il seroit capable d'en faire ; il fere

trop bien le Roi & le public , pour qu'il soit permis aux particuliers de se plaindre de lui.

L E T T R E VII.

à St. Cyr , ce 24 juillet.

1707.

J'AI bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi , mais non de n'avoir nulle reconnaissance pour ceux qui en donneront à mes créatures sans que je leur en demande ; je vous conjure donc , Madame , de témoigner la mienne à M. Desmarets ; je ne l'oublierai jamais , & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement.

Quant à vous , Madame , je ne fais comment vous marquer les obligations que je vous ai ; vous avés desespéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre ; ce sont manières différentes qui me ravissent toutes & me mettent en grand repos.

Je voudrois bien vous dire quelque chose qui regarde M. d'Argenson , que je n'ai pas la force d'écrire ; faites m'en souvenir , je vous prie , quand nous serons ensemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal , pour que je vous réponde agréablement.

ment sur M. de Pontchartrain ; son paquet devoit aller droit à vous , Madame , mais pour me confondre , il veut m'accabler de ses politesses. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un assez mauvais naturel pour ne sentir que le mal , & qu'il me trouvera encore plus vive sur la reconnoissance que sur les plaintes. Je me flâte que M. Voisin nous aidera ; mais les projets de la politique ne s'accordent guère avec ceux de la charité. Adieu , Madame , je vous assure tout grossièrement que vous me plaisez fort.

L E T T R E V I I I .

1707.

à Versailles, ce 10 décembre.

ME. de Goulherre est ici errante dans tous les chemins , perchée sur tous les degrés , rampante au long de toutes les murailles ; j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi ; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'avril ; je vous prie , Madame , de m'en informer ; car je ne veux pas abandonner à cette extrémité ma pauvre chrétienne , c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même. Je prie M. de Villette

de m'envoier un mémoire de tout ce que j'ai de connoissances à la marine, afin que je le mette sous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque chose; c'est tout ce que nous autres misérables pouvons faire, pendant que vous gouvernés celui à qui nous n'osons même demander.

Adieu, Madame, je souhaite que M. de Villette soit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je suis, Madame, toute à vous; rendez moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson, qui est fort bien avec moi, malgré ce que vous savés*.

LETTRE IX.

à Fontainebleau, ce 21 juin.

1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Me. de Scuderi & dix à Me. de Conflans, si vous ne savés pas où prendre celle-ci, Me. de Caylus est en grand commerce avec elle.

* Les dévots avoient accusé M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa charge, & d'avoir bâti une maison au fauxbourg St. Antoine pour être plus à portée de la supérieure de la Madeleine de Trainel dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Me. Maintenon.

De la manière dont on nous parla hier de Me. de Pontchartrain , je la crois morte présentement ; vous savés mes sentimens là-dessus pour la personne qui la perd , & en particulier pour Me. la chanceliere ; acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serés à Paris vous devriés me mander des nouvelles ; nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes ; car je vous assure que mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de Crenan & soutenir une maison aussi réguliere ; j'ai sollicité ; mais en vérité , c'est vous qui avés tiré l'argent. Je vois bien que vous voulés me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu , Madame , je suis toute à vous ; n'oubliez ni la robe de Jeannete * ni votre St. Cyr.

L E T T R E X.

1708.

à St. Cyr, ce 13 août.

J'AI voulu , Madame , avant de vous faire réponse , voir Me. de Dangeau qui étoit à Paris & qui devoit en revenir très instruite de tout ce qui regarde Mlle. de elle l'a été voir , & a trouvé tout ce que ma belle veuve ** m'en avoit

* Aujourd'hui Me. la marquise d'Hauffi.

** Me. de Villefort.

dit. Si l'on détruiſoit Madame, tous les lieux où il y a eu du mal, il ne reſteroit pas une église debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier Mlle. de Boisprunier qu'à établir une nouvelle maiſon ; elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logemens. J'accepte la protection de M. d'Argenſon que vous m'offrés ; & je le prie de faire une information ſecrète des perſonnes qui ſont dans cette maiſon ; j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec ſon mari ; M. & Me. de Dangeau m'affurèrent que c'eſt lui-même qui pée ſa penſion, & qu'il eſt bien aisé qu'elle y ſoit, parce qu'elle eſt un peu portée à la dépenſe & qu'il eſt huit mois de l'année en Flandre ; je ſerois ravie d'être éclairée par M. d'Argenſon & qu'il me rendit compte de tems en tems de tout ce qui ſe paſſera. Mlle. de Boisprunier eſt bonne, ſimple, & facile à tromper ; mais j'eſpère que ma belle veuve veillera à l'honneur & à la ſûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand ſecours à de pauvres perſonnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de groſſes penſions dans des couvents, qui d'ailleurs ſe laiſſent tromper auſſi. M. de la Reynie fit très bien de faire ôter cette croix. Il n'y a que

trop de communautés ; mais j'avoue que j'aime fort celles qui sont utiles au public & qui n'ont point de lettres patentes. Il n'y a chez Mlle. de Boisprunier que quatre pauvres petites filles , qui vivent de restes de nos dames & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le passé est passé , Madame , & nous pouvons aisément mettre Mlle. de Boisprunier sur un bon pié ; elle est conduite depuis long temps par le pere Fleurian jésuite , qui la mettra dans la dépendance où elle doit être de M. d'Argenson ; & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devés pas d'excuses de la longueur de votre lettre ; je suis trop aise d'entendre parler du détail de ces sortes d'œuvres ; mais , Madame , celle-ci est protégée par Me. la présidente de Nêmond ; & c'est elle qui y mena Me. de Villefort ; allez la voir , je vous prie ; & vous serés péiée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir , Madame , sans vous prier de remercier M. d'Argenson de tout ce que vous me dites d'obligeant de sa part ; assurez-le qu'il se trouvera fort bien de moi ; je suis fort raisonnable ; & il ne l'est pas peu. Vous me faites fort grand plaisir de me sacrifier l'envie que vous aurés de lui montrer St. Cyr ; il est certain que je garde mes enfans avec beaucoup

de jalousie ; il faut que l'avenir soit encore plus rigoureux ; car les voilà avec la guimpe & le voile , & aussi religieuses à l'extérieur qu'elles le sont dans l'ame. Je relis votre lettre ; & je me trouve fort offensée de la proposition de ce milieu entre le monde & le refuge ; nous ne prétendons point quitter le monde , ni avoir l'air d'une communauté , mais une honnête retraite où on vivra chrétiennement. Adieu , Madame , la joie de Gand dure encore.

L E T T R E X I.

à Fontainebleau , ce 11 août.

1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier Sophie : mais le tems n'y est pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Surville , une de Me. sa femme & une de Me. la maréchale d'Humieres , toutes remplies de remercimens , comme si on leur avoit fait une grande fortune. Ma *solidité* est assez étonnée de ces choses-là , quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je suis trop inquiète : & je dis souvent à Me. la duchesse de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui se réjouissent très fort : au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous assure du bon état de cette armée , & qu'il

ne leur manque rien : il est vraisemblable qu'elle se mettra bientôt en mouvement : car on dit que les ennemis vont faire un siège : nous ne savons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de Franclieu : & je dirai ce qu'il faut pour le faire réussir. On ne m'a pas dit que M. l'archevêque de Sens soit venu à ma porte : & je n'en ai point été surprise : parce qu'il m'a toujours paru que par une discrétion bien rare dans un évêque , il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie , Madame , de l'affurer de mon très humble respect , qu'il me verra toujours quand il voudra , & que je l'estime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus souvent : vous me connoissés assez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de Me. de Crenan , qui fait que je vous envie le bonheur de passer vos jours avec elle. Vous connoissés , Madame , l'amitié que j'ai pour vous , depuis que vous êtes au monde.

L E T T R E XII.

1709.

le 7 février.

TOUT le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Espagne pour M. le duc d'Albes : & jamais étranger n'a été fi

estimé & si aimé dans une cour, que celui-là : je suis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la duchesse d'Albes : donnez lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma santé : elle est assez bonne depuis deux jours : je serai peut-être demain malade. Je vous donnerai un rendez-vous, dès que ce tems terrible sera passé : car je vous assure, Madame, que malgré l'accablement où je suis presque toujours, je ne vous vois point sans plaisir : si vous me voïés de plus près, vous trouveriés que je vous dis une fort grande douceur.

L E T T R E XIII.

*à St. Cyr, le 21 mai.*1709.

RIEN n'est plus triste pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier sans rien obtenir : je vous assure que j'en suis sensiblement touchée : j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés : & c'est ce qui me rend si tendre, outre les raisons particulieres que j'ai de m'intéresser à des personnes d'un tel mérite, & d'une telle naissance : j'ai parlé bien souvent pour eux, & je ne me rebuterai point : vous êtes très louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'est à vous que les carmélites doivent le petit

soulagement qu'on leur procure : mais je suis bien aise qu'elles aient vu dans cette occasion que je les aime de tout mon cœur. Vous avés raison d'envier l'agonie des carmélites : mais pour mourir comme elles , il faut vivre de même : feu Monsieur de la Feuillade leur écrivit en mourant , qu'il voudroit bien avoir été carmélite.

J'ai mandé à Manseau qui est à Paris de donner à Me. de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de juillet : il est vrai qu'il est étrange que des voleurs aient pensé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin : envoiez-moi vingt ânes de poil de chevre noir. M. de Chamillard se moque de moi , quand je porte mes fréieurs sur le Dauphiné : Dieu veuille qu'il ait raison ! Je me porte bien , & je suis persuadée que vous en êtes bien aise.

L E T T R E X I V.

D E M E. D E V I L L E T T E

A M E. D E M A I N T E N O N.

JE ne puis être tranquille lorsque je fais que vous souffrés ; car , ne vous en déplaîse , je suis plus sensible à vos maux

qu'à vos chagrins ; & je ne saurois être
suffi détachée de votre santé que vous
êtes.

Je me suis acquittée de vos ordres auprès
de Me. la marquise d'Alluye. Elle m'a
priée de vous répéter qu'elle s'en tiendrait
ce qu'elle vous a écrit ; elle a trouvé les
créanciers un peu opiniâtres , à leur der-
nière assemblée ; ils sont présentement
séparés , & ne se rejoindront qu'après la
St. Martin ; s'ils veulent continuer le pro-
cès , elle leur signifiera qu'elle ne veut
point se joindre à eux. Elle croit que c'est
le meilleur moyen de les mettre à la raison,
& de vous marquer sa déférence. Il y a ,
Madame , un honnête homme de mes
amis , nommé M. Bertin , qui exerce la
charge où il est , depuis trente-cinq ans ,
avec l'approbation de tous les ministres ,
sous lesquels il a servi. Je fais qu'on vous
présenta , il y a quelque tems , des mé-
moires contre lui , dont il se justifia avec
le Roi & avec M. Desmarets ; les auteurs
de ces mémoires étoient ses commis mè-
mes , qui l'avoient volé & qu'il avoit
chassés. Ils lui suscitent encore de nou-
velles persécutions ; & il craint qu'ils ne
fassent aller jusqu'à vous d'autres plaintes.
Je vous supplie , Madame , de vouloir
bien les lui envoyer , ou à M. Desmarets

qui connoit sa conduite. C'est peut-être le seul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des tems , & dans lequel M. Desmarests a toujours trouvé des ressources ; aussi lui a-t'il renvoïé toutes les lettres que ces fripons lui ont écrites contre l'homme , chez lequel ils se sont enrichis. Mille pardons , Madame ; mais je fais mieux que personne que vous n'aimez que le bien , & n'autorisés jamais la calomnie.

L E T T R E X V .

A L A M E M E .

QUE ne vivez-vous , Madame , avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que la vie vous paroîtroit aimable ! je me croiois depuis deux ans aux limbes : je vous vis hier , & vous vis plus gaie & plus tranquille & je crus renaître. j'oublie tout aisément quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous Madame , j'aurois pourtant grand besoin que vous m'honorassiez devant M. & Me Desmarests : à quelque propos que ce soit n'importe , pourvu que , pendant votre séjour à Marli , vous me nommiés une fois une seule fois devant eux avec bonté ; cela pouvoit aller jusqu'à un peu de considération

dération, ce feroit encore mieux : si vous y ajoutiés ce ton d'intérêt si brigué, je serois au comble de mes vœux, & si vous daigniés leur dire que je suis fort de leurs amies, vous me vaudriés deux cens mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer, parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prends : j'en use avec vous comme Beautru avec le cardinal Mazarin, mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des ministres ; & deux cens mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choses solides ; & je fais gloire de me conformer à tous vos goûts.

J'attendrai que vous m'aïés écrit, quelque chose de gracieux sur le comte du Luc * pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de Ste. Croix : notre plénipotentiaire s'est si bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne serés point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand desir de vous marquer son attachement & son respect, en faisant de son mieux dans une affaire à laquelle vous voulés bien vous intéresser. N'avez-vous plus ni commissions, ni ordres à me donner à Paris ? Tout

* Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

ce qui me vient de vous , Madame , me fait un extrême plaisir ; & de votre part , le peu est beaucoup pour moi.

L E T T R E X V I .

D E L A M E M E A L A M E M E .

*de Paris, le 30 juillet.*1707.

M LE curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir , avant la fête , de M. l'abbé du Pleffis d'Argentré , à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des abbéies de M. d'Arles , qui les va remettre au Roi , à ce que l'on dit , pour avoir l'abbéie de St. Giles. Il y a aussi un prieuré vacant qui , quoique d'un petit revenu , lui conviendroit fort , parce qu'il n'auroit point de bulles à péier. M. l'abbé d'Argentré est un cadet de maison , prêt à s'accommoder & à se contenter de tout , même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités ; car je crois que M. le curé vous en a informée : quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne , il ne se laisse point de parler de M. l'abbé d'Argentré comme d'un des meilleurs sujets. Je crois donc rendre service à l'église en vous le présentant : il prêch

souvent & avec succès. Je suis ravi, Madame, que l'air de Marli vous ait été bon, & que les inquietudes pour la Provence diminuent.

L E T T R E X V I I .

D E L A M E M E A L A M E M E .

ce 4 février.

1709.

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus sensibles à la joie, qu'ils en avoient depuis long tems perdu l'habitude : c'est M. & Me. la duchesse d'Albe, charmés de la grace que le roi d'Espagne leur a faite, & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine ; vous voyez combien il vous est aisé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. Me. d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion sur le visage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empêchoit de vous aller rendre ses actions de graces ; ce sont ces termes.

J'ai été allarmée de votre colique, ce sont des maux que je crains, parce que je les connois ; je me trouverois trop heureuse de me conformer en tout à votre façon de penser, hors sur l'indifférence que vous ayés pour votre santé & pour la vie ; la

vôtre , Madame , est auffi néceffaire à l'état qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de Monsieur Desmarets , & il me paroît bien perfuadé que votre confervation eft ce qu'il y a de plus néceffaire. Si je ne craignois que cela ne fut trop libre , je finirois ma lettre , Madame , par vous affûrer que j'ai une impatience extrême de vous voir , mon refpect & ma tendrefle pour vous augmentent tous les jours , & très indépendamment de tout ce qui vous entoure ; qui vous aime vous aime pour vous même , & vous faites valoir les grandeurs.

L E T T R E XVIII.

A L A M E M E .

de Paris , ce 11 mai.

ON m'affûre , Madame , que votre fanté & celle du Roi font bonnes ; grande confolation dans tous les malheurs qui arrivent , & fur lesquels je n'ai osé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur fi fenfible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. j'ai parlé a M. d'Argenfon de Me. de Bizi ; il m'a dit qu'à votre confidération , Madame , il lui avoit déjà rendu deux ou trois fervices ; que n'é-

tant pas le maitre de faire tirer sa lotterie la premiere, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera passer devant toutes les autres maisons religieuses qui en ont obtenu : ainsi Me. de Bizi n'attendra que le moins qu'il sera possible. je sai que M. d'Argenson n'a pas été absolument le maitre : il a trop de respect pour vous & trop d'esprit, pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

Madame la comtesse de Mailly & M. de la Vrilliere me pressent de récrire à M. le comte du Luc sur ce qui regarde M. le marquis de Ste. Croix; j'attends que vous m'aïés fait l'honneur de m'écrire quelque chose que je puisse envoyer à notre ambassadeur. Je voudrois vous éviter cette peine : mais quelque confiance que j'aïe dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le desir qu'ils ont de vous plaire. Ce desir seroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le tems de la pentecôte n'en seroit-il point un favorable pour obtenir un petit voiage de St. Cyr ? C'est le lieu du monde le plus propre à bien passer une grande fête : en attendant que cela me soit utile pour l'autre monde, je ne sai rien de plus agréable en celui-ci.

L E T T R E X I X .

A L A M E M E .

ce 12 septembre.

JE me flatte , Madame , que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redonné quelques momens de joie : vous me rendez la meilleure citoïenne du monde , quand je pense que votre santé dépend presque toujours des événemens. Les lettres des particuliers , qui ne songent point à nous flatter , assurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très-régulièrement , & que dans les péïs étrangers on compte sur la paix , comme si elle étoit signée. Je suis persuadée , que vous conviendrés cet hiver que j'avois raison , & que votre campagne se finira plus heureusement qu'on ne l'avoit espéré. J'ai cru que vous m'avoueriés de ce que j'ai dit de votre part à Madame la duchesse d'Albe de l'intérêt que vous preniés à son affliction : elle est extrême , quoique son fils ne fut aimable qu'à ses yeux ; elles demandent les prieres de Saint Cyr. Je ne crois pas que Me. de Villhant lui refuse les siennes , & qu'elle ne se console de la mort de ce petit connétable , dans l'espérance que Me. d'Albe , n'aïant plus

d'héritiers, ira établir incessamment un St. Cyr en Espagne. Je desirer, aussi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

L E T T R E X X.

- A L A M E M E.

ce 1 de juin.

OUI, Madame, je trouverois fort mon compte à me sauver par de bonnes œuvres : il est bien plus facile de secourir son prochain, que de le supporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre religieuse. Me. de Bizi m'a adressé une lettre pour M. Desmarets, auquel je parlerai dès demain ; car il est du moins autant le maître que M. d'Argenson ; je placerai ma demande à la suite du compliment dont vous me chargés pour Me. Desmarets. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'est pas si sujette aux orages que du côté de Mr. de Pontchartrain : on auroit trop d'affaires de vous raccommoier ensemble ; mais je ferai comme si vous l'étiés. On dit ici que son pere va vendre sa maison & qu'il médite une retraite : ce premier article est véritable ; & je ne crois pas le dernier sans fondement : il demeureroit à l'*institution* hors le quartier. J'aurois le plaisir de vous revoir d'accord

sur bien des choses : bien des gens , s'il quittoit sa place , ne s'étonneroient pas d'y voir M. de Chamillard qui est droit & juste. Me. de Lorge mourut hier matin ; son mari a signé son testament , par lequel il s'oblige à péier pour elle cinquante mille écus de dette : cela vaut bien les affiduités qu'il avoit omises. Toute la famille est dans une affliction extrême ; je leur avois fait vos complimens par avance. Je remercierai M. de Caumartin , & quand je saurai ce qui pourra vous amuser , je vous le manderai , Madame , comptant sur vos bontés , comme vous devés compter sur mon attachement & mon respect.

L E T T R E X X I .

A L A M E M E .

PARIS ne nous fournit , Dieu merci , pres- que plus de nouvelles , que des mariages & des morts , ou quelques autres raisonne- mens qui ne se peuvent guère traiter par lettres. La mort de Me. de Bouillon est bien effréiante , & son enterrement bien ain. Le duc d'Albret , qui n'y a eu de part que celle d'y assister , & qui l'a trouvé aussi ridicule que le public , est fort mal- heureux dans sa famille , & fort honnête homme

homme , quoiqu'il ait pu faire des fautes , pour n'être pas aussi assidu à la cour qu'il auroit dû l'être : il m'a demandé instamment , Madame , de vous envoyer cette lettre. Me. la duchesse de Noailles me prie d'aller passer quelques jours à Versailles : je voudrois bien lui aider à prendre son état en patience. M. de Caumartin continuera à faire de son mieux pour Moret , par charité , & par l'intérêt que vous y prenés. Il me semble que tout le monde souhaite plus que jamais de vous plaire , & s'intéresse à votre repos & à votre santé. Je ne connois que vous qui n'en fassiez pas le cas qu'elle mérite : elle m'est en vérité plus chère que la mienne , & mon respect est infini.

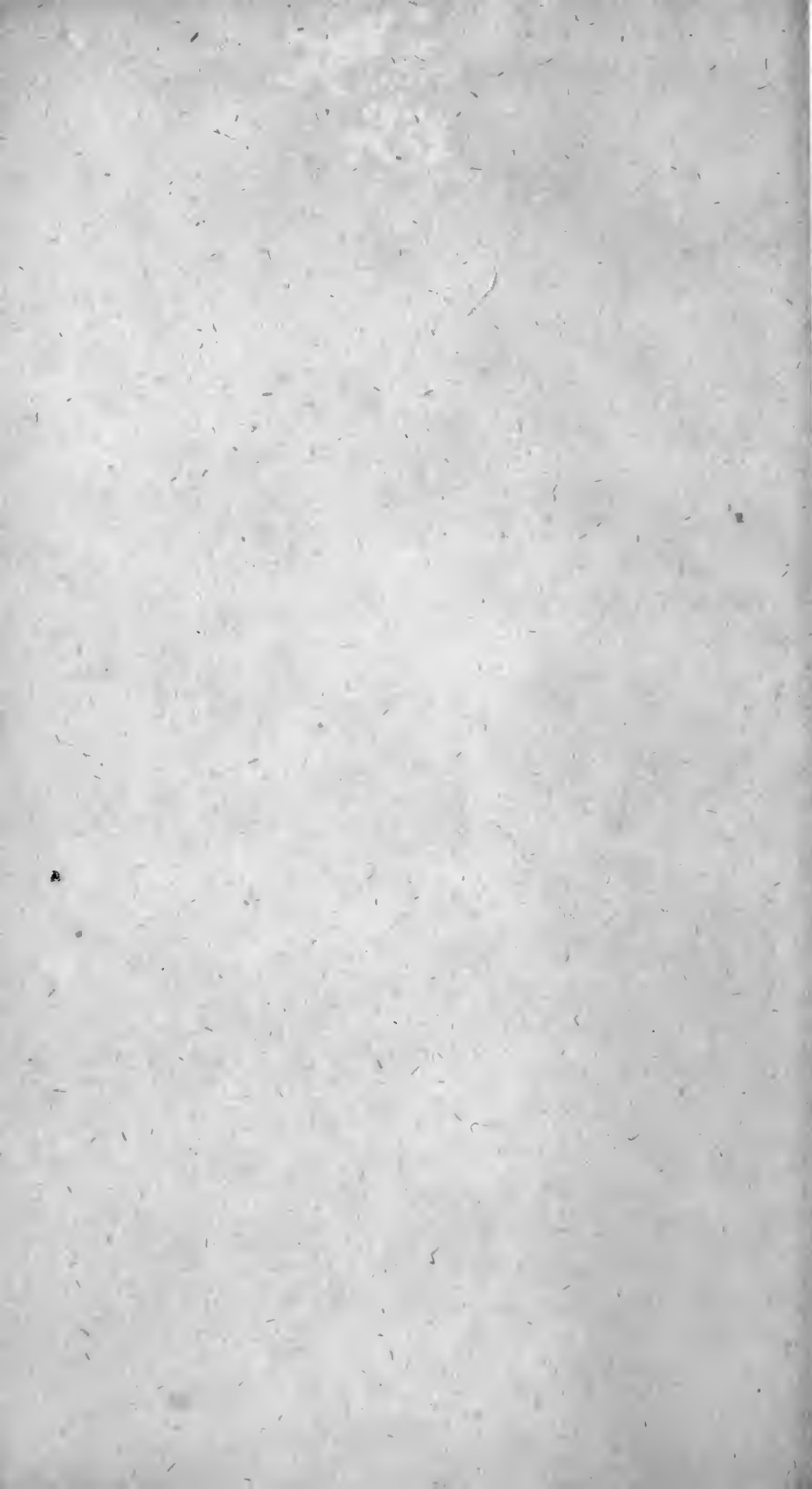
LETTRE XXII.

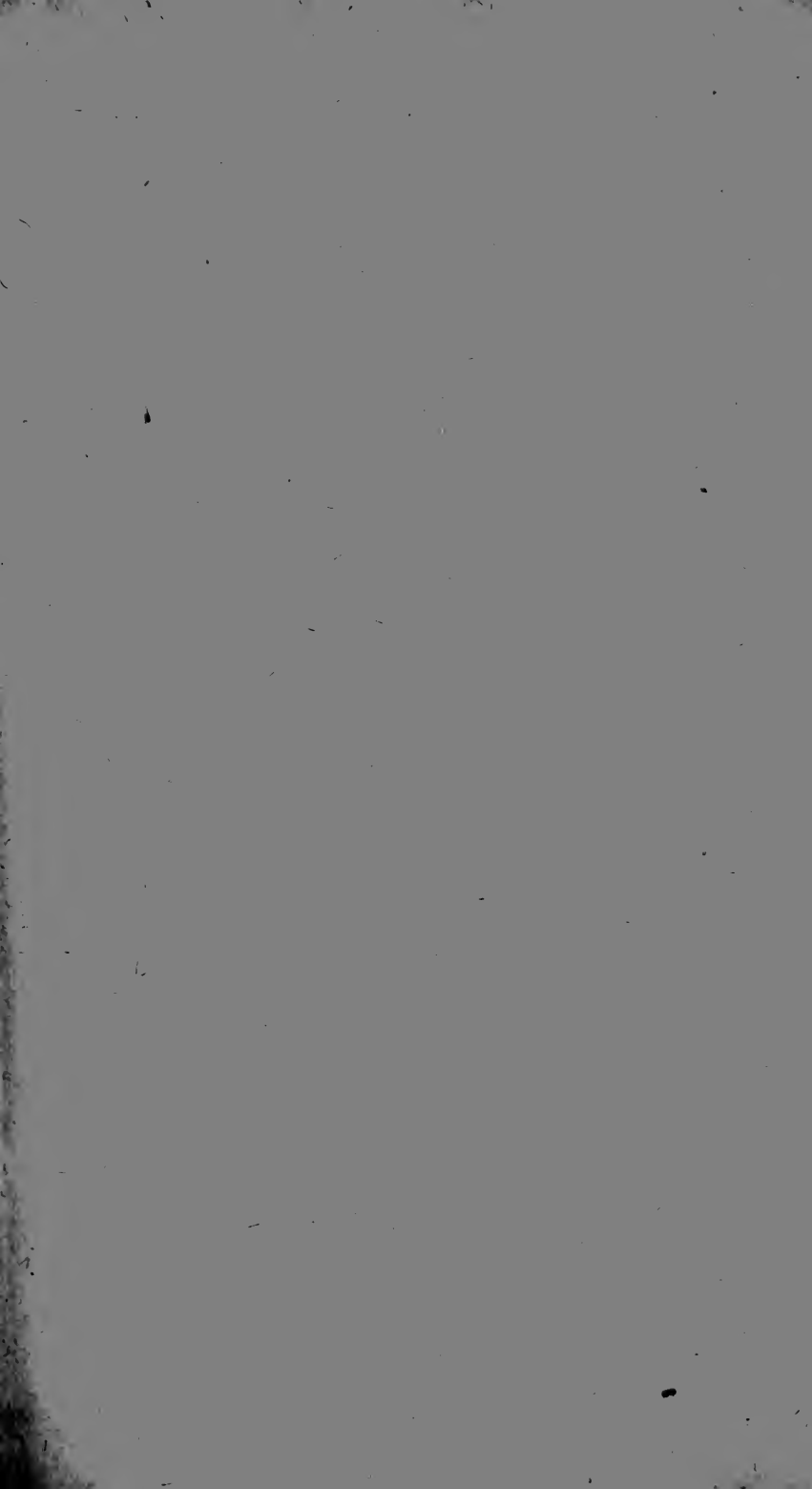
DE ME. LA COMTESSE DE CONFLANS.

MADAME , votre lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mêmes bontés dont vous m'avez toujours honorée. Voici ma situation , je ne suis plus dans un couvent : mes incommodités m'en ont fait sortir ; j'ai pris une maison dans un air & une exposition propre à ma santé : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de pension ; je ne touche pas un sou

de tout mon bien ; il est saisi réellement. Il me faudroit un carrosse , & deux domestiques ; cela est du pur nécessaire , & je serois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée : ainsi je ne vous serois pas long tems à charge. Si ce détail vous touche , je ne serai plus à plaindre. Je vous assure , Madame , que mon respect pour vous ne finira qu'avec ma vie , & que ma vie finira bientôt.

Fin du Tome second.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Libr
University of
Date d**

--	--	--	--



a39003



009547257b

